

lutte de classe

Pour un parti mondial de la révolution prolétarienne

class struggle

For a world-wide party of the proletarian revolution

lucha de clase

Por un partido mundial de la revolución proletaria

N° 12

1987

24 Octobre

24 October

24 de Octubre

SOMMAIRE

Haïti :
Des élections
sous surveillance
militaire 1

France :
Le Parti socialiste
et la classe
ouvrière 21

Grande-Bretagne :
Les syndicats
dans la crise 32

URSS :
La classe ouvrière
face à Gorbatchev 46

CONTENTS

Haiti:
Elections Under
Military
Surveillance 1

France:
The Socialist Party
And the
Working Class 21

Great-Britain:
The Unions
In the crises 32

URSS:
The Working Class
Facing Gorbachev 46

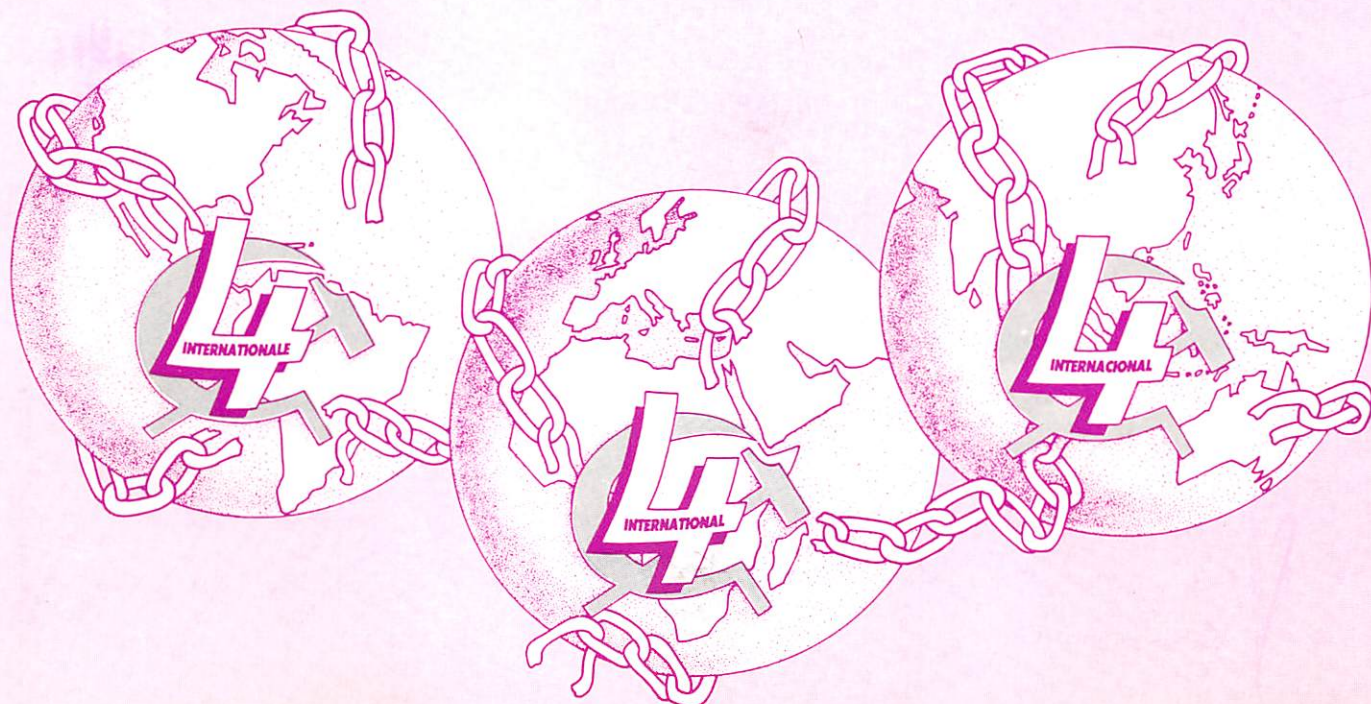
SUMARIO

Haití:
Elecciones
sometidas a
vigilancia militar 1

Francia:
El Partido Socialista
y la clase
obrera 21

Gran Bretaña:
Los sindicatos
en la crisis 32

URSS:
La clase obrera
ante Gorbachev 46



Nous tenons à la disposition de nos lecteurs les listes complètes des librairies où ils peuvent se procurer *Lutte de Classe* aux USA, en Argentine, au Brésil, aux Antilles francophones, anglophones et hispanophones, en France, en Espagne, en Grande-Bretagne, en Irlande du Nord et en République d'Irlande, en Italie, en Allemagne, en Grèce, au Portugal, en Suisse, en Belgique, au Pérou, au Danemark, en Colombie.

Plusieurs listes de librairies où *Lutte de Classe* est en vente dans ces différents pays ont déjà été publiées dans nos précédents numéros. Nous en publions ci-dessous une sélection.

We have at our readers' disposal complete lists of bookstores in each country where *Class Struggle* is sold in the United States, Argentina, Brazil, the French, English and Spanish speaking West Indies, France, Spain, Great Britain, Northern Ireland and the Republic of Ireland, Italy, Germany, Greece, Portugal, Switzerland, Belgium, Peru, Denmark, Colombia.

Several different listings have already been published in preceding issues. We publish below a selection of the bookstores where *Class Struggle* is on sale in these different countries.

Tenemos a disposición de nuestros lectores las listas completas de las librerías donde pueden procurarse *Lucha de Clase* en Estados Unidos, en Argentina, en Brasil, en Antillas de habla francesa, inglesa y española, en Francia, en España, en Gran Bretaña, en Irlanda del Norte y la República de Irlanda, en Italia, en Alemania, en Grecia, en Portugal, en Suiza, en Bélgica, en Perú, en Dinamarca, en Colombia.

Varias listas de librerías en las que *Lucha de Clase* está a la venta en estos diferentes países han sido ya publicadas en nuestros números precedentes. Publicamos aquí una selección de estas librerías.

■ ALLEMAGNE / GERMANY ALEMANIA

BERLIN
Buchhandlung "Am Savigny
Platz"
Savigny Platz 5
1000 Berlin 12

HAMBURG
Heinrich Heine Buchhandlung
Schlüterstrasse, 1
2000 Hamburg 13

MANNHEIM
Buchladen GmbH
M2, 6
6800 Mannheim

HEIDELBERG
Der Andere Buchladen
Plöck 93
6900 Heidelberg

HANNOVER
Internationalismus Buchladen
Engelbosteler Damm 10
3 Hannover 1

■ ANTILLES / WEST INDIES ANTILLAS

□ MARTINIQUE / MARTINICA

Librairie Desormeaux
97200 Fort de France

□ GUADELOUPE / GUADALUPE

Nouvelle Galerie
Grand Camp
Pointe-à-Pitre

Librairie Générale
Rue Schoelcher
Pointe-à-Pitre

Kiosque Place de la Victoire
(près de la sous-préfecture)
Pointe-à-Pitre

□ HAITI / HAITI / HAITÍ

Librairie la Pléiade
rue des Miracles
Port au Prince

□ DOMINIQUE / DOMINICA

Frontline Co-op
78 Queen Mary Street
Roseau

■ ARGENTINE / ARGENTINA

CORDOBA
Libros Anaqueles
Obispo Trejo 345
5000 Cordoba

BUENOS-AIRES
Libreria Hernandez
Avenida Corrientes 1436

■ BELGIQUE / BELGIUM BÉLGICA

CHARLEROI
Librairie Nouvelle
4/6, passage de la Bourse

■ BRÉSIL / BRAZIL / BRASIL

SAO PAULO
Livraria Belas Artes
Avenida Paulista 2448
São Paulo - SP

■ DANEMARK / DENMARK DINAMARCA

AARHUS
Aarhus Bogcafe
Norregade 24
8000 Aarhus C

■ ESPAGNE / SPAIN / ESPAÑA

MADRID
Librería Antonio Machado
C/ Fernando VI, 17
ALICANTE
Librería Setimig
C/ Rafael Terol, 10
ALMERÍA
Librería Picasso
C/ Obispo Medina Olmos, 1
AVILES
Papelería Rosamenes
C/ San Agustín, 1
Aviles (Oviedo)

BARCELONA
Librería Proa
Rambla de Catalunya

BILBAO
Librería Verdes
C/ Correo, 7

CORDOBA
Librería Universitat
C/ Rodriguez Sanchez, 14

GERONA
Librería 22
C/ Huertas, 22

GRANADA
Librería J. Urbano
C/ San Juan de Dios, 33

LA CORUÑA
Librería Enxebre
Políg. de Elvira, 2a Fase,
Parcela 47-A

OVIEDO
Librería Cervantes
C/ Dr. Casal, 3

SEVILLA
Librería M. Repiso
C/ Cerrajería, 4
41004 Sevilla

ZARAGOZA
Librería de Mujeres
C/ Maestro Marquina, 5
Zaragoza - 6

■ ETATS-UNIS UNITED STATES ESTADOS UNIDOS

NEW YORK
Bryant Park Newsstand
46 West 42nd Street
New York, N.Y.

Saint Mark's Books
13 Saint Mark's Place
New York, N.Y.

BALTIMORE
Second Story Books
3322 Greenmount Avenue
Baltimore, Maryland

FRANÇAIS

Haïti :**Des élections
sous surveillance militaire**

ENGLISH

Haiti:**The Elections
Under Military Surveillance**

ESPAÑOL

Haití:**Elecciones sometidas
a vigilancia militar**

Trois mois après la flambée de grèves et de manifestations qui ont secoué Haïti et à quelques semaines des élections présidentielles prévues pour le 29 novembre, les forces les plus conservatrices semblent avoir repris l'initiative dans le pays.

Aux mois de juin-juillet, les masses ont manifesté assez d'énergie pour faire reculer le CNG (Conseil National de Gouvernement) — cette junta militaire décorée de quelques civils, qui a pris la succession de Duvalier. Mais pas assez pourtant pour le faire tomber.

LES JOURNEES DE JUIN-JUILLET

Nous ne relaterons ici que brièvement ces journées de juin-juillet. Rappelons seulement qu'elles ont éclaté à la suite d'un appel à une grève générale de deux jours, les 22 et 23 juin, lancé par la Centrale Autonome des Travailleurs Haïtiens (CATH), une des organisations syndicales du pays, plus ou moins liée à un des

Three months after the outburst of strikes and demonstrations which shook Haiti, and a few weeks before the presidential elections which are scheduled for November 29, the most conservative forces seem to have regained the initiative in the country.

In June-July, the masses had demonstrated sufficient energy to make the CNG back down (the CNG, the Government National Council, is the military junta adorned with a few civilian ministers, which succeeded Duvalier), though not enough to topple it.

THE JUNE-JULY DAYS

Here is just a brief account of the June-July days. Remember that the explosion broke out following a call for a two-day general strike, June 22 and 23, by CATH (Autonomous Central Union of Haitian Workers), one of the country's union organizations which is more or less linked to the People's Assembly,

Tres meses después de la ola de huelgas y de manifestaciones que han sacudido Haití y, a unas cuantas semanas de las elecciones presidenciales previstas para el 29 de Noviembre, las fuerzas más conservadoras parecen haber retomado la iniciativa en el país.

En los meses de Junio y Julio, las masas manifestaron suficiente energía para hacer retroceder al CNG (Consejo Nacional de Gobierno) —la Junta militar decorada con algunos civiles que tomó la sucesión de Duvalier— pero no suficiente sin embargo para hacerlo caer.

LAS JORNADAS DE JUNIO-JULIO

Relataremos aquí sólo brevemente las jornadas de Junio-Julio. Recordemos solamente que estallaron a continuación de un llamado a una huelga general por dos días, el 22 y 23 de Junio, de la Central Autónoma de Trabajadores Haitianos (CATH), una de las centrales sindicales del país, más o menos ligada a uno de los



Le Conseil National du Gouvernement (photo du haut) a dû reculer durant les mois de juin-juillet devant les manifestations populaires (photo du bas).

The Government National Council (top photo) confronted by popular demonstrations (bottom photo) had to back down during the months of June and July.

El Consejo Nacional de Gobierno (foto de arriba) debió retroceder durante los meses de junio y julio ante las manifestaciones populares (foto de abajo).



Haiti : des élections sous surveillance militaire

mouvements de "l'opposition démocratique" au régime, l'Assemblée Populaire. Cet appel s'attira à l'époque l'hostilité de la quasi-totalité des formations politiques, y compris du PUCH (Parti Unifié des Communistes Haïtiens) et du Congrès des Mouvements Démocratiques (CONACOM), autres composantes de "l'opposition démocratique", et rivales de "l'Assemblée Populaire". Les porte-parole du CONACOM parlèrent de "provocation", et invitèrent expressément la population à "vaquer à ses occupations". Le PUCH se contenta d'expliquer qu'il y avait mieux à faire que la grève, en l'occurrence aider le Conseil Electoral Provisoire — organisme théoriquement indépendant du CNG et chargé de préparer les élections — à bien accomplir sa tâche.

La quasi-unanimité contre l'appel à la grève fut telle, que le CNG crut le moment propice pour régler son compte à la centrale syndicale la plus remuante, avec la complicité tacite d'une grande partie de l'opposition elle-même. A l'aube du premier jour de la grève, un

détachement de l'armée occupa le siège de la CATH, arrêta ses dirigeants, et déclara dissoute la centrale.

Le Conseil National de Gouvernement crut pouvoir profiter de l'occasion pour pousser son avantage plus loin. Le même jour, il fit publier un décret, enlevant pratiquement toute indépendance, même juridique, au Conseil Electoral et s'attribuant l'organisation et le contrôle des élections.

C'était sans compter avec les masses. L'appel à la grève générale fut largement suivi ce 22 juin. Port-au-Prince et les villes de province furent paralysées par la grève des transports, les entreprises désertées, les rideaux baissés dans les boutiques, et les marchés fermés.

La réaction des masses prit le CNG à contre-pied. Il espérait marquer des points sans épreuve de force majeure. Or non seulement il eut l'épreuve de force, mais ce furent ensuite ses propres mesures qui alimentèrent la colère des masses.

Au lieu de se limiter aux deux jours de l'appel initial

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

one of the movements of the "democratic opposition" to the regime. At the time when this strike call was launched, it met with the hostility of almost all the political organizations, including the PUCH (United Communist Party of Haiti) and the Congress of Democratic Movements (CONACOM), and other members of the "democratic opposition", and rivals of the "People's Assembly". The CONACOM's spokesperson spoke of "a provocation", and openly invited the population "to go about their business". The PUCH merely explained that there were better things to be done than striking, namely helping the Provisional Election Council — a commission theoretically independent of the CNG and in charge of preparing the elections — to fulfill its task.

The almost unanimous hostility to the call for a strike was so great, that the CNG thought the time was ripe to settle a score with the most active union confederation, and it had the tacit complicity of a large part of the opposition itself. At the dawn of the first day of strike, an army squad seized CATH's headquarter, arrested

its leaders and CATH was declared dissolved.

The CNG thought it was a good opportunity to make the most of its advantage. On the same day, it published a decree which took away almost all independence, even on a juridical level, from the Election Council and which put the organization and the control of the elections back in the hands of the CNG.

This was done without taking the masses into account, as the call for the general strike was widely followed that June 22. Port-au-Prince and the towns in the provinces were paralyzed by the strike in transport, the workplaces were deserted, the shops had put up their shutters and the markets had shut down.

The reaction of the masses caught the CNG on the wrong foot. It hoped it could hit home without a major test of strength. Not only was there a test of strength, but then its own repressive measures fuelled the anger of the masses.

Instead of being limited to the two-day strike which

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

movimientos de la "oposición democrática" al régimen, la Asamblea Popular. Este llamado encontró entonces la hostilidad de casi la totalidad de las formaciones políticas, incluyendo al PUCH (Partido Unificado de Comunistas Haitianos) y del Congreso de los Movimientos Democráticos (CONACOM), otros componentes de la "oposición democrática", y rivales de la "Asamblea Popular". Los portavoces del CONACOM hablaron de "provocación", e invitaron expresamente a la población a "dedicarse a sus ocupaciones". El PUCH se contentó con explicar que se podía hacer algo mejor que una huelga, en este caso, era ayudar al Consejo Electoral Provisorio — organismo teóricamente independiente del CNG y encargado de preparar las elecciones — a cumplir bien con su tarea.

La casi unanimidad contra el llamado a la huelga fue tal que el CNG creyó el momento propicio para quitarse de encima a la Central sindical más revoltosa, con la complicidad tácita de una gran parte de la oposición misma. En la madrugada del primer día de la huelga, un

destacamento del ejército ocupó la sede de la CATH, detuvo a sus dirigentes, y declaró disuelta la Central.

El Consejo Nacional de Gobierno creyó poder aprovechar la ocasión para hacer adelantar su superioridad aún más. El mismo día, hizo publicar un decreto, quitando prácticamente toda independencia, incluso jurídica, al Consejo Electoral y atribuyéndose a sí mismo la organización y el control de las elecciones.

Era sin contar con las masas. El llamado a la huelga general fue ampliamente seguido ese 22 de Junio. Puerto Príncipe y las ciudades de provincia fueron paralizadas por la huelga de transportes, las empresas desertadas, los cierres metálicos de las tiendas bajados y los mercados cerrados.

La reacción de las masas tomó de contramano al CNG. El esperaba marcar puntos sin mayor conflicto. Ahora bien, no solamente hubo conflicto, sino que fueron después sus propias medidas las que alimentaron la cólera de las masas.

En lugar de limitarse a los dos días del llamado inicial

Haiti : des élections sous surveillance militaire

de la CATH, l'agitation rebondit, cette fois pour exiger que le CNG annule l'interdiction de la CATH, libère les syndicalistes arrêtés et supprime le décret limitant les droits du Conseil Electoral. S'ouvrit plus d'un mois d'une crise qui fut ponctuée de journées de grève générale, de manifestations, d'érections de barricades, d'affrontements avec l'armée.

Les organisations hostiles à la grève en ses débuts, opérèrent les unes après les autres de spectaculaires rétablissements. Deux des mouvements les plus en vue de l'"opposition démocratique", le Congrès des Mouvements Démocratiques (CONACOM) et le Parti Nationaliste Progressiste Haïtien (PANPRA) en particulier, réussirent à prendre de vitesse leur rivale, l'Assemblée Populaire, et prirent l'initiative d'un comité de coordination de 57 organisations — dont ni la CATH à l'origine du mouvement, ni l'Assemblée Populaire ne faisaient partie — qui se plaça à la direction du mouvement en appelant à deux nouvelles journées de grève générale les 29 et 30 juin.

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

CATH had initially called for, the unrest revived, this time to demand that the CNG repeal the banning of CATH, release the arrested unionists and abrogate the decree limiting the rights of the Election Council. This began more than a month of crisis, marked by days of general strikes, demonstrations, barricades being put up, and clashes with the army.

One after another, the organizations hostile to the strike at the beginning made spectacular about-faces. Two of the most prominent movements of the democratic opposition, the Congress of Democratic Movements (CONACOM), and the Progressive Nationalist Party of Haiti (PANPRA) succeeded in beating their rival, the People's Assembly, by taking the initiative of setting up a coordinating committee of 57 organizations — of which neither CATH, at the origin of the movement, nor the People's Assembly were members. This committee took the lead of the movement by calling for another two-day general strike on June 29 and 30.

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

del CATH, la agitación se reanudó, esta vez para exigir que el CNG anule la prohibición de la CATH, libere a los sindicalistas detenidos y suprima el decreto limitando los derechos del Consejo Electoral. Comenzó más de un mes de una crisis que fue puntualizada por jornadas de huelga general, de manifestaciones, de construcción de barricadas, de enfrentamientos con el ejército.

La organizaciones hostiles a la huelga al principio, practicaron las unas después de las otras espectaculares restablecimientos. Dos de los movimientos más a la vista de la "oposición democrática", el Congreso de los Movimientos Democráticos (CONACOM) y el Partido Nacionalista Progresista Haitiano (PANPRA) en particular, lograron ganar la mano a su rival, la Asamblea Popular, y tomaron la iniciativa de un comité de coordinación de 57 organizaciones —de la cual ni el CATH al origen del movimiento, ni la Asamblea Popular formaban parte— quien se colocó en la dirección del movimiento llamando a dos nuevas jornadas de huelga general el 29 y 30 de Junio.

Plusieurs "présidentiabiles" — des hommes politiques en général de droite ou d'extrême-droite en course pour l'élection présidentielle — s'engouffrèrent à la suite et déclarèrent soutenir le mouvement.

La grève du 29 et du 30 juin fut un succès total.

Devant la réaction de la population, le CNG se mit alors à reculer, mais à reculer tout en frappant brutalement.

Le 29 juin, les syndicalistes arrêtés furent libérés. Le 2 juillet le CNG annulait son décret électoral. Le 5 juillet enfin, il autorisait la centrale syndicale, la CATH, à reprendre ses activités. Mais en même temps, l'armée faisait plusieurs dizaines de morts, non seulement à l'occasion de manifestations ou de barricades, mais aussi lors d'incursions opérées par des détachements de soldats dans les quartiers pauvres, au cours desquelles les soldats tirèrent à vue, pour tuer.

Pourtant, la violence de la répression, au lieu de terroriser les masses, alimenta leur colère. Grèves et mani-

Several "would-be presidents" — generally politicians from the right wing or the extreme-right wing running in the presidential elections — then jumped on the bandwagon and proclaimed their support of the movement.

The June 29-30 strike was a total success.

Confronted by the population's reaction, the CNG started backing down; but while doing so, it hit back fiercely.

On June 29, the arrested union leaders were released. On July 2, the CNG repealed its election decree. And finally on July 5, they authorized the CATH (the Central Union) to take up its activities again. But at the same time, the army killed several dozen people, and not just during protest demonstrations or when barricades were put up, but also when squads of soldiers raided the poorer neighborhoods and shot to kill whoever was in sight.

But instead of terrorizing the masses, the violence of the repression fuelled their anger. Strikes and demon-

Varios "presidenciales" —hombres políticos en general de derecha o de extrema derecha en la carrera por la elección presidencial— se colaron después declarando sostener el movimiento.

La huelga del 29 y 30 de Junio fue un éxito total.

Ante la reacción de la población, el CNG se puso entonces a retroceder, pero a retroceder golpeando brutalmente.

El 29 de Junio, los sindicalistas detenidos fueron liberados. El 2 de Julio el CNG anulaba su decreto electoral. El 5 de Julio finalmente, autorizaba a la Central Sindical, la CATH, a retomar sus actividades. Pero al mismo tiempo, el ejército hacía varias decenas de muertos, no solamente con ocasión de manifestaciones o de barricadas, sino también, en el curso de incursiones operadas por destacamentos de soldados en los barrios pobres, en el transcurso de las cuales los soldados dispararon a la vista, para matar.

Sin embargo, la violencia de la represión, en vez de aterrorizar a las masas, alimentó su cólera. Huelgas y

Haiti : des élections sous surveillance militaire

festations se poursuivirent, avec cette fois pour objectif, le départ du CNG.

Une sorte d'équilibre s'établit ainsi dans l'épreuve de force.

Les masses montrèrent assez d'énergie pour prolonger cette épreuve de force malgré la répression. Certes, de leur part, celle-ci se limitait à la grève ("arrêt de l'activité" serait une expression plus exacte, le mouvement ne concernant pas seulement les entreprises, la classe ouvrière, mais également les chauffeurs de "taxis collectifs", qui sont souvent à leur compte, les boutiquiers, les petits marchands, etc.). Cependant l'érection de barricades, la multiplication de "groupes de pressions" composés de jeunes allant faire pression sur des chauffeurs de taxis ou des boutiquiers réticents à la grève, ainsi que le fait que, ici et là, la question de la manière de défendre les quartiers pauvres contre l'incursion des militaires, commençait à se discuter, constituaient autant de symptômes inquiétants pour le pouvoir.

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

strations went on, this time with the aim of getting rid of the CNG.

Thus a sort of equilibrium was established.

In spite of the repression, the masses demonstrated enough energy to prolong this test of strength, though for them it was limited to strike action. (Stoppage of activity would be a more appropriate term, since the movement involved not only the companies, the working class, but also the "collective taxi" drivers who are often self-employed, the shop-keepers, the street vendors, etc.) The erection of barricades, the proliferation of "pressure groups" composed of youths who went around to put pressure on taxi-drivers and shop-keepers reluctant to strike, and also at times, discussions about how to defend the poorer neighborhoods against the raids of the military — these were some of the many disquieting symptoms for those in power.

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

manifestaciones se prosiguieron, esta vez con el objetivo de hacer salir al CNG.

Una especie de equilibrio se estableció así en el conflicto.

Las masas mostraron suficiente energía para prolongar este conflicto a pesar de la represión. Por cierto, por su parte, éste se limitaba a la huelga ("paro de actividades" sería una expresión más exacta, ya que el movimiento no concernía solamente a las empresas, a la clase obrera, sino también a los choferes de "taxis colectivos", que a menudo están a su propia cuenta, a los tenderos, los pequeños comerciantes, etc.). Sin embargo, la construcción de barricadas, la multiplicación de "grupos de presión" compuestos por jóvenes que iban a presionar a los choferes de taxi o a los tenderos reticentes a la huelga, así como el hecho de que, aquí y allí, comenzaba a discutirse la cuestión de cómo defender a los barrios pobres de las incursiones de los militares, constituían síntomas inquietantes para el poder.

L'état-major de l'armée, de son côté, sembla un moment divisé entre le choix d'engager une épreuve de force violente avec les masses et celui d'attendre que la combativité des masses s'épuise dans une succession de grèves passives ponctuées de flambées de colère, mais il finit par opter pour la deuxième solution.

En fin de compte, le CNG une fois qu'il eut reculé, fit le gros dos et s'accrocha : l'espèce d'équilibre établi jouait en sa faveur.

MENACES CONTRE LES MASSES

La mobilisation des masses atteignit une sorte de palier ce 10 juillet : ce jour-là, à l'occasion d'une manifestation drainant plusieurs milliers de personnes, essentiellement des jeunes des quartiers pauvres, le Parti Communiste (PUCH) apparut pour la première fois dans une manifestation, sous ses propres banderoles ; pour la première fois aussi, des dizaines de drapeaux

The general staff of the army for a moment seemed divided on the question of whether to engage in a head-on collision with the masses or wait for the masses' combativeness to wear out in a series of passive strikes punctuated by outbursts of anger; it finally opted for the second solution.

The end result was that once the CNG backed off, it let the storm pass and stuck it out: the kind of balance which then settled in was in its favor.

THREATS AGAINST THE MASSES

The mobilization of the masses reached a sort of climax that day, July 10, when in a demonstration of several thousand people, mainly youths from the poorer neighborhoods, the Communist Party for the first time appeared openly in a demonstration with its own banners, and also for the first time, dozens of red flags

El Estado Mayor del ejército, por su parte, pareció un momento dividido entre la opción de entablar un conflicto violento con las masas y la de esperar que la combatividad de las masas se agote en la sucesión de huelgas pasivas puntuadas de estallidos de cólera, pero terminó optando la segunda solución.

En resumidas cuentas, el CNG, una vez que hubo retrocedido, se dió tono y se aferró: la especie de equilibrio establecido jugaba en su favor.

AMENAZAS CONTRA LAS MASAS

La movilización de las masas alcanzó una especie de escalón ese 10 de Julio: aquel día con ocasión de una manifestación que arrastraba a varios miles de personas, esencialmente jóvenes de los barrios pobres, el Partido Comunista (PUCH) apareció por primera vez en una manifestación, bajo sus propias banderolas; por primera vez también, decenas de banderas rojas fueron

Haiti : des élections sous surveillance militaire

rouges furent brandis, et pas seulement par les militants du PUCH.

Mais ce 10 juillet marqua aussi le début de la retombe. Les grèves s'essouffaient. Les rares manifestations rassemblaient de moins en moins de monde. Et parallèlement, tout en s'engageant dans une virulente propagande anti-communiste, les forces ennemies commençaient à réagir.

Dans la nuit du 28-29 juillet, des détachements armés envoyés par la caserne Dessaline — siège du régiment notoirement spécialisé dans la répression, commandé par le colonel Jean-Claude Paul, réputé chef de file de la fraction "dure" de l'état-major, ex-haut dignitaire macoute et trafiquant de drogue à ses heures — sillonnèrent plusieurs quartiers et tirèrent. Les radios annoncèrent dix cadavres ramassés le lendemain. Ce lendemain, justement, date traditionnelle de la fête des "macoutes" sous Duvalier, lors d'une manifestation

pacifique contre le macoutisme, il y eut une nouvelle intervention d'un détachement de la caserne Dessaline : dix morts, plusieurs dizaines de blessés. Nuit suivante : fusillade contre plusieurs radios privées, généralement liées à l'Eglise, et à la liberté de ton exceptionnelle pour un pays de dictature. Encore des assassinats, exécutés nuitamment par des hommes en "vert olive". Devant les protestations, un communiqué cynique du Grand Quartier Général spécifia que les agissements armés la nuit n'étaient nullement le fait de l'armée mais "d'individus entraînés à Cuba et infiltrés dans le pays sous couvert de boat-people rapatriés" ainsi que de communistes ayant volé des uniformes militaires pour se déguiser...

Le scénario était désormais au point. Les agissements nocturnes, mêlant la terreur politique à des actes de pur banditisme, devinrent systématiques. Un certain nombre de jeunes, connus pour leur engagement dans les manifestations ou dans des comités de quartier, furent enlevés, parfois "seulement" battus et torturés, parfois, sommairement exécutés. Mais plus généralement, il y

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

were brandished, and not only by militants of the PUCH.

But it was also the beginning of the decline of the movement. The strikes were petering out. The rare demonstrations gathered fewer and fewer people. And at the same time, while they were launching a fierce anti-communist campaign, enemy forces were beginning to react.

During the night of July 28-29 armed detachments sent by the Dessaline barracks shot up several neighborhoods. The Dessaline barracks is the headquarters of the regiment notoriously specialized in the repression, under the command of Colonel Jean-Claude Paul, known as the leader of the "hard" faction of the general staff, and who is a former high-ranking Macoute dignitary and a drug trafficker in his spare time. The next day, the radio stations announced that ten bodies were picked up. That day, July 29, (the traditional festival day of the Tontons Macoutes under Duvalier) during a peaceful demonstration against the

Macoutes, a detachment from the Dessaline barracks moved in again: ten people were killed and several dozen injured. The following night, shots were fired against several privately-owned radio stations, that are generally linked to the Church and had an exceptional amount of freedom of speech for a country under a dictatorship. Still more assassinations occurred, carried out under cover of night by men in "olive-green". In the face of the protests, the general headquarters issued a cynical communiqué stating that the armed raids at night were not at all carried out by the military, but by "individuals trained in Cuba and who infiltrated the country under cover of repatriated boat people", and also by communists who had stolen army uniforms to disguise themselves...

The old process was now well under way. The night raids, combining political terror with downright gangsterism, became systematic. Some young people, known for their involvement in demonstrations or neighborhood committees, were kidnapped, some-

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

enarboladas, y no solamente por los militantes del PUCH.

Pero aquel 10 de julio marcó también el principio de la recaída. Las huelgas iban perdiendo aliento. Las raras manifestaciones reunían cada vez menos gente. Y paralelamente, lanzándose en una virulenta propaganda anticomunista, las fuerzas enemigas comenzaban a reaccionar.

Durante la noche del 28-29 de Julio, destacamentos armados enviados por el cuartel Dessaline —sede del regimiento especializado notoriamente en la represión, comandado por el coronel Jean-Claude Paul, reputado jefe de fila de la fracción "dura" del Estado Mayor, ex-alto dignitario macoute y traficante de droga en su tiempo libre— surcaron varios barrios disparando. Las radios anunciaron diez cadáveres recogidos al día siguiente. El día siguiente justamente, fecha tradicional de la fiesta de los macoutes bajo Duvalier, durante una manifestación pacífica contra el "macoutismo", hubo

una nueva intervención de un destacamento del cuartel Dessaline: diez muertos, varias decenas de heridos. La noche siguiente: tiroteo contra varias radios privadas, generalmente ligadas a la Iglesia, y de expresión muy libre para un país en dictadura. Todavía más asesinatos, ejecutados cada noche por hombres en "verde oliva". Ante las protestas, un comunicado cínico del Gran Cuartel General especificó que las maniobras armadas en las noches no son en absoluto actos del ejército sino de "individuos entrenados en Cuba e infiltrados en el país bajo la cobertura de boat-people repatriados" así como de comunistas que han robado uniformes militares para disfrazarse...

El escenario estaba, a partir de ese momento, a punto. Las maniobras nocturnas, mezclando el terror político a actos de puro bandolerismo, se tornaron sistemáticos. Cierta número de jóvenes, conocidos por su intervención en las manifestaciones o en los comités de barrio, fueron raptados, a veces "solamente" golpeados y torturados, veces, sumariamente ejecutados. Pero



Après la chute de Duvalier, la répression ne cessa pas. La police tira sur la foule en avril 1986 (photo du haut). Des soldats assassinèrent des manifestants, en juillet dernier (photo du bas).

Repression did not stop after the fall of Duvalier. The police fired on a crowd in April 1986 (top photo). Soldiers assassinated demonstrators last July (bottom photo).

Después de la caída de Duvalier, la represión no paró. La policía disparó sobre la muchedumbre en abril de 1986 (foto de arriba). Soldados asesinaron a manifestantes en julio pasado (foto de abajo).



Haiti : des élections sous surveillance militaire

eut des agressions plus ou moins sanglantes, contre n'importe qui se trouvant dehors — agressions manifestement destinées à frapper la population dans son ensemble, à la terroriser, à faire en sorte que plus personne n'ose sortir la nuit, que les gens se cloîrent chez eux, isolés, séparés, repliés dans leur peur et en conséquence, sans réaction collective.

La participation de certains éléments de l'armée à ces expéditions nocturnes ne faisait aucun doute et il était à peu près évident que le mouvement avait été lancé par des hommes de la caserne Dessaline — directement commandité par le CNG, ou peut-être, à l'initiative "privée" du colonel Jean-Claude Paul, qui semblait avoir ses propres projets politiques, et en tous les cas, sa propre ambition. Mais à en juger par l'extension de ce mouvement, y compris dans un grand nombre de villes de province, les militaires étaient relayés à la fois par une sorte d'extrême-droite civile, composée d'ex-macoutes ou pas, et sans doute par des lumpen-

prolétaires armés et protégés par la police, voyous que l'on autorisait à joindre l'utile à l'agréable en quelque sorte, c'est-à-dire la répression au brigandage pur et simple. Mais il faut se souvenir que c'est sur cette base-là que s'était développé, sous le premier des Duvalier, le "macoutisme", cette sorte de "fascisme" de pays pauvre.

Les agissements de ces hommes revêtirent des formes plus ouvertes dans différents endroits de la province. Dans plusieurs "sections rurales" et petites villes, les "déchoukages" reprirent, mais cette fois, non pas contre des macoutes ou des notables mis en place sous Duvalier, mais contre des gens réputés "communistes" — et il ne fallait pas grand'chose pour mériter cette réputation. Dans la petite ville de Léogane, un candidat à la présidence, aux opinions fort modérées et tout à fait de droite, venu tenir un meeting électoral, se fit ainsi découper à coups de machettes par une bande d'hommes criant "à bas le communisme".

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

times "only" beaten up and tortured, sometimes summarily executed. In general, there were attacks — more or less bloody — against anyone who happened to be out in the street, with the obvious objective of terrorizing the population as a whole so that no-one dared venture out at night, thus keeping people at home, shut in, isolated, separated, withdrawn in fear, and thus not reacting collectively.

There is no doubt whatsoever that certain members of the army took part in those night raids and it is almost sure that the movement had been initiated by people from the Dessaline barracks — either directly under the orders of the CNG, or perhaps on the "private" initiative of Colonel Jean-Claude Paul, who seemed to have his own political plans or in any case his own ambition. Judging by the extension of this movement, (and this was the case in a great number of provincial towns) the military men were being replaced both by a sort of civilian far-right wing, maybe former Macoutes, and

certainly by a lumpen proletariat armed and protected by the police (thugs who had been allowed to combine business with pleasure, so to speak, that is, to combine repression with pure and simple gangsterism). But one must not forget that Macoutism, this sort of poor-country "fascism", was developed on that very base of support under the first Duvalier.

The maneuvers of those men became more overt in various places of the provinces. In several "rural districts" and small towns, "uprooting operations" were carried out again, but this time not against Macoutes or local big-shots installed under Duvalier, but against people reputed to be "communists" — and not much was needed to bring on this designation. In the small town of Léogane, a presidential candidate whose opinions were moderate, right-wing ones, who had come to address an election rally, got hacked to pieces by a gang of men armed with machetes and shouting "down with communism".

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

más generalmente, hubo agresiones más o menos sangrientas, contra cualquiera que se encontrara en la calle —agresiones manifiestamente destinadas a golpear a la población en su conjunto, a terrorizarla, a hacer de manera que nadie ose salir en la noche, que las gentes se encierren en sus casas, aislados, separados, replegados en su miedo y en consecuencia, sin reacción colectiva.

La participación de ciertos elementos del ejército en estas expediciones nocturnas era indudable y era casi evidente que el movimiento había sido lanzado por hombres del cuartel Dessaline —directamente comanditado por el CNG, o quizás, por iniciativa "privada" del coronel Jean-Claude Paul, quien parecía tener sus propios proyectos políticos, y en todo caso, sus propias ambiciones. Pero a juzgar por la extensión del movimiento, inclusive en un gran número de ciudades de provincia, los militares se turnaban a la vez con una especie de extrema-derecha civil, compuesta o no por ex-macoutes, y sin duda lumpenes proletarios

armados y protegidos por la policía, gamberros a quienes se autorizaba a unir lo útil a lo agradable, en cierto modo, es decir la represión con el bandolerismo puro y simple. Pero hay que recordar que es sobre esta base que se había desarrollado, bajo el primero de los Duvalier, el "macoutismo", esta especie de fascismo de país pobre.

Las maniobras de estos hombres revistieron formas más abiertas en los diferentes lugares de la provincia. En varias "secciones rurales" y pequeñas ciudades, los "dechoukages" comenzaron de nuevo, pero esta vez, no contra los macoutes o los notables colocados por Duvalier, sino contra gentes reputadas "comunistas" — y no era necesario gran cosa para merecer esta reputación. En la pequeña ciudad de Léogane, un candidato a la presidencia, de opiniones muy moderadas y completamente de derecha, venido para un mitin electoral, fue despedazado a machetazos por una banda de hombres que gritaban "abajo el comunismo".

LA CAMPAGNE ELECTORALE

Cet assassinat de Léogane souligne le caractère dérisoire de la campagne électorale qui est censée se dérouler en ce moment en Haïti pour préparer l'élection, le 29 novembre, d'un président de la République qui, d'après la nouvelle Constitution, devrait prendre la place du CNG à partir du mois de février prochain.

Comme l'a remarqué un commentateur, les électeurs seront — peut-être ! — appelés à désigner le président, mais ce sont les macoutes qui désignent les candidats... C'est certainement limiter et déformer le problème que de n'évoquer que les macoutes. Mais il y a un monde entre le jeu politique des candidats à la présidence, pérorant à propos de démocratie et essayant de singer les rites des élections occidentales, américaines en particulier ; et d'autre part les campagnes, avec la misère sans fin des paysans, et la toute puissance des "grands dons" (propriétaires terriens), de leurs hommes de

main, secondés par la garnison locale, qui voient rouge dès qu'on parle seulement de démocratie ou d'élections.

Pendant longtemps, la "classe politique" s'est demandé si les élections auraient seulement lieu. Le coup tenté par Namphy contre le Conseil Electoral, le 22 juin, semblait indiquer que le général-président se sentait trop bien au Palais National pour céder la place à un civil quelconque, malgré les conseils insistants des Américains plutôt enclins à donner à la dictature de fait qui existe déjà, une sorte de légitimation par les élections.

La réaction de la population aura eu, entre autres, le résultat de remettre sur rail le processus électoral.

Alors, aujourd'hui, le Conseil Electoral, tout prêt à abdiquer en juin dernier devant l'ukase du Conseil National de Gouvernement, puis sauvé par les grèves, fait l'important et s'agite. Les "présidentiables" font de même, bien que l'assassinat de Léogane, suivi tout récemment par un autre assassinat de "présidentiable",

THE ELECTION CAMPAIGN

The murder in Léogane underlines the ridiculous character of the election campaign which is supposed to be taking place now in Haiti in preparation for the election, on November 29, of a president of the Republic who, according to the new constitution, is supposed to replace the CNG next February.

As a commentator remarked, the electors will — perhaps! — be called on to elect the president, but the candidates are nominated by the Macoutes. Of course, one limits and distorts the problem by talking only of the Macoutes. But there is a world of difference between the game played by the politicians running for the presidency, spouting democracy and aping Western election rituals (especially American ones), and, on the other hand, the countryside with the peasants' endless misery and the almighty power of the "great dons" (the land owners), their hired hands, backed up by the local

garrison, and who see red as soon as the word democracy, or election, is uttered.

For a long time, the "political class" was wondering if the elections would even take place. The attack attempted by Namphy against the Election Council on June 22, seemed to mean that the president-general was feeling too comfortable in the National Palace to leave the place to just any civilian despite the emphatic advice of the Americans, who prefer giving the *de facto* dictatorship a sort of legitimate recognition through the elections.

One of the effects of the population's reaction will have been to put the election process back on track.

So now, the Election Council, almost ready to give in to the CNG's ukase last June, then saved by the strikes, acts important and makes a fuss over itself. So do the "would-be presidents"; although the assassination in Léogane which was followed quite recently by another assassination of a "would-be president" this time in the

LA CAMPAÑA ELECTORAL

Este asesinato de Léogane subraya el carácter irrisorio de la campaña electoral que se supone se desarrolla en este momento en Haïti para preparar la elección, el 29 de Noviembre, de un presidente de la República quien, según la nueva constitución debería tomar el lugar del CNG a partir del próximo mes de Febrero.

Como lo ha notado un comentarista, los electores serán — ¡quizás! — llamados a designar al presidente, pero son los macoutes quienes designan a los candidatos... El hecho de sólo evocar a los macoutes es ciertamente limitar y deformar el problema. Pero hay un mundo entre el juego político de los candidatos a la presidencia, perorando a propósito de democracia y tratando de remedar los ritos de las elecciones occidentales, norteamericanas en particular; y por otra parte, el campo, con la miseria infinita de los campesinos, y el poderío de los "grands dons" (grandes hacendados), de sus gorilas, secundados por la

guarnición local, quienes ven rojo en cuanto se habla solamente de democracia o de elecciones.

Durante mucho tiempo, la "clase política" se preguntó si las elecciones tan sólo tendrían lugar. La tentativa de golpe de Namphy contra el Consejo Electoral, el 22 de junio, parecía indicar que el general-presidente se sentía demasiado a gusto en el Palacio Nacional, para ceder el lugar a un civil cualquiera, a pesar de los consejos insistentes de los norteamericanos, inclinados más bien a dar a la dictadura de facto ya existente, una especie de legitimidad con las elecciones.

La reacción de la población habrá tenido entre otros como resultado el de poner sobre ruedas el proceso electoral.

Entonces ahora, el Consejo Electoral, muy dispuesto a abdicar en Junio pasado ante el ukase del Consejo Nacional de Gobierno, y salvado por las huelgas, se hace el importante y se agita. Los "presidenciables" hacen lo mismo, aunque el asesinato de Léogane, recientemente seguido por otro asesinato de

Haiti : des élections sous surveillance militaire

cette fois en plein Port-au-Prince, devant un local de la police, leur fasse sans doute passer quelques frissons dans le dos. Mais il faut préciser que les "gros morceaux" de la course à la présidence : Bazin, fonctionnaire international et ancien ministre de Duvalier, notoirement soutenu par les Américains ; de Ronceray, celui des politiciens en piste qui fut le dernier à quitter le gouvernement de Duvalier ; Dessulmé, riche industriel qui a fait fortune à la Jamaïque et qui se présente comme un candidat des travailleurs, multipliant les meetings dans la cour de son entreprise et devant ses propres ouvriers ; Lesslie Manigat qui passe pour ne pas s'être compromis avec le duvaliérisme, parce qu'il a choisi de s'enrichir dans l'émigration ; Louis Déjoie II, descendant d'une vieille dynastie de la bourgeoisie mulâtre, où on est candidats à la présidence de père en fils — tous ces candidats ont les moyens de s'entourer de gardes du corps ou de faire ce qu'il faut pour que la garnison locale leur serve à cet usage. Et puis, quand

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

middle of Port-au-Prince in front of a police station, certainly gives them the shivers. But all the "big shots" in the presidential race have the means to have body guards around them or to do what is necessary to have the local garrison play that role. And then, when the situation is too restless, they can appear on television... Among the "big shots" we find Bazin, an international civil servant and a former minister of Duvalier's, openly backed by the Americans; de Ronceray, the one politician among the candidates who was the last to leave the Duvalier government; Dessulmé, a wealthy industrialist who made his fortune in Jamaica and who presents himself as a candidate of the workers because he holds rally after rally in the courtyard of his company for his own employees; Lesslie Manigat who is regarded as not having compromised himself with Duvalierism for he had chosen to get rich among the emigrants; Louis Déjoie II, descendant of an old dynasty of the mulatto bourgeoisie, which has presented presidential

Haití: Elecciones sometidas a vigilancia militar

"presidenciable", esta vez en pleno Puerto Príncipe, ante un local de la policía, les haga tener sin duda algunos escalofríos en la espalda. Pero cabe precisar que los "peces gordos" de la carrera a la presidencia: Bazin, funcionario internacional y ex-ministro de Duvalier, sostenido notoriamente por los norteamericanos; de Ronceray, aquél de los políticos en pista que fuera el último a dejar el gobierno de Duvalier; Dessulmé, riquísimo industrial que hizo fortuna en Jamaica y que se presenta como un candidato de los trabajadores multiplicando los mítines en el patio de su empresa y ante sus propios obreros; Lesslie Manigat quien pasa por no haberse comprometido con el duvalierismo, ya que escogió enriquecerse en la emigración; Louis Déjoie II, descendiente de una vieja dinastía de la burguesía mulata, donde se es candidato a la presidencia de padres a hijos — todos estos candidatos tienen los medios para rodearse de guardaespaldas o de hacer lo necesario para que la guarnición local les sirva a este fin. Y si no, cuando hay



Marc Bazin, un des candidats à la présidence, fut ministre du dictateur Duvalier.

Marc Bazin, one of the presidential candidates, was a minister in the government of the Duvalier dictatorship.

Marc Bazin, uno de los candidatos a la presidencia, fue un ministro del dictador Duvalier.

Haiti : des élections sous surveillance militaire

c'est trop agité, il y a la télévision...

L'opposition petite-bourgeoise démocratique s'est divisée face aux élections de novembre, comme d'ailleurs elle s'était divisée au printemps dernier, sur la question de savoir s'il fallait ou non voter la Constitution concoctée par une Assemblée Constituante croupion, mis en place par le CNG.

En son sein, la mouvance qui se reconnaît dans le CONACOM (Congrès des Mouvements Démocratiques) et le PANPRA (Parti Nationaliste Progressiste Haïtien) dont les dirigeants rêvent d'une démocratie parlementaire pour Haïti et regardent vers la social-démocratie en général et le Parti Socialiste français en particulier, a pris position pour les élections, a désigné son candidat, un ancien membre civil du CNG, dont il a démissionné. Et ses porte-parole qui, pendant le mouvement de juin-juillet expliquaient que le mouvement devait se poursuivre jusqu'à la chute du CNG, expliquent maintenant que les élections sont tout de même le meilleur moyen pour faire partir le CNG et pour assurer

la démocratie.

L'Assemblée Populaire, qui se réfère volontiers au Nicaragua et à Cuba et tient un langage nationaliste radical et qui par ailleurs semble liée aux personnalités les plus en vue de l'Eglise dite populaire, dénonce cette élection qui se déroule sous l'égide du CNG et appelle à la boycotter.

Le Parti Communiste (PUCH), jusqu'à présent, hésite. Il n'est pas contre les élections, mais il ne voit pas, pour l'instant, quel candidat soutenir.

Le CONACOM, comme le PUCH, chacun à sa façon, propagent et développent des illusions dans ces élections, des illusions sur le bulletin de vote, des illusions sur la possibilité d'une démocratie dans les conditions de Haïti.

En effet, pendant que, en pleine campagne électorale, des groupes de répression, en uniforme ou pas, sèment la terreur dans la population ; pendant que les masses pauvres sont soumises à la violence organisée, privée et publique, des classes privilégiées ; pendant que les

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

candidates for generations.

The democratic petty-bourgeoisie opposition is divided going into the November elections, in the same way as it was divided last spring, on the question of whether one should, or should not, vote in favor of the constitution devised by an impotent Constituent Assembly, installed by the CNG.

Within the opposition, the political current which identifies with CONACOM and PANPRA, whose leaders dream of a parliamentary democracy for Haiti and look toward social democracy in general and the French Socialist Party in particular, has taken a stand for the elections and nominated its candidate, a former civilian member of the CNG from which he resigned. And its spokespeople who, in the course of the June-July movement, explained that the movement had to be carried on until the CNG was overthrown, are now explaining that the elections are after all the best means to get rid of the CNG and to secure democracy.

The People's Assembly, which readily bases itself on Nicaragua and Cuba and has a radical nationalist language and which also seems to be linked to the most prominent personalities of the so-called people's Church, denounces this election which is controlled by the CNG, and calls for a boycott.

The Communist Party (PUCH) has been, up to now, hesitant. It is not against the elections, but it has not yet decided which candidate to support.

CONACOM, as well as the PUCH, each in its own way, propagates and furthers illusions in these elections, illusions in the ballot, illusions in the possibility of a democracy under Haiti's conditions.

The reality is that during this election campaign, while repression by gangs (whether in uniforms or not) instills fear in the population; while the poorer masses are subjected to the private and public organized violence of the privileged classes; while the "great dons" show

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

mucha agitación está la televisión...

La oposición pequeño-burguesa democrática se ha dividido ante las elecciones de Noviembre, como además se había dividido en la primavera pasada, sobre la cuestión de saber si era necesario o no votar la constitución preparada por una Asamblea Constituyente sin real poder e instalada por el CNG.

En su seno, la esfera política que se reconoce en el CONACOM (Congreso de los Movimientos Democráticos) y el PANPRA (Partido Nacionalista Progresista Haitiano) cuyos dirigentes sueñan con una democracia parlamentaria para Haïti mirando hacia la social-democracia en general y al Partido Socialista francés en particular, tomó posición por las elecciones, y designó a su candidato, un ex-miembro civil del CNG, del cual había renunciado. Y sus portavoces quienes, durante el movimiento de Junio-Julio, explicaban que el movimiento debía proseguirse hasta la caída del CNG, explican ahora que las elecciones son a pesar de todo el mejor medio para hacer partir al CNG y para asegurar la

democracia.

La Asamblea Popular, que se refiere de buen grado a Nicaragua y a Cuba y tiene un discurso de nacionalista radical y que, por otro lado, parece ligada a las personalidades más resaltantes de la Iglesia llamada popular, denuncia esta elección que se desarrolla bajo la égida del CNG y llama a boicotarla.

El Partido Comunista (PUCH), hasta el presente, no se decide. No está contra las elecciones, pero no ve, por el momento, qué candidato apoyar.

El CONACOM, como el PUCH, cada uno a su manera, propagan y desarrollan ilusiones sobre estas elecciones, ilusiones sobre los boletines de voto, ilusiones sobre la posibilidad de una democracia en las condiciones de Haïti.

En efecto, mientras que, en plena campaña electoral, grupos de represión, uniformados o no, siembran el terror en la población; mientras que las masas pobres están sometidas a la violencia organizada, privada y pública, de las clases privilegiadas; mientras que los

Haïti : des élections sous surveillance militaire

“grands dons” montrent la conception qu’ils ont de la démocratie en chassant à coups de trique de “leur” région même les représentants du très modéré et très pro-américain *Peace Corps*, simplement parce que ceux-ci rappellent aux paysans qu’ils sont, après tout, des hommes ; pendant que des patrons ferment leurs usines simplement parce qu’il s’y trouve quelques militants assez courageux pour y fonder un syndicat et assez naïfs pour croire que la “démocratisation”, c’est aussi cela, pendant ce temps, les dirigeants du CONACOM comme d’une autre façon, ceux du PUCH, discutent sur le thème de la démocratie.

La hiérarchie militaire, elle, tout en faisant accomplir par les soldats sa besogne quotidienne en matière de répression, prépare plus discrètement la possibilité de l’accomplir sur une plus grande échelle. Reagan vient de faire la proposition d’affecter des fonds supplémentaires à l’aide militaire à Haïti. L’état-major haïtien, de son côté, vient de créer seize postes de généraux au lieu

des deux existants. Nouvelles sinécures pour la haute caste militaire ? Sans doute. Mais cela annonce aussi l’accroissement des effectifs de l’armée.

Et pendant ce temps, le CONACOM, comme évidemment tous les candidats à la “présidence”, affirment que l’élection d’un président civil et l’obligation légale qui serait ainsi imposée au CNG de partir, sont quelque chose de capital. Alors que, de toute évidence, même s’il y avait un président, “civil” et élu, — mais après tout, Duvalier aussi était l’un et l’autre — et même si on lui laissait le temps d’occuper le Palais National, il ne serait que la couverture légale et le paravent “démocratique” de la dictature qui n’a jamais vraiment cessé.

En outre, il n’est même pas dit que la caserne Dessaline accepte de ne gouverner qu’à l’ombre du Palais National et qu’un Régala, un Jean-Claude Paul, ou Namphy lui-même ne décide pas de mettre un terme au simulacre de parlementarisme, et de mettre à la porte le président aussitôt élu.

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

their concept of democracy by beating up and running Peace Corps members out of their district — even these representatives of the very moderate and very pro-American Peace Corps — simply because they remind the peasants that they are, after all, human beings; and while the bosses close their plants simply because there are some militants courageous enough to set up a union and naive enough to believe that “democracy” also means that, during all this, the leaders of CONACOM, like those of the PUCH in a different way, give speeches about democracy.

While the military hierarchy sees to it that the army accomplishes its day-to-day repressive tasks, behind the scene, it is busy preparing a large-scale repression. Reagan has just offered more money for military aid to Haiti. For their part, the Haitian chiefs of staff have just created sixteen new generalships, instead of the previous two. Are these new sinecures for the military

caste? Undoubtedly. But they also are indicative of a future increase in the number of armymen.

Meanwhile, the CONACOM and all the presidential candidates explain how vital it is to have a civilian president elected with the legal authority to force the CNG to leave. It is obvious, of course, that even if there was an elected “civilian” president (let us remember that Duvalier himself was both a civilian and an elected president!), and even if he was allowed to occupy the National Palace for a while, he would only be the legal cover, the “democratic” mask of a dictatorship that never was really overthrown.

Besides, it cannot even be said that the occupants of the Dessaline barracks would agree to rule the country in the shadow of the National Palace; or that a Regala, a Jean-Claude Paul or even Namphy himself might not decide to put an end to the parliamentary farce and kick out the president as soon as he is elected.

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

“grands dons” muestran la concepción que ellos tienen de la democracia hechando a garrotazos de “su” región incluso a los representantes del muy moderado y muy pro-norteamericano *Peace Corps*, simplemente porque éstos recuerdan a los campesinos que ellos son, después de todo, hombres; mientras que patronos cierran sus fábricas simplemente porque ha habido algunos militantes suficientemente arrojados como para fundar un sindicato y suficientemente ingenuos como para creer que la “democratización”, es también eso — mientras tanto los dirigentes del CONACOM como de otra manera, los del PUCH peroran sobre el tema de la democracia.

La jerarquía militar, mientras hace cumplir al ejército su tarea cotidiana de represión, prepara más discretamente la posibilidad de llevarla a cabo en mayor escala. Reagan acaba de hacer la proposición de afectar fondos suplementarios para la ayuda militar a Haití. El Estado Mayor haitiano, por su parte, acaba de crear 16 puestos de general en lugar de los dos existentes.

¿Nuevas sinecuras para la casta militar alta? Sin duda. Pero ello anuncia también el crecimiento de efectivos en el ejército.

Y durante este tiempo, el CONACOM, como evidentemente todos los candidatos a la presidencia, afirman que la elección de un presidente civil y la obligación legal así impuesta al CNG de irse, son algo capital. Mientras que de toda evidencia, incluso si hubiera un presidente “civil” y elegido —pero después de todo, Duvalier era también lo uno y lo otro— e incluso si se le dejara el tiempo de ocupar el Palacio Nacional, no sería más que la cobertura legal y la pantalla “democrática” de la dictadura que jamás ha cesado verdaderamente.

Además, ni siquiera está dicho que el cuartel Dessaline acepte de no gobernar sino a la sombra del Palacio Nacional y que un Régala, un Jean-Claude Paul, o Namphy mismo, no decidan poner un término al simulacro de parlamentarismo, y echar fuera al presidente inmediatamente después de elegido.

Haiti : des élections sous surveillance militaire

Et qui protégera les masses contre la consolidation de la dictature, que ce soit sous sa forme militaire directe, ou sous une forme "présidentielle" déguisée ?

Le PUCH ne donne pas de réponse à cette question, et quant au CONACOM, il ne se pose même pas le problème.

Quant à l'Assemblée Populaire, bien que ce qu'elle dit des élections présentes soit certainement plus juste que ce qu'en disent les autres, elle se contente de critiquer et de boycotter ces élections-là.

Aucun des partis ayant pignon sur rue n'explique aux masses que Haïti est trop pauvre, que les inégalités sont trop criantes entre une petite couche de privilégiés et la grande masse de prolétaires et de pauvres des villes et des campagnes, pour que le pays puisse être dirigé autrement que par la force. Aucun d'entre eux n'explique que la seule véritable question qui se pose est de savoir qui disposera de la force : les classes privilégiées et leurs bandes armées, institutionnalisées ou paral-

lèles, ou bien les classes pauvres organisées et armées ?

Pourtant, si le prolétariat, si les classes pauvres des villes et des campagnes n'ont pas la force et les moyens de faire respecter leurs libertés, alors il n'y aura pas de liberté pour eux, mais par la même occasion, il n'y aura de liberté pour personne.

LES MASSES FACE AUX MENACES

Alors qu'aucune de ces organisations ne prépare les masses à faire face aux menaces immédiates représentées par les "bandes armées de la nuit", les masses auront-elles l'énergie nécessaire pour se défendre ?

A Port-au-Prince même, la campagne de terreur a commencé à porter ses fruits, avant que les premières initiatives, consistant tout simplement à surveiller tel quartier pour repérer les allées et venues des "bandits de la nuit", ne commencent à prendre corps.

Mais les agresseurs de la nuit ont déclenché des réactions plus violentes dans certaines villes ou localités de province.

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

Who will protect the masses against a consolidation of the dictatorship — whether it be an open military dictatorship or a camouflaged "presidential" one?

The PUCH does not answer the question. As for the CONACOM, it does not even raise it.

As for the People's Assembly, even though what they say about the election is certainly more to the point than what any of the others say, they do not go beyond criticizing and boycotting these elections.

None of the recognized Haitian parties explains to the masses that the country is too poor, the inequalities too great between a small layer of privileged people and the great masses of proletarians and poorer people in the towns and the countryside for the country to be run in any other way than by force. None of them explains that the only real question is who will use force: the privileged classes and their official or unofficial armed gangs, or the poorer classes, organized and armed?

Therefore, if the proletariat and the poorer classes from the city and the countryside do not find the strength and the means of imposing their own freedoms, there will not be any freedoms for them or, for that matter, for anybody else.

THE THREATS CONFRONTING THE MASSES

As none of these organizations prepares the masses to confront the immediate threats represented by the "night-time armed gangs", will the masses find enough energy to defend themselves?

In Port-au-Prince, the terror campaign was allowed to make a durable impression before the first counter-initiatives were taken which merely consisted in keeping watch on a particular district to spot the comings and goings of the "night-time bandits".

In some towns or provincial areas, there have been more violent reactions to the night raiders.

Haití: Elecciones sometidas a vigilancia militar

¿Y quién protegerá a las masas contra la consolidación de la dictadura, bajo su forma militar directa, o bajo su forma "presidencial" disfrazada?

El PUCH no responde a esta pregunta, y en cuanto al CONACOM, no se plantea siquiera el problema.

En cuanto a la Asamblea Popular, aunque lo que ella dice sobre las elecciones presentes sea ciertamente más justo que lo que dicen los otros, se contenta con criticar y boicotear estas elecciones.

Ninguno de los partidos establecidos explica a las masas que Haití es demasiado pobre, que las desigualdades son demasiado escandalosas entre una pequeña capa de privilegiados y la gran masa de proletarios y de pobres de las ciudades y del campo; para que el país pueda ser dirigido de otra manera que por la fuerza. Ninguno de ellos explica que el único problema que se plantea es el de saber quién dispondrá de la fuerza: ¿las clases privilegiadas y sus bandas armadas, institucionalizadas o paralelas, o las clases pobres organizadas y armadas?

Sin embargo, si el proletariado, si las clases pobres de las ciudades y del campo no tienen la fuerza ni los medios para hacer respetar sus libertades, no habrá libertad para ellos, pero por el mismo motivo, no habrá libertad para nadie.

LAS MASAS ANTE LAS AMENAZAS

Mientras que ninguna de estas organizaciones prepara tampoco a las masas para hacer frente a las amenazas inmediatas representadas por las "bandas armadas de la noche", ¿tendrán las masas la energía necesaria para defenderse? En el mismo Puerto Príncipe la campaña de terror ha comenzado a rendir sus frutos, antes que las primeras iniciativas, que consistían simplemente en vigilar tal barrio para señalar las idas y venidas de los "bandidos de la noche", comenzaran a tomar cuerpo.

Pero los agresores de la noche han desencadenado reacciones más violentas en ciertas ciudades o localidades de provincia.

Haiti : des élections sous surveillance militaire

A Gonaïves, une des principales villes de province, une des plus combatives aussi dès avant la chute de Duvalier, la population du quartier pauvre de Raboteau a désarmé et identifié un groupe armé qui s'est révélé être composé de militaires. Il s'ensuivit une véritable épreuve de force. Un des membres de la bande a été gardé prisonnier, déclenchant une intervention militaire massive, avec notamment l'envoi de troupes de la capitale. Cette intervention a déclenché à son tour une grève générale dans la ville et des affrontements sporadiques avec la troupe.

A Tabarre, petite localité non loin de Port-au-Prince, des paysans excédés ont découpé en morceaux à coups de machette, trois membres d'une bande armée débarquée en voiture. Un des bandits s'est révélé être un des chauffeurs du général Namphy lui-même. Quinze jours après, c'est dans une autre localité de province que six bandits armés ont été mis en déroute et tués par la population ameutée.

Dans ces deux cas, les agresseurs armés sont venus de l'extérieur. Mais c'est en leur propre sein que bien des sections rurales sont dans une situation de guerre civile larvée, et parfois ouverte. Ici, ce sont les paysans pauvres qui prennent l'initiative d'occuper les terres d'un "grand don", ou plus souvent encore, des terres appartenant à l'Etat mais concédées en bail à un "grand don" pour un prix ridicule, et relouées aussitôt par le "grand don" à des paysans pauvres pour des prix exorbitants. Là, ce sont au contraire les "grands dons" qui prennent l'initiative de briser des tentatives d'organisation de "leurs" paysans, ou se vengent de déchoukages antérieurs.

La presse internationale a largement fait état, au mois d'août, des massacres de Jean Rabel, où plusieurs centaines de paysans pauvres ont été tués à l'instigation des "grands dons" de la région (un des trois seigneurs de la région s'est vanté à la télévision d'avoir "tué mille communistes").

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

In Gonaïves, one of the main provincial cities and one of the most combative, even before Duvalier's fall, the population of a poverty-stricken district called Raboteau, was able to disarm and identify a group of armed thugs that turned out to be militarymen. There followed a genuine test of strength. One member of the gang was held prisoner; the troops intervened massively — there were even troops sent in from the capital. In retaliation, there was a general strike in the city and sporadic fights with the soldiers.

In Tabarre, a small town not far from Port-au-Prince, infuriated peasants got hold of three armed thugs in their car and hacked them up with their machetes. One of the bandits happened to be one of the chauffeurs of no one less than General Namphy himself. Two weeks later, in another town of the same province, six armed bandits were spotted and killed by a crowd of people who had gotten together to rout them.

In both cases, the armed aggressors came from elsewhere. But in many other instances, rural areas are in a state of latent, or even open, civil war. For instance, poor peasants will occupy the lands of a "grand don" or, more often, state-owned lands that were leased out for a ridiculously low price to a "grand don" who immediately sub-rented them to poor peasants for exorbitant prices. Elsewhere, the "grand dons" will take the initiative and try to break up "their" peasants attempts at organizing themselves or will try to take their revenge for previous uprooting operations.

In August, the international press related at length the massacres that took place in Jean Rabel, where hundreds of peasant were killed on the initiative of the "grand dons" of that area (one of the three big landlords of this area boasted on television of having "killed 1,000 Communists").

Haití: Elecciones sometidas a vigilancia militar

En Gonaïves, una de las principales ciudades de provincia, una de las más combativas también antes de la caída de Duvalier, la población del barrio pobre de Raboteau desarmó e identificó a un grupo armado que se reveló estar compuesto por militares. El resultado fue un verdadero conflicto. Uno de los miembros de la banda fue guardado prisionero, lo que desencadenó una intervención militar masiva, especialmente con el envío de tropas de la capital. La intervención desencadenó a su vez una huelga general en la ciudad y enfrentamientos esporádicos con los tropas.

En Tabarre, pequeña localidad no lejos de Puerto Príncipe, los campesinos que estaban hartos despedazaron a punta de machetazos, a tres miembros de una banda armada llegada en automóvil. Uno de los bandidos se reveló ser uno de los choferes del propio general Namphy. Quince días más tarde, es en otra localidad de provincia donde seis bandidos armados fueron derrotados y matados por la población alborotada.

En estos dos casos, los agresores armados venían del exterior. Pero es al interior donde muchas de las secciones rurales están en una situación de guerra civil camuflada y algunas veces abierta. Aquí, son los campesinos pobres que toman la iniciativa de ocupar las tierras de un "grand don", o más seguido todavía, tierras pertenecientes al Estado pero concedidas en arriendo a un "grand don" por un precio ridículo, y realquilada inmediatamente después por el "grand don" a campesinos pobres a precios exorbitantes. Allí, son al contrario los "grands dons" que toman la iniciativa de romper las tentativas de organización de "sus" campesinos, o se vengan de "dechoukages" anteriores.

La prensa internacional ha informado ampliamente sobre la masacre de Jean Rabel, donde varios centenares de campesinos pobres fueron matados a instigación de los "grands dons" de la región (uno de los tres terratenientes de la región se jactó en la televisión de haber "matado a mil comunistas").

Haiti : des élections sous surveillance militaire

En réalité, cela fait plusieurs années que, à l'initiative de la mission catholique, des paysans de cette région s'organisent en association d'entraide. Le simple développement de cette association a attiré l'hostilité des "grands dons" et a conduit à des incidents violents et répétés. Lorsque, dans l'effervescence des mois qui ont suivi la chute de Duvalier, certains paysans de cette association ont commencé à revendiquer et à parler d'occuper des terres, les agressions des hommes de main des "grands dons" se sont multipliées. Les massacres du mois d'août furent l'aboutissement de plusieurs mois de conflits.

Et Jean Rabel n'est pas un cas isolé.

La haine de classe prend des formes particulièrement brutales dans les campagnes. La richesse des "grands dons" repose trop ouvertement sur la rapine, pour qu'ils puissent tolérer de l'agitation et la moindre organisation chez "leurs" paysans. Le développement de la lutte de classe dans les campagnes exige que les paysans pauvres s'organisent et s'arment.

Dans les villes, la violence ne prend pas un caractère social, un caractère de classe, aussi apparent. Elle semble provenir des "bandits de la nuit", ou des "exactions" de l'armée.

Une partie de la bourgeoisie avait semblé, à l'époque, ne pas considérer d'un trop mauvais œil l'agitation qui avait abouti au renversement de la bande de gangsters de la famille Duvalier-Benett, d'autant que cette bande ne respectait même pas sa propriété à elle. Elle n'a même pas mal vu pendant un certain temps, les manifestations contre le CNG qui n'était pas assez démarqué du duvaliérisme pour pouvoir duper les masses, tout en ne disposant pas d'assez de force pour parvenir à ramener le calme. Mais, manifestement, maintenant, la bourgeoisie, dans son ensemble, commence à trouver que tout cela a assez duré. En attendant de pouvoir compter sur l'efficacité du gouvernement, les patrons comptent sur l'efficacité de leurs moyens de classe. Pour arrêter les revendications et les tentatives de syndicalisme, ils

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

In fact, this is an area where for many years peasants, encouraged by the Catholic mission, had been organizing mutual aid associations. The mere development of their association attracted the "grand dons" hostility and led to frequent violent incidents. When peasants started to put forward demands and talked about occupying pieces of land, in the feverish months that followed Duvalier's downfall, the landlords thugs' attacks became more frequent. And the August massacres came as the conclusion of many months of fighting.

And Jean Rabel was not an isolated case.

Class hatred takes particularly brutal forms in the countryside. The wealth of the "grand dons" rests too openly on plundering for them to accept even a minimum of agitation or organization among "their" peasants. And the development of class struggle in the countryside pushes the poor peasants to become organized and to arm themselves.

In the cities, violence does not assume such a clear-cut social, class character. It apparently comes from "night-time bandits" or is due to the military's "exactions".

At the time, part of the bourgeoisie seemingly sympathized with the agitation that led to the overthrow of the gang of bandits from the Duvalier-Benett family because this gang did not even respect the bourgeoisie's possessions. It even was more or less in sympathy with the demonstrations against the CNG because the CNG had failed to distance itself enough from Duvalierism to deceive the masses and was too weak to impose its own law and order. But today, obviously, the bourgeoisie as a whole thinks that enough is enough. And until such time when the bosses can count on the efficiency of the government, they will count on the efficiency of their class weapons. To put an end to demands and the union organizing campaigns,

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

En realidad, hace ya varios años que, a iniciativa de la misión católica, los campesinos de esta región se organizan en asociaciones de ayuda mutua. El simple desarrollo de esta asociación ha atraído la hostilidad de los "grands dons" y ha conducido a incidentes violentos y repetidos. Cuando, en la efervescencia de los meses que siguieron la caída de Duvalier, algunos campesinos de esta asociación comenzaron a reivindicar y a hablar de ocupación de tierras, las agresiones de los gorilas de los "grands dons" se multiplicaron. Los masacres del mes de Agosto fueron el desenlace de varios meses de conflictos.

Y Jean Rabel no es un caso aislado.

El odio de clase toma formas particularmente brutales en el campo. La riqueza de los "grands dons" reposa demasiado abiertamente sobre la rapiña, para que ellos puedan tolerar la agitación y la menor organización entre "sus" campesinos. El desarrollo de la lucha de clases en el campo exige que los campesinos pobres se organicen y se armen.

En las ciudades, la violencia no toma un carácter social, un carácter de clase tan aparente. La violencia parece provenir de los "bandidos de la noche", o de la "exacciones" del ejército.

Una parte de la burguesía ha parecido incluso no considerar con tan malos ojos la agitación que ha llevado al derrumbamiento de la banda de gangsters de la familia Duvalier-Benett, ya que esta banda no respetaba su propiedad. Inclusive no ha mirado mal, durante un cierto tiempo, las manifestaciones contra el CNG que ni siquiera estaba suficientemente diferenciado del duvalierismo para poder engañar a las masas, al mismo tiempo que no disponía de fuerzas suficientes para conseguir el calma. Pero manifestamente, la burguesía en su conjunto ha comenzado ahora a encontrar que todo esto ha durado bastante.

Mientras espera poder contar con la eficacia del gobierno, los patrones cuentan con la eficacia de sus medios de clase. Para parar las reivindicaciones y las tentativas de sindicalismo, despiden a veces a la

Haiti : des élections sous surveillance militaire

licencient parfois l'intégralité de leurs effectifs ou ferment purement et simplement leurs entreprises. Et il en est qui expliquent crûment qu'une main d'œuvre payée pourtant seulement trois dollars (moins de vingt francs) par jour, ça se trouve ailleurs, notamment dans le Saint-Domingue voisin. Et si c'est un peu plus cher, le calme social vaut, à leurs yeux, la différence de prix.

Une partie croissante de la bourgeoisie souhaite un régime autoritaire capable de rétablir l'ordre. Elle ne voit certainement pas d'un mauvais œil les agissements des "bandes armées de la nuit", capables de refroidir, et souvent définitivement, les "têtes chaudes", même si les voyous en jeep ne respectent pas toujours le portefeuille des bourgeois coincés la nuit à la sortie des boîtes, ni la vertu de leurs dames.

Alors, face à cette montée des menaces, les réactions ponctuelles d'autodéfense, même réussies mais sans lendemain et isolées les unes des autres, ne suffisent

pas — à moins qu'elles ne constituent seulement les premières réactions, encore sporadiques, des masses. Mais c'est là où se pose le problème de la politique et des perspectives de ceux qui soulèvent cette question.

Car il y a des gens qui la soulèvent même si les masses, dans leur ensemble, ne le font pas encore.

L'effervescence dans le pays qui dure maintenant depuis bientôt deux ans, a conduit à la politique des milliers d'hommes et de femmes. Les uns se situent derrière le PUCH. D'autres sont dans la mouvance, plus ou moins structurée soit du CONACOM-PRAN, soit de l'Assemblée Populaire. Plus nombreux encore sont ceux qui sont venus à la politique dans le cadre de l'Eglise, de ses structures laïques comme les missions d'alphabétisation, l'aide aux quartiers pauvres ou aux paysans. Certains d'entre eux ont beaucoup appris à travers la succession d'événements qui ont suivi la chute de Duvalier, au point que l'Eglise elle-même est tiraillée entre les évêques, et une partie de cette église qui s'inti-

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

they sometimes sack all their employees or purely and simply shut down their plants. And some of them explain quite crudely that they can find other people to work for them, in neighboring Santo Domingo. And too bad if it costs them more than the three dollars a day they pay in Haiti: for them, social peace is worth the difference.

A growing part of the bourgeoisie wishes for an authoritarian regime that could bring back law and order. It certainly is not against the raids of the "night-time armed gangs" who are able to cool down — often permanently — the "hot heads", even though occasionally, these thugs in their jeeps do not have respect for the wallets of the bourgeois as he leaves his favorite nightclub late at night, nor respect for the virtue of their women.

In the face of these mounting threats, the masses' localized reactions of self-defense, even successful ones are not enough, because they are short-lived and

each remains isolated. They might of course represent only the beginning of the reactions, up to now sporadic, of the masses. But if such is the case, then this raises the problem of what should be the political line and perspective of those who raise the question of self-defense.

The fact is that there are people who raise that question today, even if the masses themselves do not yet.

The country has been in a turmoil for over two years now. This has drawn thousands of men and women into politics. Some follow the PUCH. Others stand behind or around either the CONACOM/PRAN or the People's Assembly. Even greater numbers have become political through the Church and the Church's lay structures, like the literacy missions or the aid to the poor in the cities or to the peasants. Many of them have learnt a lot in the course of the events that occurred in the wake of Duvalier's fall so that the Church itself is now divided between the bishops on one side and a section of the Church that calls itself the "People's Church" or the

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

totalidad de sus efectivos o cierran pura y simplemente sus empresas. Y hay quienes explican crudamente que una mano de obra pagada sin embargo solamente tres dólares (menos de veinte francos) por día, se encuentra en otras partes, especialmente en el vecino Santo Domingo. Y si es un poco más caro, la calma social vale la diferencia de precio.

Una parte creciente de la burguesía desea un régimen autoritario capaz de restablecer el orden. Ella no ve ciertamente con malos ojos las maniobras de las "bandas armadas de la noche", capaces de enfriar, y a menudo definitivamente, las "cabezas calientes". Incluso si los gamberros en jeep no respetan siempre la billetera de los burgueses acorralados en la noche a la salida de las discotecas, ni la virtud de sus damas.

Entonces, frente a este aumento de amenazas, las reacciones puntuales de autodefensa, incluso acertadas pero sin futuro y aisladas las unas de las otras, no son suficientes —a menos que ellas constituyan solamente las primeras reacciones, aún esporádicas, de las masas.

Pero es allí donde está el problema de la política de aquéllos que se plantean la cuestión, y de sus perspectivas.

Porque hay gentes que se plantean este problema, incluso si las masas, en su conjunto, no se lo plantean todavía.

La efervescencia en el país que dura desde hará muy pronto dos años, ha traído a la política a miles de hombres y mujeres. Los unos se sitúan detrás del PUCH. Los otros están en los feudos, más o menos estructurados, sea del CONACOM/PRAN, sea de la Asamblea Popular. Más numerosos todavía son aquéllos que han llegado a la política dentro del cuadro de la Iglesia, de sus estructuras laicas como las misiones de alfabetización, la ayuda a los barrios pobres o a los campesinos. Algunos de entre ellos han aprendido mucho a través de la sucesión de eventos que siguieron la caída de Duvalier. Hasta el punto en que la Iglesia misma se encuentra dividida entre los obispos y una parte de esta iglesia que se intitula

Haiti : des élections sous surveillance militaire

tule "populaire" ou "Petite église" et dont le chef de file est le père Aristide.

Si certaines réactions contre "les bandes armées" semblent avoir été spontanées, d'autres ont été préparées ; et préparées par des militants de ces milieux. Et ces militants, s'ils accèdent à la conscience que ce ne sont pas les élections ni le Saint-Esprit qui protégeront les masses des bandes armées des classes privilégiées, peuvent jouer un rôle considérable pour préparer les masses à se défendre.

L'existence d'une minorité décidée à agir contre les terroristes de la nuit peut être quelque chose de précieux pour l'avenir. Mais avec, d'un côté, une minorité décidée à agir et, de l'autre, des masses qui n'y sont pas encore disposées, il existe aussi la base psychologique pour une mentalité de "sauveurs".

Ce n'est évidemment pas qu'une question de psychologie. C'est surtout une question de perspective politique. Deux perspectives politiques, deux démarches

s'opposent radicalement dans ce domaine.

Préparer les masses à se défendre est une chose. Pretendre défendre les masses à leur place, indépendamment d'elles, voire contre elles, est tout à fait différent.

C'est dans l'opposition de ces deux perspectives que s'exprime la différence entre une politique révolutionnaire prolétarienne, et une politique nationaliste radicale.

La question ne semble être posée consciemment, au stade actuel, que de façon embryonnaire, tâtonnante. Mais elle est posée par la situation objective. Et des regroupements politiques peuvent se créer très rapidement pour poser ces questions clairement — et pour y répondre en se situant dans l'une ou dans l'autre de ces perspectives.

Il n'y a pas encore de parti qui se situe clairement dans la perspective de la révolution prolétarienne. Il n'y en a pas apparemment non plus qui se situe clairement dans la perspective du nationalisme radical. Mais les

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

"Small Church" whose leader is Father Aristide on the other.

Some reactions against the "armed gangs" seemed to have been spontaneous ones; others were prepared in advance, and they were prepared by militants from these milieus. If these militants become conscious that the masses can be protected from the privileged classes' armed gangs neither by elections, nor by the Holy Ghost, they might be in a position to play a very important role in preparing the masses for self-defense.

The fact that there exists a minority of people ready to do something against the night-time terrorists' raids is invaluable for the future. But the present situation, with on one side a minority that is ready to react and on the other masses that are not yet prepared to do so, also means that there exists a psychological climate for the development of a mentality oriented towards "saviors".

It is not just a psychological problem, of course; it is above all a question of political perspectives. There are

two radically different policies and approaches here.

Preparing the masses to defend themselves is one thing. Pretending to defend the masses from the outside, independently from them (even against them), is a totally different thing.

These two opposed perspectives sum up the difference between a proletarian revolutionary policy and a radical nationalist one.

The question does not seem to be consciously posed by anyone at this stage, except in a rudimentary, fumbling way. However, it is indeed raised by the objective situation itself. And political groups could emerge in the near future that would ask these questions very clearly — and answer them within the framework of either one or of the other of these two perspectives.

There still does not exist a party placing itself clearly in the perspective of proletarian revolution. And there does not seem to be a party that places itself clearly in a radical nationalist perspective either. But radical

Haiti: Elecciones sometidas a vigilancia militar

"Popular" o "Iglesita" y cuyo jefe de fila es el padre Aristide.

Si ciertas reacciones contra "las bandas armadas" parecen haber sido espontáneas, otras han sido preparadas; y preparadas por militantes de esos medios. Y esos militantes, si accedieran a la conciencia de que no son las elecciones, ni el Espíritu Santo, quienes protegerán a las masas contra las bandas armadas de las clases privilegiadas, pueden desempeñar un rol considerable en la preparación de las masas a defenderse.

La existencia de una minoría decidida a actuar contra los terroristas de la noche puede ser algo precioso para el porvenir. Pero con una minoría decidida a actuar por una parte, y, por otra parte, con masas que no están todavía dispuestas, existe también la base psicológica para una mentalidad de "salvadores".

Pero evidentemente no es sólo una cuestión de psicología. Es sobre todo una cuestión de perspectiva política. Dos perspectivas políticas, dos gestiones se

oponen radicalmente en este dominio.

Preparar a las masas a defenderse es una cosa. Pretender defender a las masas usurpando su lugar, independientemente de ellas, incluso contra ellas, es completamente diferente.

Es en la oposición de estas dos perspectivas como se expresa la diferencia entre una política revolucionaria proletaria, y una política nacionalista radical.

La cuestión no parece haberse planteado todavía, conscientemente, sino de manera embrionaria, a tientas. Pero está planteada por la situación objetiva. Y unos agrupamientos políticos pueden crearse muy rápidamente para plantear estas cuestiones claramente — y para responder situándose en una o en otra de estas perspectivas.

No hay todavía un partido que se sitúe claramente en la perspectiva de la revolución proletaria. No hay aparentemente tampoco ninguno que se sitúe claramente en la perspectiva del nacionalismo radical.

idées du nationalisme radical semblent largement partagées parmi les militants de "l'après-février 86". Et certaines initiatives, certaines démarches dans le domaine de la mise en place de groupes d'autodéfense de quartier vont dans le sens de ces idées.

Bien sûr, dans l'organisation de la réaction contre les "bandes armées de la nuit", il y a nécessairement un aspect secret et limité à un groupe d'hommes ou de femmes déterminés à agir. Mais des militants se plaçant sur le terrain de la révolution prolétarienne, intégreraient les initiatives strictement militaires dans une politique générale ayant pour objectif que l'ensemble du prolétariat s'organise et s'arme. Ils défendraient en public et le plus largement possible, la nécessité pour le prolétariat et les classes pauvres de s'organiser et de se défendre collectivement, et de résoudre collectivement le problème de l'armement. Ils chercheraient systématiquement à faire participer aux problèmes de l'autodéfense des classes pauvres, le plus grand nombre d'hommes et de femmes, au niveau où ils veulent et

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

nationalist ideas are apparently widespread among the militants of the "post-February 86" period. Some of their initiatives, some of their attempts at setting up neighborhood self-defense groups go in that direction.

Obviously, there is necessarily a certain amount of secrecy involved in the organization of the defense against the "night-time armed gangs", and only a minority of determined men and women would be involved at first in such actions. But militants basing themselves on the proletarian revolution would integrate these strictly military actions in a wider political framework aimed at helping the whole proletariat to become organized and to arm itself. They would publicly and widely stand for the idea that the proletariat and the impoverished classes need to become organized and to defend themselves collectively, that they need to collectively solve the problem of arming themselves. They would systematically try to make the greatest possible number of men and women participate in solving the problems of the self-defense



Un individu brandissant un revolver dans la cathédrale de Port-au-Prince s'est révélé être un soldat de l'infanterie. Capturé, il a failli être tué par la foule.

An individual brandishing a revolver in the Cathedral of Port-au-Prince turned out to be an infantry soldier. He was captured and barely escaped being killed by the crowd.

Se reveló que un individuo que blandía un revolver en la catedral de Puerto-Príncipe era un soldado de Infantería. Fue capturado, y por poco la muchedumbre le mataba.

Haití: Elecciones sometidas a vigilancia militar

Pero las ideas del nacionalismo radical parecen ampliamente diseminadas entre los militantes del "después de Febrero del '86". Y algunas iniciativas, algunas gestiones en el dominio del establecimiento de grupos de autodefensa de barrio van en el sentido de estas ideas.

Por supuesto, en la organización de la reacción contra las "bandas armadas de la noche", existe necesariamente un aspecto secreto y limitado a un grupo de hombres o de mujeres determinados a actuar. Pero los militantes que se sitúan sobre el terreno de la revolución proletaria, integrarían las iniciativas estrictamente militares dentro de una política general que tuviera como objetivo que el conjunto del proletariado se organice y se arme. Defenderían en público y lo más ampliamente posible, la necesidad para el proletariado y las clases pobres de organizarse y de defenderse colectivamente, y de resolver colectivamente el problema del armamento. Buscarían sistemáticamente la participación en los problemas de la autodefensa de las clases pobres, del mayor número de hombres y de mujeres, al nivel en que

Haiti : des élections sous surveillance militaire

peuvent participer.

Pour des militants se plaçant dans la perspective de la révolution prolétarienne, il ne s'agit pas d'opposer aux commandos paramilitaires des classes privilégiées, des contre-commandos agissant derrière le dos des masses. Il s'agit de rendre conscientes les masses de la nécessité de se défendre, et de les aider à trouver les moyens les plus adéquats pour le faire.

Et là encore, ce n'est pas un problème purement militaire. C'est avant tout un problème politique. Le rapport de forces entre les classes privilégiées avec leurs bandes armées, et les masses, ne saurait en aucun cas se réduire à un combat entre héros de chacun des deux camps. Les classes exploitées doivent au contraire être averties qu'elles n'ont pas, qu'elles n'auront jamais de protecteurs disposés à se battre à leur place, et que ceux qui prétendent le faire, se transformeront inévitablement en dictateurs, dès qu'ils auront vaincu, à supposer qu'ils soient capables de vaincre.

Haiti: The Elections Under Military Surveillance

of the poorer classes, at whatever level they can or want to participate.

Militants basing themselves on the perspective of a proletarian revolution should not strive at counterbalancing the paramilitary commandos of the privileged classes with counter-commandos acting behind the backs of the masses. They would try to make the masses conscious of the need to defend themselves and help them find the most adequate means of doing so.

And here again, this is not a strictly military problem. It is first and foremost a political problem. The relationship of forces between the privileged classes with their armed gangs on one side, and the masses on the other, should not in any case be viewed in terms of a battle between the heroes of each of the two camps. On the contrary, the exploited classes must be warned never to expect protectors to fight in their place, for those who pretend to do so will inevitably become dictators as soon as victory is won — that is, if they are able to win.

Haití: Elecciones sometidas a vigilancia militar

ellos quieran y puedan participar.

Para militantes que se sitúan en la perspectiva de la revolución proletaria, no se trata de oponer a los comandos paramilitares de las clases privilegiadas contracomandos actuando a espaldas de las masas. Se trata de hacer que las masas tomen conciencia de la necesidad de defenderse, y de ayudarlas a encontrar los medios más adecuados para hacerlo.

Y allí otra vez, no es un problema puramente militar. Es ante todo un problema político. La relación de fuerzas entre las clases privilegiadas, con sus bandas armadas, y las masas no se puede reducir en ningún caso a un combate entre héroes de cada campo. Las clases explotadas deben al contrario ser advertidas de que ellas no tienen y no tendrán jamás protectores dispuestos a luchar en su lugar, y que aquéllos que pretenden hacerlo, se transformarán inevitablemente en dictadores, apenas habrán vencido, suponiendo que sean capaces de vencer.

Pour ne prendre que cet aspect des choses : derrière les bandits de la nuit, il y a l'armée. Il ne s'agit pas de vaincre l'armée en combat singulier. Il faut que le prolétariat mène une politique visant à faire éclater l'armée, à dissocier les soldats du rang de la hiérarchie.

Autre exemple encore, celui de Jean Rabel. Il semblerait que le massacre n'était pas seulement le fait d'hommes de main des "grands dons", mais que ceux-ci aient réussi à entraîner avec eux également des métayers. Même si cela n'est que très partiellement vrai — car "les grands dons" ont évidemment intérêt à grossir et à souligner cet aspect des choses — et même si on peut donner toutes sortes de bonnes explications à la participation de ces métayers à cette expédition punitive des "grands dons", ces événements montrent à l'évidence que ceux qui dirigeaient les paysans associés, auraient dû avoir une politique en direction de ces métayers, une politique visant à les gagner, à les tourner contre les "grands dons".

Take one aspect of this: behind the night-time bandits, there is the army. The problem is not to defeat the army in a single combat. The problem is for the proletariat to carry out a policy aimed at splitting up the army, at putting a wedge between the rank and file soldiers and their officers.

Another example is that of the Jean Rabel massacre. It seems that the massacre was not only carried out by the paid thugs of the "grand dons", but also involved a number of sharecroppers who had been convinced by the thugs to join them. Even if there is only a shade of truth in this (the "grand dons" are obviously all too willing to exaggerate and emphasize this aspect of things), and even if all kinds of good explanations can be found for the sharecroppers' participation in this punitive raid, it does prove that the leaders of the peasant associations ought to have had a policy toward the sharecroppers, a policy aimed at winning them over and turning them against the "grand dons".

Para no tomar más que este aspecto de las cosas: detrás de los "bandidos de la noche" está el ejército. No se trata de vencer al ejército en un combate singular. Es necesario que el proletariado tenga una política tendiente a hacer estallar al ejército, a disociar a los simples soldados de la jerarquía.

Otro ejemplo todavía, el de Jean Rabel. Parecería que la masacre no haya sido obra solamente de los gorilas de los "grands dons", sino que éstos han logrado arrastrar con ellos igualmente a aparceros. Incluso si esto no es más que parcialmente cierto —ya que los "grands dons" tienen evidentemente interés en agrandar y subrayar este aspecto de las cosas— e incluso si se puede dar toda clase de buenas explicaciones a la participación de estos aparceros en esta expedición punitiva de los "grands dons", ello muestra evidentemente que los que dirigían a los campesinos asociados, habrían debido tener una política en dirección de esos aparceros, una política apuntando a ganarlos, a volverlos contra los "grands dons".

Haiti : des élections sous surveillance militaire

L'ont-ils eu, cette politique ? Il est en tous les cas évident qu'elle aurait pu avoir infiniment plus d'importance dans le rapport de forces, que quelques machettes, ou mêmes quelques fusils de plus.

C'est l'effervescence, ce sont les coups de colère des classes pauvres qui font bouger les choses en Haïti depuis deux ans. Mais les classes pauvres n'ont pas de politique.

Pour le moment, elles se bornent à réagir au coup par coup, ou à subir simplement la politique des autres.

Et leurs chances d'être en mesure de faire face aux menaces dépendent en dernier ressort de la rapidité avec laquelle naîtra une organisation se plaçant consciemment et explicitement sur le terrain de la révolution prolétarienne □



Haiti: The Elections Under Military Surveillance

Was such a policy carried out? If it had been, it is obvious that it would have had much more importance in tipping the balance of forces than a few more machetes or even several more guns.

The masses' unrest, the poorer classes' explosions of anger, have made things change in Haiti for the past two years. But the impoverished classes lack a policy.

For the time being, they merely react blow by blow, or they simply submit to other people's politics.

Their chances of being in a position to face up to the threats confronting them ultimately depend on the speed at which an organization basing itself consciously and explicitly within the framework of proletarian revolution can be set up □



Haití: Elecciones sometidas a vigilancia militar

¿Tuvieron ellos esta política? En todos los casos es evidente que tal política habría podido tener infinitamente más importancia en la relación de fuerzas, que algunos machetes, o incluso algunos fusiles más.

Es la efervescencia, son los momentos de cólera de las clases pobres que hacen mover las cosas en Haití desde hace dos años. Pero las clases pobres no tienen una política.

Por el momento se contentan con reaccionar de manera cortoplacista, o a sufrir sencillamente la política de los otros.

Y sus posibilidades de poder hacer frente a las amenazas dependen en última instancia de la rapidez con la cual nacerá una organización que se sitúe en el terreno de la revolución proletaria □



FRANÇAIS

France :

Le Parti Socialiste et la classe ouvrière

Bien que durant les cinq ans au cours desquels il a récemment géré les affaires du pays il ait mené une politique ouvertement contraire aux intérêts des travailleurs, bien que depuis bientôt deux ans Mitterrand cohabite sans problèmes réels avec Chirac, le Parti Socialiste français soulève encore bien des illusions, non seulement chez la majorité des travailleurs qui s'apprêtent à voter, au moins au deuxième tour, pour son candidat aux prochaines élections présidentielles, mais également dans une grande partie de l'extrême-gauche : de ceux qui ont choisi de militer en son sein, comme une fraction non négligeable du Parti Communiste Internationaliste ("lambertiste") l'a décidé il y a un an, à tous ceux qui s'apprêtent à faire campagne pour son candidat au deuxième tour des futures élections sous prétexte d'appeler les travailleurs à "battre la droite".

Les illusions électoralistes des travailleurs portent d'ailleurs bien plus sur les vertus des élections que sur le Parti Socialiste lui-même : la majorité d'entre eux

ENGLISH

France:

The Socialist Party and the Working Class

Recently, for five years, the Socialist Party managed the affairs of the country: five years during which it carried out policies that were in direct opposition to the interests of the workers. For two years now, Socialist President Mitterrand has been "cohabitating" without any real problems with his right-wing prime minister, Chirac. Despite these facts, the Socialist Party still fosters a lot of illusions not only among a majority of working-class people who are prepared to cast a vote for the Socialist candidate in the coming presidential election (at least in the second round), but also among a good part of the far left. That includes those militants who have chosen to be active within the Socialist Party (like a non-negligible part of the "Lambertist" PCI — International Communist Party — had chosen to do a year ago) as well as all those who are ready to campaign for the Socialist Party's candidate and to call upon the workers to vote for him in the second round under the pretext of "defeating the right".

The workers have illusions about the virtue of elections in themselves much more than about the Socialist Party as such. Most workers will in fact vote for the Socialist

ESPAÑOL

Francia:

El Partido Socialista y la clase obrera

Aunque durante los cinco años en que ha administrado recientemente los asuntos del país, el Partido Socialista francés ha llevado adelante una política abiertamente contraria a los intereses de los trabajadores, aunque desde hace casi dos años Mitterrand cohabita sin problemas reales con Chirac, este partido despierta aún ilusiones, no sólo en la mayoría de los trabajadores que se disponen a votar, al menos en la segunda ronda por su candidato en las próximas elecciones presidenciales, sino igualmente en una gran parte de la extrema izquierda: de los que han optado por militar en su seno, como una fracción no despreciable del Partido Comunista Internacionalista ("lambertista") lo ha decidido hace un año, hasta todos los que se disponen a hacer campaña por su candidato en la segunda ronda de las futuras elecciones bajo pretexto de llamar a los trabajadores a "ganarle a la derecha".

Las ilusiones electoralistas de los trabajadores descansan más bien sobre las virtudes de las elecciones que sobre el propio Partido Socialista; la mayoría de entre ellos votará por él considerándolo como el mal

France : le Parti Socialiste et la classe ouvrière

votera pour lui en le considérant comme un moindre mal par rapport à la droite plutôt qu'en attendant de son retour au gouvernement une politique en faveur de la classe ouvrière. Par contre, l'extrême-gauche, quand elle veut justifier son attitude par rapport au PS, le présente comme un parti d'une nature radicalement différente des partis bourgeois de droite.

Il est certes bien vrai que le Parti Socialiste a été, à ses origines, c'est-à-dire il y a maintenant bien longtemps, un parti ouvrier au plein sens du terme, qui défendait les intérêts de la classe ouvrière, et qui était considéré comme tel aussi bien par la bourgeoisie que par les travailleurs. Mais cela, c'était dans les premières années du siècle. Depuis son ralliement à la défense nationale et à l'ordre bourgeois de 1914, il s'est retrouvé parti de gouvernement à différentes reprises, ce qui fut à chaque fois pour lui l'occasion de prouver un peu plus sa capacité à gérer les intérêts de la bourgeoisie, à les défendre contre ceux des travailleurs. Que ce soit dans les gou-

vernements issus de la chambre de "Front Populaire", dans ceux de la Quatrième République auxquels il a participé (c'est-à-dire quasiment tous), ou de 1981 à 1986, le camp dont le Parti Socialiste s'est avéré le serviteur fidèle, c'est sans conteste celui des possédants, et pas celui de la classe ouvrière.

Qu'est-ce, alors, qui le fait apparaître comme un "parti ouvrier" aux yeux de la plus grande partie de l'extrême-gauche ? Serait-ce la politique qu'il mène quand il est dans l'opposition, quand il n'a plus à assumer face à la bourgeoisie les responsabilités du pouvoir, et qu'il dispose donc d'une marge de manœuvre un peu plus grande ? C'est une question qu'on peut bien sûr se poser, et à laquelle il est facile de répondre en examinant ce qu'est la politique du Parti Socialiste dans la période actuelle, qui s'est ouverte par les élections législatives de mars 1986, où le Parti Socialiste a été rejeté dans l'opposition parlementaire. Le Parti Socialiste, qui espère gagner les prochaines élections présidentielles,

France: The Socialist Party and the Working Class

Party as a kind of lesser evil (compared to the right wing) rather than with the hope of seeing it carry out a policy in favor of the working class when it is back in office. However, in order to justify its attitude with respect to the Socialist Party, the far left presents it as a party whose nature is radically different from the right-wing bourgeois parties.

It is true that at the outset (that is, a long time ago), the Socialist Party was a workers' party in the true sense of the word which defended the interests of the working class, and was regarded as such by both the bourgeoisie and the working class. But this was at the beginning of the century. Since 1914, when it rallied to national defense and bourgeois order, it has been in office a number of times. And each time, the Socialists used the opportunity to show their capacity to defend and manage the bourgeoisie's interests against those of the workers. Socialists were to be found in the

governments of the "Popular Front", in practically all the governmental teams of the Fourth Republic, and in the 1981-1986 government. On each and every occasion, the Socialist Party proved itself to be the faithful servant of the propertied classes, not of the working class.

Why then is it still viewed as a "workers' party" by the greater part of the far left? Is it because of the policies it puts forward when it finds itself in the opposition, that is, when it has less responsibilities and more room for maneuver with respect to the bourgeoisie? The question is an interesting one, and can furthermore be answered easily by examining what the policy of the Socialist Party is in the present period, during which the Socialist Party has been thrown back in the parliamentary opposition following its electoral defeat of March 1986. In this period, the Socialist Party hopes it can win the presidential election and thus possibly come back to power (though it does not necessarily have to be so, as

Francia: El Partido Socialista y la clase obrera

menor en relación a la derecha y no porque esperen de su retorno al gobierno una política favorable a la clase obrera. Por el contrario, la extrema izquierda, cuando quiere justificar su actitud en relación al PS, lo presenta como un partido de naturaleza radicalmente diferente de los partidos burgueses de derecha.

Es bien cierto que el Partido Socialista ha sido, en sus orígenes, es decir hace ya mucho tiempo, un partido obrero en todo el sentido del término, que defendía los intereses de la clase obrera, y que era considerado como tal tanto por la burguesía como por los trabajadores. Pero esto era en los primeros años del siglo. Después de haberse plegado a la defensa nacional y al orden burgués en 1914, se ha encontrado partido de gobierno en diferentes ocasiones, lo que representó para él cada vez la ocasión de probar un poco más su capacidad para administrar los intereses de la burguesía, para defenderlos contra los de los trabajadores. Ya sea en los gobiernos salidos de la cámara del "Frente

Popular", en los de la Cuarta República en los cuales ha participado (es decir casi todos), o de 1981 a 1986, el campo que el Partido Socialista ha demostrado servir fielmente, es sin discusión el de los poseedores, y no el de la clase obrera.

¿Qué es entonces, lo que lo hace aparecer como un "partido obrero" ante los ojos de la mayor parte de la extrema izquierda? ¿Será la política que lleva adelante cuando está en la oposición, cuando no tiene que asumir frente a la burguesía las responsabilidades del poder, y que dispone entonces de un margen de maniobra un poco mayor? Es una pregunta que puede plantearse, y a la cual, es fácil responder examinando lo que es la política del Partido Socialista en el período actual, que se ha abierto con las elecciones legislativas de marzo de 1986, cuando el Partido Socialista ha sido relegado a la oposición parlamentaria. El Partido Socialista, que espera ganar las próximas elecciones presidenciales y

France : le Parti Socialiste et la classe ouvrière

et du même coup (bien que ce ne soit pas automatiquement lié, nous en avons la preuve avec la "cohabitation") assumer de nouveau des responsabilités gouvernementales, cherche dans cette période à regagner du terrain auprès des couches populaires, "le peuple de gauche" comme il dit. Et la politique qu'il mène, dans cette période est tout aussi significative que celle qu'il a menée au gouvernement pour qui veut apprécier le type de rapports que ce parti veut avoir avec les classes populaires.

On a souvent vu, ces derniers mois, le Parti Socialiste apparaître sur le terrain de l'anti-racisme, de la défense des droits de l'homme et d'un certain nombre de causes humanitaires. Ce sont des thèmes qui touchent habituellement ce "peuple de gauche" qu'il vise. Mais ce n'est pas là spécialement un terrain de classe, et ces problèmes ne rassemblent pas que des travailleurs, car il y a aussi — heureusement, d'ailleurs — des bourgeois et des petits-bourgeois qui sont anti-racistes ou sensibles à certaines formes d'oppression et se veulent les

défenseurs de certaines conceptions humanitaires. L'anti-racisme, ou la défense des droits de l'homme, ne sont pas non plus sur le plan politique l'exclusivité de la gauche. Et en particulier il y a en ce moment à droite des politiciens qui soignent d'autant plus leur image sur ce terrain qu'une fraction de leur électorat s'inquiète de voir les partis de droite infléchir leur discours dans un sens de plus en plus réactionnaire, pour courir après le même électorat que Le Pen. C'est le cas de gens comme Michel Noir, Simone Veil ou Malhuret par exemple.

Le Parti Socialiste peut bien alors, sans risque de déplaire à la bourgeoisie, envoyer certains de ses dirigeants manifester aux côtés de "SOS-Racisme", du moins tant que cela reste dans le cadre de protestations n'ayant pas de caractère explosif et pouvant être parfaitement contrôlées, comme cela a été le cas jusque-là.

Car le Parti Socialiste n'aime pas les manifestations incontrôlées ; on en a eu un bon exemple avec le mou-

France: The Socialist Party and the Working Class

has been exemplified by "cohabitation"); and in order to do so, it is busy regaining support among the ordinary people — the "people of the left" as it calls them. The policy it puts forward today is as significant as the policy it carried out when in office for all those who want to have a better idea of the kind of relationships this party wants to develop between itself and the ordinary people.

These last few months, we have often seen the Socialist Party come to the fore in the name of anti-racism, the rights of man and a number of other humanitarian causes. These ideas are popular with the "people of the left" that the Socialist Party is addressing. But these are not specifically class issues; they concern not only workers, for there are also, fortunately enough, bourgeois and petty-bourgeois people who are anti-racist or opposed to certain forms of oppression and who see themselves as the defenders of humanitarian

ideas. Furthermore, anti-racism and the rights of man do not belong exclusively to the left. For example, there are today right-wing politicians who are very careful about this, because part of the right wing's traditional electorate is worried that its parties use a more and more reactionary language, in an attempt to attract Le Pen's voters. This is the case for politicians like Michel Noir, Simone Veil, or Malhuret.

So, the Socialist Party has no fear of displeasing the bourgeoisie when it sends some of its leaders to a demonstration organized by *SOS-Racisme* — at least as long as everything remains within the framework of a non-explosive protest that is fully under control (as has been the case so far).

The fact is that the Socialist Party does not like uncontrolled demonstrations. We had a good example

Francia: El Partido Socialista y la clase obrera

de esta forma (aunque no esté automáticamente ligado, tenemos la prueba con la "cohabitación") asumir de nuevo las responsabilidades gubernamentales, busca en este período ganar de nuevo terreno en las capas populares, "el pueblo de izquierda" como él dice. Y la política que lleva adelante en este período es tan significativa como la que ha llevado adelante en el gobierno, para quien quiera apreciar el tipo de relaciones que ese partido quiere tener con las clases populares.

Hemos visto a menudo, en estos últimos meses, al Partido Socialista aparecer en el terreno del anti-racismo, de la defensa de los derechos humanos y de un cierto número de causas humanitarias. Son temas que suelen conmover a ese "pueblo de izquierda" hacia el cual apunta. Pero no es éste especialmente un terreno de clase, y esos problemas no reúnen sólo a los trabajadores, porque existen también — felizmente, desde luego — burgueses y pequeñoburgueses que son antiracistas o sensibles a ciertas formas de opresión y

que se pretenden defensores de ciertas concepciones humanitarias. El antiracismo, o la defensa de los derechos humanos, no son tampoco en el plano político exclusividad de la izquierda. Y en particular hay en este momento a la derecha políticos que cuidan más su imagen en ese aspecto ya que una fracción de su electorado se inquieta al ver a los partidos de derecha desviar sus discursos en sentido cada vez más reaccionario, para correr tras el mismo electorado que Le Pen. Tal es el caso de gente como Michel Noir, Simone Weil o Malhuret por ejemplo.

El Partido Socialista puede entonces muy bien, sin riesgo de disgustar a la burguesía, mandar a algunos de sus dirigentes manifestar con "SOS-Racismo", al menos mientras ello quede dentro del marco de las protestas sin carácter explosivo y que pueden ser perfectamente controladas, como ha sido el caso hasta ahora.

Porque al Partido Socialista no le gustan las manifestaciones incontroladas: se ha tenido un ejemplo con el

France : le Parti Socialiste et la classe ouvrière

vement de la jeunesse étudiante de l'hiver dernier, où tout en affirmant sa solidarité avec ce mouvement (qui n'était pas pour lui déplaire dans la mesure où il mettait le gouvernement Chirac en difficulté), il a déployé, discrètement mais efficacement, toute l'influence qu'il pouvait avoir sur lui (à travers le syndicat étudiant UNEF-ID, SOS-Racisme, les syndicats enseignants, etc.) pour donner à ces manifestations — notamment à celles qui ont suivi la mort du jeune manifestant Malik Ousseki, tué par des policiers — le caractère le moins combatif possible.

Un autre thème sur lequel le Parti Socialiste a essayé d'apparaître a été celui de la Sécurité Sociale. Le thème de la "défense de la Sécurité Sociale" est un thème que le PCF et la CGT avaient les premiers mis en avant, à travers les manifestations du 22 mars et du 14 mai, qui connurent un certain succès.

Ce thème sur lequel le PCF réussissait à se mettre en valeur, le PS a donc cherché lui aussi à l'utiliser pour



▲ Une manifestation étudiante après la mort de Malik Ousseki (ci-dessus). Le Parti Socialiste déploie son influence pour que ces manifestations aient un caractère peu combatif.

A student demonstration after the death of Malik Ousseki (above). The Socialist Party deploys its influence in such a way as to give the demonstrations a less combative character.

Una manifestación estudiantil después de la muerte de Malik Ousseki (arriba). El Partido Socialista usa de toda su influencia para que estas maniobras tengan un carácter poco combativo.

France: The Socialist Party and the Working Class

of it during the student youth's movement of last winter. On the one hand, the Socialist Party officially stood in solidarity with the movement (a movement that put Chirac in a difficult situation could not be a bad thing). But at the same time, it discreetly and very efficiently did all it could to control the movement (through the UNEF-ID student union, through SOS-Racisme, through teachers' unions, etc.), with the aim of defusing as much as possible the combative character of the demonstrations (especially those that followed the death of Malik Ousseki, a young demonstrator who was killed by the police).

Social Security was another issue with which the Socialist Party tried to come to the fore. The slogan for the "defense of Social Security" was first put forward by the CGT and the Communist Party in demonstrations that took place on March 22 and May 14 and were rather successful.

As the Communist Party seemed to meet with some success, the Socialist Party endeavored to use the same

Des dirigeants du Parti Socialiste et des syndicalistes manifestent contre la réforme du code de la nationalité (ci-dessous).

Leaders of the Socialist Party and the unions demonstrating against the Nationality Code (below).

Dirigentes del Partido Socialista y sindicalistas manifiestan contra la reforma del Código de nacionalidad (abajo). ▼

Francia: El Partido Socialista y la clase obrera

movimiento de la juventud estudiantil del invierno pasado, cuando al mismo tiempo que afirmaba su solidaridad con el movimiento (que no era para disgustarle en la medida en que ponía en dificultades al gobierno de Chirac), desplegaba, discreta pero eficazmente, toda la influencia que podía tener sobre él (mediante el sindicato estudiantil UNEF-ID, SOS-Racismo, los sindicatos docentes, etc.) para dar a esas manifestaciones — notoriamente las que siguieron la muerte del joven manifestante Malik Ousseki, muerto por la policía — el carácter menos combativo posible.

Otro tema sobre el cual el Partido Socialista ha tratado de hacer aparición es el de la Seguridad Social. El tema de la "defensa de la Seguridad Social" es un tema al cual el PCF y la CGT fueron los primeros en dar importancia, mediante las manifestaciones del 22 de marzo y del 14 de mayo, que tuvieron un gran éxito.

Ese tema sobre el cual el PCF lograba darse un realce, el PS ha buscado también utilizarlo para valorizar ante el "pueblo de izquierda" su oposición a la polí-



France : le Parti Socialiste et la classe ouvrière

valoriser auprès du "peuple de gauche" son opposition à la politique gouvernementale (même si cette politique n'était que la continuation de celle menée entre 1981 et 1986 par le gouvernement de gauche, qui avait largement tapé déjà dans la poche des assurés sociaux). Le Parti Socialiste est donc entré en concurrence à ce sujet avec le PCF, et sur un terrain apparemment plus délicat que celui des manifestations étudiantes, puisqu'il concerne essentiellement les travailleurs.

Ce désir de se montrer comme des bons défenseurs de la Sécurité Sociale a même amené trois anciens ministres socialistes à participer au défilé CGT du 14 mai, ce qui leur valut de se retrouver parmi des manifestants scandant "socialos démagos", "socialos vendus", et "Mitterrand-Chirac, même combat".

Le Parti Socialiste se retrouva quelques jours plus tard au rassemblement organisé le 23 mai à l'Hippodrome de Vincennes, près de Paris, sous l'égide de la Fédération Nationale de la Mutualité Française avec la

CFDT, la FEN et certaines fédérations de FO.

Le Parti Socialiste a donc tenu à se montrer sur le terrain de la Sécurité Sociale, quitte même à s'y bousculer quelque peu avec le Parti Communiste. Mais ce faisant, il ne prenait guère le risque de mécontenter la bourgeoisie. Certes, la politique de celle-ci (dont le PS a été pendant cinq ans le fidèle exécutant) consiste à augmenter les prélèvements et à réduire les remboursements, car cela met à la disposition de l'Etat des sommes avec lesquelles il peut faire des cadeaux aux bourgeois. Mais ce n'est pas la défense du "principe" de la Sécurité Sociale (que personne ne remet en cause en tant que tel) qui peut la gêner beaucoup. Ces manifestations avaient bien peu de chances de déboucher sur un affrontement entre les travailleurs et le gouvernement, et ne l'ont d'ailleurs pas fait. Les dirigeants du Parti Socialiste, comme ceux du Parti Communiste d'ailleurs, ne prenaient pas trop de risques en participant à quelques manifestations, autrement plus sages et plus traditionnelles au demeurant que ne le furent les manifesta-

France: The Socialist Party and the Working Class

theme in order to make its opposition to the government's policies better appreciated by the "people of the left" (even if the present government's policy was merely the continuation of the policy the left-wing government itself had launched between 1981 and 1986, making the first large hole in the pockets of all Social Security members). The Socialist Party thus put itself in competition with the Communist Party, this time in a field that was a bit more delicate than the student demonstrations because it basically concerned the workers.

Their desire to appear as staunch supporters of Social Security even led three former Socialist ministers to show up at the May 14 CGT-organized demonstration. They ended up surrounded by militants who showered them with the slogans: "Socialists Demagogues", "Socialists Traitors", or "Mitterrand-Chirac, Same Battle".

A few days later, on May 23, the Socialist Party was present at a rally organized at the Vincennes racetrack near Paris by the French Federation for Mutual Benefit

Insurance, along with the CFDT, the FEN and some FO federations.

The Socialist Party thus appeared as being eager to intervene on this issue, even at the risk of somewhat knocking against the Communist Party. But in so doing, it had little chance of displeasing the bourgeoisie. The bourgeoisie's policy (which the Socialist Party faithfully carried out for five years) consists in increasing the members' contributions and in diminishing the reimbursements — for this puts more money at the disposition of the state which uses it to give presents to its capitalists friends. The "principled" defense of the Social Security system as such does not go against the bourgeoisie's own class interests (and no one is threatening this principle as such). In fact, the demonstrations had little chance of leading up to a confrontation between the workers and the government — and they did not. The Socialist Party — and the Communist Party — leaders were not taking any risks in participating in these demonstrations, which were even more quiet and conventional than the students'

Francia: El Partido Socialista y la clase obrera

tica gubernamental (aunque esta política no fuera sino la continuación de aquella llevada adelante entre 1981 y 1986 por el gobierno de izquierda, que había ampliamente tomado ya en el bolsillo de los asegurados). El Partido Socialista ha entrado entonces en competencia en ese aspecto con el PCF, y en un terreno aparentemente más delicado que el de las manifestaciones estudiantiles, ya que concierne esencialmente a los trabajadores.

Ese deseo de mostrarse como buenos defensores de la Seguridad Social ha llevado incluso a tres antiguos ministros socialistas a participar del desfile de la CGT del 14 de mayo, lo que les valió encontrarse entre manifestantes que gritaban "socialistas demagogos", "socialistas vendidos", y "Mitterrand-Chirac, mismo combate".

El Partido Socialista se encontró unos días más tarde en la concentración organizada el 23 de mayo en el Hipódromo de Vincennes, cerca de París, bajo la égida de la Federación nacional de la Mutualidad Francesa

con la CFDT, la FEN y ciertas federaciones de FO.

El Partido Socialista ha querido pues mostrarse en el terreno de la Seguridad Social, arriesgando incluso allí empujarse un poco con el Partido Comunista. Pero haciendo esto, no arriesgaba mucho disgustar a la burguesía. Por cierto, la política de ésta (de la cual el PS ha sido durante cinco años fiel ejecutante) consiste en aumentar los descuentos y reducir los reembolsos, porque esto pone a disposición del Estado sumas con las cuales puede hacer regalos a los burgueses. Pero no es la defensa del "principio" de la Seguridad Social (que nadie pone en tela de juicio) que puede molestarla mucho. Estas manifestaciones tenían pocas posibilidades de terminar en un enfrentamiento entre los trabajadores y el gobierno y no lo han hecho desde luego. Los dirigentes del Partido Socialista, así como los del Partido Comunista, no arriesgaban demasiado participando en algunas manifestaciones, mucho más prudentes y más tradicionales que las manifestaciones de los

tions des jeunes.

Mais si la participation du Parti Socialiste aux luttes que nous venons d'évoquer a été assez discrète, ce qui est plus significatif encore pour juger de sa politique dans l'opposition, c'est son effacement par rapport aux luttes revendicatives de la classe ouvrière.

Car pendant la période de l'après-mars 1986, on ne peut pas dire que le Parti Socialiste ait tenté de se montrer plus solidaire des luttes ouvrières qu'avant. Il est vrai qu'il n'y a eu que peu de luttes ouvrières d'importance pendant cette période, mais il y en a quand même eu une, marquante, qui a eu un retentissement national, à savoir la grève des cheminots de l'hiver 1986-1987.

De ce point de vue-là, la différence avec l'attitude du Parti Communiste est sensible. Si celui-ci, à travers la CGT, a tout fait au début pour freiner le mouvement avant qu'il ne prenne de l'ampleur, il s'est efforcé ensuite d'en prendre la tête, et s'est toujours déclaré solidaire des revendications des cheminots. Le PS, lui, n'a essayé

de se démarquer de la droite, présentée comme adversaire de toute négociation, qu'en se déclarant partisan du dialogue social, qu'en s'apitoyant sur les conditions de travail des "roulants". Mais il a tenu à dire que lui non plus n'est pas partisan des augmentations de salaires, qu'à l'égal de la droite, il considère comme inflationnistes. Et il a même profité de cette occasion pour rappeler que lorsqu'il était au gouvernement, il avait été le premier à instaurer le blocage des salaires, et qu'à la différence de la droite, il avait su le faire sans que la "paix sociale" soit remise en cause. Le mouvement des cheminots a donc été pour le Parti Socialiste l'occasion de rappeler à la bourgeoisie qu'outre ses bons et loyaux services au gouvernement, il sait — même dans l'opposition — ne pas faire cause commune avec les travailleurs, et ne pas les encourager à la lutte ne serait-ce que par démagogie électorale.

Plus généralement, d'ailleurs, le Parti Socialiste dans l'opposition n'a rien changé à son langage sur le terrain des revendications salariales. On ne l'a jamais entendu

France: The Socialist Party and the Working Class

demonstrations.

Although the Socialist Party's participation in these struggles was quite discreet, it was even more discreet almost non-existent with respect to the struggles of the working class. And this is more significant in terms of judging the Socialist Party's politics when the party is in the opposition.

It cannot be said that in the period that followed the March 1986 election, the Socialist Party was in any way keener than before to show its solidarity with workers' struggles. It is true that there were few important struggles in that whole period, except for one, which had a national impact: the railworkers' strike of last winter.

In that particular case, there was a striking difference between the Socialist and the Communist Party. In the beginning, the Communist Party tried (through the CGT) to prevent the movement from spreading; but having failed, they tried to take over the leadership of the movement and time and again reaffirmed their solidarity with the strikers' demands. As for the Socialist

Party, its only attempt at demarcating itself from the right wing consisted in saying that, contrary to right-wing politicians, it was in favor of negotiations and was moved to pity by the railway conductors' working conditions. But it also made it clear that it was not in favor of any wage increases, which, like the right wing, it says are a cause of inflation. It even took this opportunity to remind everyone that during their term in office the Socialists were the first ones to have frozen wages and that, contrary to the right wing, they had done it without disturbing "social peace". So, the railworkers' strike turned out to be an opportunity for the Socialist Party to remind the bourgeoisie of its past services when it was in government and to show that even when they are in the opposition, the Socialists do not take sides with workers, do not encourage them to fight, though they might be tempted to do so out of electoral demagogy.

Generally speaking, the Socialist Party has not changed a word in what it used to say about wage demands when it was in power. Since their March 1986

Francia: El Partido Socialista y la clase obrera

jóvenes.

Pero si la participación del Partido Socialista en las luchas que acabamos de evocar ha sido bastante discreta, lo que es más significativo aún para juzgar su política en la oposición, es su ausencia en relación a las luchas reivindicativas de la clase obrera.

Porque durante el período siguiente a marzo de 1986 no se puede decir que el Partido Socialista haya intentado mostrarse más solidario de las luchas obreras que antes. Es cierto que sólo ha habido pocas luchas obreras de importancia durante este período, pero ha habido de todas formas una, marcante, que ha tenido un eco nacional, y que fue la huelga de los ferroviarios del invierno 1986-87.

Desde este punto de vista, la diferencia con la actitud del Partido Comunista es sensible. Si éste, mediante la CGT, lo ha hecho todo al principio por frenar el movimiento antes de que tomara amplitud, se ha esforzado después por estar a la cabeza, y se ha declarado siempre solidario de las reivindicaciones de los ferroviarios.

El PS, no ha tratado de quitar la marca de la derecha, presentada como adversario de toda negociación, sino declarándose partidario del diálogo social, lamentándose de las condiciones de trabajo del personal que viaja en los trenes. Pero ha insistido en decir que no era tampoco partidario de los aumentos de salario, que al igual que la derecha considera como inflacionistas. Y ha aprovechado incluso esta ocasión para recordar que cuando estaba en el gobierno, había sido el primero en instaurar la congelación de salarios, y que a diferencia de la derecha había sabido hacerlo sin que la "paz social" fuese amenazada. El movimiento de los ferroviarios ha sido entonces para el Partido Socialista la ocasión de recordar a la burguesía que más allá de sus buenos y leales servicios en el gobierno, sabe —incluso en la oposición —no hacer causa común con los trabajadores, y no dárles ánimo para la lucha aunque más no sea por demagogia electoral.

Más generalmente, el Partido Socialista en la oposición no ha cambiado en nada su lenguaje en el terreno de las reivindicaciones salariales. No se le ha oído des-

France: le Parti Socialiste et la classe ouvrière

depuis mars 1986 mettre l'augmentation des salaires à son programme. Il reste fidèle au blocage qu'il a institué au gouvernement.

Le Parti Socialiste est d'ailleurs d'autant moins sensible aux revendications de la classe ouvrière qu'il a finalement peu de liens avec celle-ci, en comparaison en tout cas de ceux qu'il a eus dans le passé, ou de ceux que possède encore le Parti Communiste.

Il en a certes quelques-uns au travers de certains syndicats ; peu au travers de la CGT, davantage par l'intermédiaire de FO ou de la CFDT. Mais ces liens ne sauraient être comparés à ceux qui existent entre le PCF et la CGT, toute entière tenue en mains par l'appareil stalinien, alors que les appareils de la CFDT, de FO ou de la Fédération de l'Education Nationale (FEN), qui ne comptent d'ailleurs pas que des sociaux-démocrates, mènent une vie largement indépendante de celui du PS.

La remontée électorale du PS dans les années 1970

n'a d'ailleurs jamais été accompagnée d'une tentative sérieuse de reconstituer une base ouvrière militante. La presse a certes fait état il y a quelques mois de discussions entre certains dirigeants socialistes, appartenant notamment au courant de l'ancien premier ministre Mauroy, à propos de l'éventuelle constitution d'un grand syndicat socialiste face à la CGT et au PCF, syndicat qui aurait pu regrouper, autour des gros bataillons de la FEN, des syndicats de FO, de la CFDT. Il est vrai qu'au moment où le courant "rénovateur" apparaissait au sein du PCF, on pouvait penser que le Parti Socialiste serait tenté de trouver un moyen d'attirer dans son orbite des syndicalistes souhaitant s'associer à un parti de gauche ayant plus de chances que le PCF d'accéder de nouveau au gouvernement à échéance pas trop lointaine. Mais encore aurait-il fallu que les dirigeants de la FEN se prêtent à une telle opération, qu'une partie au moins de ceux de FO, de la CFDT ou d'autres aient envie de rompre avec leurs attaches, ce qui n'est pas sûr. Encore aurait-il fallu surtout que les dirigeants du Parti Socia-

France: The Socialist Party and the Working Class

defeat, the Socialists have at no time mentioned wage increases in their platform. They have remained faithful to their governmental commitment to the wage freeze.

The Socialist Party is — not surprisingly — rather insensitive to workers' demands, because it has very few ties with workers — at least, compared to its own ties of the past, or compared to the Communist Party's present day links with the working class.

The links the Socialist Party does have are mainly through FO and the CFDT, and to a much smaller extent, through the CGT. However, these ties cannot be compared to those that exist between the Communist Party and the CGT, which is entirely controlled by the Stalinist apparatus. The union machines of the CFDT, FO, or the teachers' union (FEN) are by and large more independent from the Socialist Party and are far from being run by Social-Democrats only.

It is also a fact that during their electoral comeback in

the early seventies, the Socialists never really tried to develop a militant working-class base. It is true that a few months ago, the press echoed the discussions of some Socialist leaders who are close to former Prime Minister Pierre Mauroy and who were thought to be considering the possibility of setting up a big Socialist union to counterbalance the CGT's influence (this union could have grouped together sections of FO and the CFDT around the FEN big battalions). It is also true that, at a time when a "renovating" trend appeared inside the Communist Party, the Socialist Party could have been tempted to attract union militants eager to be linked to a party that stood more chances than the Communist Party of coming back to power in the near future. The problem was that the FEN leaders had to be convinced that this was a good thing, and that at least part of the FO and CFDT leaders had to be willing to break away from their respective confederations, which was all pretty iffy. The problem was also for the Socialist Party leaders themselves to be in favor of such a

Francia: El Partido Socialista y la clase obrera

pués de marzo de 1986 poner en su programa el aumento de los salarios. Sigue siendo fiel al congelamiento que instituyó cuando estaba en el gobierno.

El Partido Socialista es además menos sensible a las reivindicaciones de la clase obrera por cuanto que finalmente, no tiene muchos lazos con ella, al menos en comparación con los que ha tenido en el pasado, o con los que posee aún el Partido Comunista.

Tiene ciertamente algunos a través de algunos sindicatos; pocos por la CGT, más por intermedio de FO o de la CFDT. Pero esos lazos no podrían ser comparados con los que existen entre el PCF y la CGT, enteramente entre las manos del aparato estalinista, mientras que los aparatos de la CFDT, de FO o de la Federación de la Educación Nacional (FEN), que no cuentan en sus filas solamente a socialdemócratas, llevan una vida ampliamente independiente del aparato del PS.

El ascenso electoral del PS en los años 1970 no ha

sido nunca acompañado de un intento serio de reconstituir una base obrera militante. La prensa ha dado a conocer hace algunos meses de las discusiones entre ciertos dirigentes socialistas perteneciendo especialmente a la corriente del antiguo primer ministro Mauroy, con respecto a la eventual constitución de un gran sindicato socialista frente a la CGT y al PCF, sindicato que hubiera podido reagrupar, en torno a los grandes batallones de la FEN, sindicatos de FO, de la CFDT. Es verdad que en el momento en que la corriente "renovadora" aparecía en el seno del PCF, se podía pensar que el PS estaría tentado de encontrar un medio de atraer en su órbita a sindicalistas queriendo asociarse a un partido de izquierda que tuviera más chances que el PCF de acceder de nuevo al gobierno a mediano plazo. Pero aún hubiera sido necesario que los dirigentes de la FEN estuvieran dispuestos a tal operación, que una parte por lo menos de aquéllos de FO, de la CFDT o de otros tuvieran ganas de romper con sus lazos, lo cual no es seguro. Aún hubiera sido necesario sobre todo que los



Lionel Jospin, premier secrétaire du Parti Socialiste avec Edmond Maire, dirigeant de la confédération CFDT (photo du haut) et André Bergeron, dirigeant de la confédération FO (photo du bas).

Lionel Jospin, first secretary of the Socialist Party with Edmond Maire, leader of the CFDT union (top photo) and André Bergeron, leader of the FO union (bottom photo).

Lionel Jospin, primer secretario del Partido Socialista con Edmond Maire, dirigente del sindicato CFDT (foto de arriba), y André Bergeron, dirigente del sindicato FO (foto de abajo).

Hormis quelques liens qu'il entretient avec certains syndicats, le Parti Socialiste a une base ouvrière réduite.

Except for some links with certain unions, the Socialist Party has a reduced working-class base.

Excepto algunos lazos que mantiene con ciertos sindicatos, el Partido Socialista tiene una base obrera reducida.



France : le Parti Socialiste et la classe ouvrière

liste eux-mêmes soient favorables à une telle perspective, ce qui n'est pas évident.

Car s'il est vrai qu'un certain nombre d'entre eux pouvaient caresser favorablement l'idée d'un tel projet, qui aurait permis de renforcer l'appareil de leur parti, beaucoup d'autres, dont les plus influents, ceux qui ont ou pensent avoir un "destin" politique national, pouvaient y trouver bien des inconvénients. A quoi pourrait servir à Mitterrand, qui aspire à jouer le rôle d'arbitre, le fait d'être considéré comme le principal responsable d'un parti contrôlant une grande confédération syndicale ? A quoi le fait de doter le Parti Socialiste d'une base ouvrière pourrait-il servir à Rocard, qui mène sa pré-campagne en s'affirmant non seulement pour le blocage, mais aussi pour la diminution des salaires ? Pour ces gens-là, et pour bien d'autres étoiles de deuxième grandeur du Parti Socialiste qui n'aspirent qu'à occuper un jour un fauteuil ministériel, l'existence d'une base ouvrière militante, susceptible d'exprimer les aspirations

et les revendications de la classe ouvrière, ne ferait que leur compliquer la tâche.

La base ouvrière que le Parti Socialiste a eue pendant des décennies lui venait de ses origines, de l'époque où il était vraiment un parti ouvrier. Cette base, il l'a sacrifiée, en même temps que son influence électorale, sur l'autel de la bourgeoisie, en menant pendant des années, au gouvernement, une politique impopulaire. C'est bien d'ailleurs parce que la bourgeoisie française sait que le Parti Socialiste est prêt, quand il est au gouvernement, à mener pour défendre les intérêts des possédants une politique suicidaire du point de vue de son audience, qu'elle accepte dans certaines circonstances de lui confier ses affaires à gérer. Et c'est bien aussi parce que la même bourgeoisie n'est pas aussi sûre que ce soit le cas du Parti Communiste Français, comme elle a pu le vérifier en 1947 et 1984, qu'elle est bien plus réservée à son égard.

La cure d'opposition forcée de vingt-deux ans que le

France: The Socialist Party and the Working Class

perspective, which was not at all obvious.

In fact, some Socialist Party leaders might well be tempted by a set-up that would ultimately reinforce their party's apparatus. But others, at the top level, among those who think of themselves as national figures with a "future", may have found the project a bit inconvenient. Mitterrand, for example, who wants to be seen as an arbiter, can see no advantage in becoming the head of a party that would control a big union confederation. And what would be the use of a working class base for Rocard, who has already started his pre-election campaign by claiming to be in favor not only of a wage freeze but also of actual wage cuts. These two, and other Socialist stars of smaller magnitude whose dream is to sit down in a minister's chair one day, can only be reticent about this whole idea of setting up a militant base that could express the working class' aspirations and demands and which would only make their task

more difficult.

The working-class following that the Socialist Party had for so many years was inherited from the time when it really was a workers' party. The Socialist Party sacrificed its base — and its electoral influence — on the altar of the bourgeoisie when it agreed to carry out unpopular policies during its years in office. The bourgeoisie knows this. It knows that the Socialists are ready to defend the bourgeoisie's interests even if the policy they need to carry out for this will mean sacrificing their influence. This is why the French bourgeoisie will allow the Socialist Party to come to power under specific circumstances. The bourgeoisie is not so sure that the same is true of the Communist Party — as was exemplified in 1947 and 1984. Hence, its greater reticence toward it.

The fact that the Socialist Party was in the opposition

Francia: El Partido Socialista y la clase obrera

propios dirigentes del PS hubiesen sido favorables a tal perspectiva, lo cual no es evidente.

Porque si bien un cierto número de entre ellos podía acariciar favorablemente un proyecto de esta índole, que hubiera permitido reforzar el aparato de su partido, muchos otros, entre los cuales los más influyentes, aquéllos que tienen o piensan tener un "destino" político nacional podían encontrar allí no pocos inconvenientes. ¿Para qué podría servir a Mitterrand, que aspira a desempeñar un papel de árbitro, el hecho de ser considerado como el principal responsable de un partido que controla una gran confederación sindical? ¿Para qué el hecho de dotar al PS de una base obrera podría servir a Rocard, que lleva adelante su precampaña afirmándose no solamente por la congelación sino también por la disminución de los salarios? Para esta gente, y para muchas otras estrellas de segundo tamaño del Partido Socialista que no aspiran sino a ocupar un día el sillón ministerial, la existencia de una base obrera militante, susceptible de expresar las aspiraciones y las

reivindicaciones de la clase obrera, no haría más que complicarles la tarea.

La base obrera que el Partido Socialista ha tenido durante decenas provenía de sus orígenes, de la época en que era verdaderamente un partido obrero. El ha sacrificado esta base, al mismo tiempo que su influencia electoral, sobre el altar de la burguesía, llevando adelante durante años, en el gobierno, una política impopular. El que la burguesía francesa sepa que el PS está dispuesto, cuando está en el gobierno, a llevar adelante para defender los intereses de los poseedores, una política suicida desde el punto de vista de su audiencia, es la razón por la cual acepta dentro de ciertas circunstancias confiarle sus asuntos para que los administre. Y es también el que la misma burguesía no esté tan segura que pase lo mismo con el PCF, como ha podido verificarlo en 1947 y 1984, la razón por la cual es mucho más reservada en lo que concierne a éste.

La cura de oposición forzada de veintidós años que el

France : le Parti Socialiste et la classe ouvrière

Parti Socialiste a subie entre 1959 et 1981 lui a certes permis de retrouver une audience électorale, mais pas une base ouvrière militante. On n'a pas vu dans les entreprises des militants socialistes se multiplier, et y intervenir en tant que tels. Le Parti Socialiste recueille peut-être aujourd'hui plus de voix de travailleurs que le Parti Communiste Français, mais il reste un parti de "notables" (y compris de notables syndicaux), et il est permis de douter qu'il retrouve jamais la base ouvrière qu'il a perdue, et même qu'il cherche à la retrouver.

De ce point de vue, sa situation est très différente de celle du Parti Communiste Français. Pour ce dernier, avoir une base militante ouvrière est vital. Il ne garderait pas son électorat s'il n'y avait pas ces dizaines de milliers de militants ouvriers dévoués qui côtoient quotidiennement les travailleurs et sont présents dans la plupart de leurs luttes, petites et grandes. On a même vu, ces dernières années, le Parti Communiste Français perdre plus de la moitié de son influence électorale, sans cesser d'être la force politique de loin la plus

influente dans les entreprises. Le Parti Socialiste, lui, ne cherche pas à se renforcer sur ce terrain-là.

Depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, l'essentiel de ce qui est le mouvement ouvrier organisé, en France, est passé sous la direction quasi-exclusive du Parti Communiste Français. Le Parti Socialiste français, contrairement à d'autres partis socialistes européens, s'est trouvé relativement coupé du mouvement syndical. Mais cela ne l'a pas empêché d'exister électoralement, ni même de "rééquilibrer la gauche", c'est-à-dire de renforcer l'influence électorale du Parti Socialiste au détriment du Parti Communiste Français. Avec, faut-il le rappeler, l'aide de ce dernier qui lui a fait la courte-échelle avec sa politique "d'union de la gauche".

De la classe ouvrière, le Parti Socialiste n'a besoin que des votes. Et il ne lui est pas nécessaire d'avoir une courroie de transmission du style de celle que le Parti Communiste Français a avec la CGT.

Le Parti Socialiste de 1987 n'est pas la résurgence du

France: The Socialist Party and the Working Class

for twenty-two years (between 1959 and 1981) allowed it to recover its electoral influence, but not a militant working-class base. Nowhere have we seen Socialist militants appearing in the plants and intervening as such. Today's Socialist Party may well get more workers' votes than the Communist Party: it remains a party of "big shots" (and that includes union officials). It is doubtful whether it will ever recover the working class base it has lost — or even will ever try to recover it.

From that particular point of view, the Socialist Party is in a very different position from the Communist Party. The Communist Party cannot exist without a working class base. It could not maintain its electorate if it did not have tens of thousands of dedicated working-class militants who are in daily contact with the workers and play a role in most of their big or little struggles. These last few years, the Communist Party lost half its electoral influence: but it still is by far the most influential political force in the workplaces. As for the Socialist Party, it is not even trying to develop its

influence there.

Since the end of World War II, the bulk of what constitutes the French organized working-class movement has been under the almost exclusive control of the Communist Party. The French Socialist Party, unlike other European Socialist Parties, found itself cut off from the union movement. This fact has not prevented it from existing on the electoral level, or even from "equalizing the left" that is increasing its electoral influence at the expense of the Communist Party. It is hardly necessary to be reminded that it was of course helped in this task by the Communist Party itself, which gave the Socialist Party a boost with its "Union of the Left" policy.

The Socialist Party needs nothing from the working class except its votes. It does not need a kind of transition belt such as the Communist Party has with the CGT.

The Socialist Party of 1987 is not the resurgence of

Francia: El Partido Socialista y la clase obrera

Partido Socialista ha sufrido entre 1959 y 1981 le ha permitido por cierto encontrar una audiencia electoral, pero no una base obrera militante. No se han visto en las empresas militantes socialistas multiplicarse, e intervenir allí como tales. El Partido Socialista recoge quizás hoy más votos de trabajadores que el Partido Comunista. Pero sigue siendo un partido de "notables" (inclusive notables sindicales), y está permitido dudar que encuentre algún día la base obrera que ha perdido, e incluso que busca reencontrar.

Desde ese punto de vista, su situación es muy diferente de la del Partido Comunista Francés. Para este último, tener una base militante obrera es vital. No conservaría su electorado si no tuviera esas decenas de miles de militantes obreros abnegados que codean cotidianamente los trabajadores y están presentes en la mayoría de sus luchas, pequeñas y grandes. Se ha visto incluso, en estos últimos años, al PCF perder más de la mitad de su influencia electoral, sin dejar de ser la fuerza política más influyente de mucho en las empre-

sas. El Partido Socialista por su parte, no busca fortalecerse en este terreno.

Desde el final de la Segunda Guerra mundial, lo esencial de lo que es el movimiento obrero organizado, en Francia, ha pasado bajo la dirección casi exclusiva del PCF. El Partido Socialista francés, contrariamente a otros partidos socialistas europeos, se ha encontrado relativamente cortado del movimiento sindical. Pero esto no le ha impedido existir electoralmente ni tampoco "reequilibrar la izquierda" es decir reforzar la influencia electoral del PS, en detrimento del PCF. Con la ayuda, ¿hay que recordarlo?, de este último quien le ayudó con su política de "unión de la izquierda".

De la clase obrera, el Partido Socialista sólo necesita los votos. Y no precisa tener una correa de transmisión del tipo de la que el PCF tiene con la CGT.

El Partido Socialista de 1987 no es el resurgimiento

France : le Parti Socialiste et la classe ouvrière

parti socialiste du début du siècle, ni même de celui des années 1930 qui (en dépit de sa politique visant à défendre à sa manière l'ordre capitaliste) avait gardé une base ouvrière importante. Le Parti Socialiste de 1987 reste certes, pour une large fraction de son électorat, un parti ouvrier, mais par toutes ses autres caractéristiques, il ressemble de plus en plus aux partis bourgeois classiques, qui ne sont rien d'autre que des comités électoraux. Et si l'influence qu'il a gardée sur la classe ouvrière

constitue un facteur dont les révolutionnaires doivent tenir compte dans leur politique, pour essayer d'arracher les travailleurs à son influence, les problèmes ne se posent pas aujourd'hui dans les mêmes termes qu'il y a un demi-siècle.

Le Parti Socialiste de Mitterrand est un parti bien plus bourgeois encore que celui de Léon Blum. Et la cure d'opposition qu'il subit depuis mars 1986 ne change rien à cela □



France: The Socialist Party and the Working Class

the Socialist Party of the beginning of the century, nor even that of the 1930s when it had maintained a large working-class base in spite of its politics which aimed at defending in its own way the capitalist order. Certainly for a wide fraction of its electorate, the Socialist Party of 1987 remains a workers' party; but by all its other characteristics, it increasingly resembles the classical bourgeois parties which are nothing more than election committees. Even though the influence that it continues

to have over the working class is one of the factors that revolutionaries have to take into account in their policies in order to try to pull the workers away from its influence, the problems are not presented today in the same terms as they were half a century ago.

The Socialist Party of Mitterrand is certainly even more bourgeois still than that of Léon Blum. And the fact that it has been in the opposition since March 1986 does not change this □



Francia: El Partido Socialista y la clase obrera

del partido socialista de principios de siglo, ni siquiera del de los años 1930 que (a despecho de su política apuntando a defender a su manera el orden capitalista) había conservado una base obrera importante. El Partido Socialista de 1987 sigue siendo para una amplia fracción de su electorado, un partido obrero, pero por todas sus otras características se asemeja cada vez más a los partidos burgueses clásicos, que no son sino comités electorales. Y si la influencia que ha conservado

sobre la clase obrera, constituye un factor que los revolucionarios deben tener en cuenta en su política, para tratar de arrancar a los trabajadores de su influencia, los problemas no se plantean hoy en los mismos términos que hace medio siglo.

El Partido Socialista de Mitterrand es un partido mucho más burgués aún que el de León Blum. Y la cura de oposición que sufre desde marzo de 1986 no cambia esto para nada □



Grande-Bretagne

Les syndicats dans la crise

Depuis le début des années 80, le mouvement syndical britannique a vu ses effectifs régresser régulièrement, en valeur absolue comme en valeur relative. Globalement la proportion de travailleurs syndiqués est tombée de 55 % - valeur record atteinte en 1979 - à à peine plus de 40 % aujourd'hui. Qui plus est, comme chaque syndicat a tout intérêt à surévaluer ses effectifs - du fait de règles bureaucratiques internes au TUC (l'organisme qui rassemble la plupart des syndicats britanniques) - la réalité est probablement encore pire.

Au cours de ces quelques dernières années, surtout depuis la défaite des mineurs de 1985, le déclin des effectifs a été au premier plan des congrès syndicaux. Bien que soulevé à maintes reprises, ce problème reste entier : les effectifs continuent à diminuer régulièrement, bien que plus lentement maintenant.

Pour toute une partie de la gauche - qui va de l'aile droite du Parti Travailliste jusqu'à la majorité euro-communiste du Parti Communiste - c'est évidemment

ENGLISH

Since the early 80s, the British trade-union movement has experienced a steady decline in membership, both in absolute and relative terms. Overall the proportion of unionised workers has fallen from a peak of 55% in 1979, to little more than 40% today. Moreover, given the fact that each union has a vested interest in overestimating its own membership — because of bureaucratic rules within the TUC (the body which brings together most British unions) —, the reality is likely to be even worse.

For the last few years, particularly since the miners' defeat in 1985, the decline in union membership has been a primary concern in trade-union conferences. Although raised time and again, the problem is still unresolved: union membership is still going down steadily, although more slowly now.

Right across a whole spectrum of the left — ranging from the right-wing of the Labour Party to the Euro-Communist majority in the Communist Party — it is of

Great Britain:

The Unions in the Crisis

ESPAÑOL

Desde el comienzo de los años 80, el movimiento sindical británico ha visto decrecer regularmente sus efectivos, tanto en valor absoluto como en valor relativo. Globalmente la proporción de trabajadores sindicados ha caído del 55% —valor record alcanzado en 1979— a apenas más de 40% hoy. Además, como cada sindicato se preocupa por sobrevalorar sus efectivos —en razón de las reglas burocráticas internas del TUC (el organismo que reagrupa la mayoría de los sindicatos británicos)— la realidad es probablemente peor aún.

En el transcurso de estos últimos años, sobre todo después de la derrota de los mineros en 1985, la decadencia de los efectivos ha estado en el primer plano de los congresos sindicales. Incluso planteado varias veces, el problema sigue entero: los efectivos continúan disminuyendo regularmente, aunque más lentamente ahora.

Para toda una parte de la izquierda —que va desde el ala derecha del Partido Laborista hasta la mayoría euro-

Gran Bretaña

Los sindicatos en la crisis

Grande-Bretagne : Les syndicats dans la crise

un lieu commun de dire une fois de plus que ce déclin, au même titre que les défaites subies par la classe ouvrière ces dernières années, constitue la preuve que le temps de la classe ouvrière est révolu, que son poids social et politique est aujourd'hui insuffisant pour lui permettre de jouer un rôle dirigeant dans la transformation de la société.

Une telle analyse ne sert bien sûr qu'à justifier leur propre rupture avec toute perspective de classe ainsi que toutes sortes de politiques opportunistes et de concessions à divers milieux petits-bourgeois.

**LES ANNEES 70 :
UNE MONTEE SYNDICALE A DOUBLE TRANCHANT**

En valeur relative, le taux de syndicalisation actuel est du même ordre que celui de la période de 1946 à 1968.

Pourtant, au cours des années 70, il y a eu une augmentation importante des effectifs syndicaux en

Grande-Bretagne, de l'ordre de 30 %. En 1975, pour la première fois dans l'histoire du pays, les travailleurs syndiqués devinrent majoritaires dans la classe ouvrière.

Cette croissance syndicale fut-elle le résultat de la vague de combativité du début des années 70 ? Oui, dans une certaine mesure, mais cela n'explique pas tout.

40 % seulement de la croissance syndicale globale des années 70 eut lieu pendant cette vague de combativité. Qui plus est, une partie importante de cette croissance globale fut la conséquence d'une série de mesures prises par les gouvernements successifs.

La reconnaissance officielle des délégués du personnel, d'abord dans les services municipaux en 1969, puis dans la santé publique en 1971, ouvrit un vaste champ de recrutement aux syndicats. Puis en 1975, la loi sur la protection du travail qui donna une base légale aux accords dits de "closed-shop" (accords suivant lesquels

Great Britain: The Unions in the Crisis

course common place to state once again that this decline, together with the defeats suffered by the working class in recent years, bears evidence of the fact that the time of the working class has gone, that its social and political weight is now too limited for it to play a leading role in changing society.

Of course such an assessment only serves as an excuse to break from class politics altogether and to justify all sorts of opportunist policies and all sorts of adaptations to various petty-bourgeois milieus.

THE 70s: THE DOUBLE-EDGED UNIONS' BOOM

In relative terms, the present level of unionisation is similar to that of the period between 1946 and 1968.

However, the 70s did bring a major boost to the British unions in terms of membership, with an

increase of roughly 30%. In 1975, for the first time in British history, union members became a majority in the working class.

Was this growth of the unions a result of the wave of militancy which took place in the early 70s? Yes, to a certain extent, but this is only part of the picture.

Out of the overall increase in union membership which took place in the 70s, only 40% actually took place during the militant period. Moreover, much of this overall increase was the result of a string of measures taken by successive governments.

The official recognition of shop-stewards, first in the local authorities in 1969, then in the Health Service in 1971, opened a whole new field for unionisation in these areas. Then, the 1975 Employment Protection Act gave a legal basis to closed-shop agreements (agreements whereby all workers have to join the

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

comunista del Partido Comunista— es por supuesto lugar común decir una vez más que ese debilitamiento, de la misma manera que las derrotas sufridas por la clase obrera estos últimos años, constituye la prueba de que el tiempo de la clase obrera ha pasado, que su peso social y político es hoy insuficiente para permitirle desempeñar un papel dirigente en la transformación de la sociedad.

Un análisis tal no sirve sino para justificar una ruptura con toda perspectiva de clase así como toda clase de políticas oportunistas y de concesiones a diversos medios pequeñoburgueses.

**LOS AÑOS 70:
UN CRECIMIENTO SINDICAL DE DOBLE FILO**

En valor relativo, el porcentaje actual de obreros sindicados es del mismo orden que en el período entre 1946 y 1968.

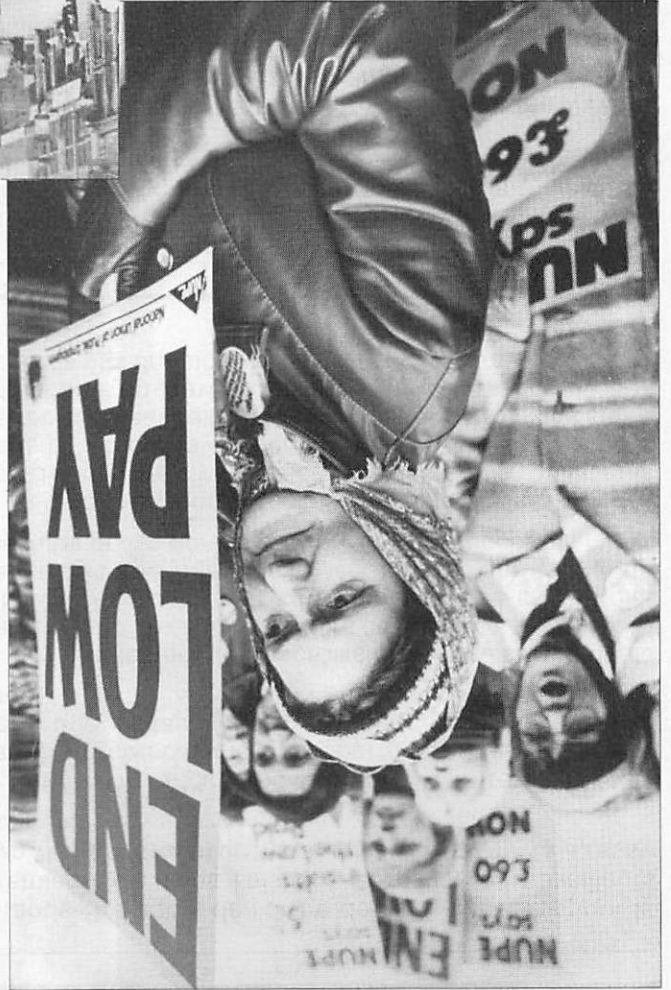
Pero en el transcurso de los años 70 hubo un crecimiento importante de los efectivos sindicales en Gran Bretaña, de un 30%. En 1975, por primera vez en la historia del país, los trabajadores sindicados llegaron a ser mayoritarios dentro de la clase obrera.

¿Este crecimiento sindical fue el resultado de la ola de combatividad de comienzos de los años 70? En cierta medida sí, pero esto no lo explica todo.

El 40% solamente del crecimiento sindical global de los años 70 se produjo durante esta ola de combatividad. Por lo demás una parte importante de este crecimiento global fue la consecuencia de una serie de medidas tomadas por los gobiernos sucesivos.

El reconocimiento oficial de los delegados del personal, primero en los servicios municipales en 1969, después en la salud pública en 1971, abrió un vasto campo de reclutamiento a los sindicatos. Luego, en 1975, la ley sobre la protección del trabajo que dio una base legal a los acuerdos dichos de "closed-shop" (acuerdos

Manifestación sindical en 1972 para protestar contra el encarcelamiento de cargadores de muelles.
Union demonstration protesting dockers' imprisonment in 1972.
Manifestation syndicale en 1972 pour protester contre l'emprisonnement de dockers.



Trabajadores del NUPE reivindicando el "fin de los bajos salarios" (febrero de 1979).
NUPE workers demanding "End Low Pay" (February 1979).
Travailleurs du NUPE revendiquant la "fin des bas salaires" (février 1979).

Grande-Bretagne : Les syndicats dans la crise

tous les travailleurs doivent adhérer aux syndicats signataires dans l'entreprise), conduisit à la multiplication de tels accords. En 1969, environ 25 % des travailleurs étaient couverts par un accord de "closed-shop".

Ces deux types de mesures conduisirent à une croissance syndicale beaucoup plus rapide dans les services municipaux et dans la santé publique. Trois des principaux syndicats actifs dans ces deux secteurs - NUPE (cols bleus et travailleurs de la santé), NALGO (cols blancs) et COHSE (travailleurs de la santé) - virent la somme de leurs effectifs augmenter de 95 % entre 1969 et 1979. Et alors que ces trois syndicats ne représentaient que 8 % des syndiqués en 1969, leur croissance au cours de cette période a constitué le quart de la croissance de l'ensemble des syndicats.

En dehors des services publics, le développement du système de "closed-shop" donna une impulsion au taux de syndicalisation. L'introduction d'un accord de "closed-shop" dans une usine amenait en général de nouveaux syndiqués. Le syndicat de la construction

mécanique AEU fournit un bon exemple des conséquences de ce phénomène. Si, durant la vague militante de 1969 à 1974, les effectifs de l'AEU augmentèrent de 17 %, au cours de la période suivante, jusqu'en 1979, l'augmentation fut de 26 %, alors que des réductions d'emplois commençaient déjà à se produire dans cette branche d'activité.

Bien sûr, cela ne veut pas dire que les mesures légales qui furent prises n'avaient aucun rapport avec la vague militante du début des années 70. De toute évidence, ces mesures constituèrent une tentative de la part de la bourgeoisie britannique pour paralyser la combativité de la classe ouvrière en donnant à la bureaucratie syndicale un contrôle plus étroit sur la base.

Mais ces mesures ne furent en rien des victoires remportées par les travailleurs en lutte. Elles furent mises en place par en haut et conduisirent à une croissance des effectifs syndicaux qui n'avait rien à voir avec un afflux des travailleurs rejoignant les syndicats pour se battre.

Great Britain: The Unions in the Crisis

recognised union(s) in a workplace), leading to a major extension of those agreements. In 1979, about 25% of the workers were covered by a closed-shop agreement.

Both these measures resulted in a much faster union growth among local government and health workers. Three of the main unions involved in both these areas — NUPE (manual and health workers), NALGO (white-collar) and COHSE (health workers) — experienced between them a growth of 95% between 1969 and 1979. While these three unions account for 8% of all union members in 1969, their gains amounted to over a quarter of the overall increase in union membership during that period.

Outside the public services, the development of the closed-shop propped up union membership. The introduction of a closed-shop agreement in a given factory would usually result in new union members. The engineering union AEU provides a good example

of the consequences. While its membership increased by 17% during the militant years between 1969 and 1974, the increase was 26% in the following period up to 1979, despite job cuts already taking place in the industry.

Of course this is not to say that these legal measures had nothing to do with the militant upsurge of the early 70s. They were obviously an attempt by the British bourgeoisie to stifle working class militancy by allowing the union bureaucracy to keep a tighter control on the rank and file.

But these measures were not victories won by fighting workers. They were implemented from above resulting in a growth of union membership which had little to do with an inflow of workers joining the unions in order to fight.

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

mediante los cuales todos los trabajadores deben afiliarse a los sindicatos signatarios dentro de la empresa), condujo a la multiplicación de tales acuerdos. En 1979, alrededor del 25% de los trabajadores estaban cubiertos por un acuerdo de "closed-shop".

Estos dos tipos de medidas condujeron a un crecimiento sindical mucho más rápido en los servicios municipales y en la salud pública. Tres de los principales sindicatos activos en esos dos sectores —NUPE (cuellos azules y trabajadores de la salud), NALGO (cuellos blancos) y COHSE (trabajadores de la salud)—vieron aumentar la suma de sus efectivos de un 95% entre 1969 y 1979. Y mientras que esos tres sindicatos sólo representaban el 8% de los sindicados en 1969, su crecimiento en el transcurso de este período ha constituido un cuarto del crecimiento del conjunto de los sindicatos.

Fuera de los servicios públicos, el desarrollo del sistema de "closed-shop" dio un impulso a la tasa de los sindicados. La introducción de un acuerdo de "closed-shop" en una fábrica acarrearía en general nuevos sindi-

cados. El sindicato de la construcción mecánica AEU proporciona un buen ejemplo de las consecuencias de ese fenómeno. Si durante la ola militante entre 1969 y 1974 los efectivos de la AEU aumentaron de 17%, en el curso del período siguiente que va hasta 1979, el aumento fue de 26%, mientras que comenzaban a producirse reducciones de empleos en esta rama de actividad.

Claro está, esto no quiere decir que las medidas legales que fueron tomadas no tenían ninguna relación con la ola militante de principios de los años 70. Evidentemente estas medidas constituyeron un intento de parte de la burguesía británica para paralizar la combatividad de la clase obrera dando a la burocracia sindical un control más estrecho sobre la base.

Pero estas medidas no fueron para nada victorias obtenidas por los trabajadores en lucha. Fueron implantadas desde arriba y condujeron a un crecimiento de los efectivos sindicales que no tenía nada que ver con una afluencia de los trabajadores nutriendo los sindicatos para luchar.

Grande-Bretagne : Les syndicats dans la crise

En réalité, les concessions que le gouvernement et le patronat firent aux syndicats furent faites aux dépens de l'organisation syndicale au niveau de l'atelier et du bureau.

C'est ainsi par exemple que dans les entreprises de production, la plupart des accords de "closed-shop" eurent pour contrepartie des accords de productivité et des changements dans les relations entre patrons et syndicats. Ces changements furent conçus de façon à retirer aux délégués tout contrôle sur les conditions de travail. Traditionnellement, le salaire de chaque ouvrier dépendait du type et de la quantité de travail qu'on lui demandait, et il était négocié directement dans chaque cas par le délégué concerné. A la place, tout un système de procédures fut mis en place afin d'en finir avec ces négociations à la base et de les remplacer complètement par des structures de négociations à l'échelle de l'usine ou de la société, structures sur lesquelles les délégués n'avaient guère de contrôle, sans parler des travailleurs du rang. Des organismes paritaires patrons-

syndicats se multiplièrent, éloignant un peu plus les militants des ateliers. Dans les secteurs nouvellement organisés, essentiellement dans les services publics, le système des délégués fut conçu dès le départ dans cette perspective.

Dans le même temps, le système du "check-off" - par lequel la direction retient les cotisations syndicales sur la paye des syndiqués - était généralisé. En 1978, 80 % des entreprises de 1 000 salariés et plus appliquaient un tel système. Dans le passé, le seul lien réel entre les militants syndicaux et les syndiqués du rang s'établissait au travers de la collecte des cotisations. Ce lien fut supprimé par le "check-off". Aujourd'hui, il arrive souvent que la direction sache mieux que les militants quels sont les syndiqués à jour de leurs cotisations. C'est dire la faiblesse de l'organisation syndicale dans les ateliers !

Du fait de ces transformations et malgré la croissance de leurs effectifs, les syndicats se sont retrouvés à la fin des années 70 plus dépendants du bon vouloir du gouvernement et du patronat qu'ils ne l'avaient jamais été.

Great Britain: The Unions in the Crisis

In fact, the concessions made to the unions by the government and by the bosses were made at the expense of shopfloor organisation.

For instance, in the manufacturing industry, the counter-part to closed-shop agreements was frequently productivity deals and changes in procedures. These were conceived in such a way as to remove any control by the shop-stewards on working conditions. Traditionally wages were a function of the type and of the amount of work demanded from each worker, and were negotiated directly in each case by individual shop-stewards. Instead all sorts of procedures were set up aiming at doing away with this local bargaining and at replacing it completely with factory-wide or company-wide bargaining structures over which shop-stewards — let alone rank-and-file workers — had little control. Joint union-management structures mushroomed, further removing the activists

from the shopfloor. In the newly organised sectors, mainly public services, the shop-steward structure was devised along such lines right from the beginning.

Meanwhile the check-off system (whereby union dues are cashed directly by management out of the workers' wages) was generalised. In 1978, 80% of the workplaces with 1000 employees and upwards operated a check-off system. In the past the only active link between union activists and rank-and-file members had been through dues collection. This link was severed by the check-off system. Today, it is often the case that management knows better who are the paid-up union members than the activists themselves, a clear evidence of the weakness of shopfloor organisation!

As a result of these changes, the unions were, by the end of the 70s, much more dependent on the goodwill of both the government and the bosses than they ever had been, despite their increased membership.

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

En realidad las concesiones que el gobierno y el patronato hicieron a los sindicatos fueron hechas en detrimento de la organización sindical a nivel del taller y de la oficina.

Es así por ejemplo que en las empresas de producción la mayoría de los acuerdos de closed-shop tuvieron como contrapartida acuerdos de productividad y cambios en las relaciones entre patronos y sindicatos. Estos últimos fueron concebidos para retirar a los delegados todo control sobre las condiciones de trabajo. Tradicionalmente el salario de cada obrero dependía del tipo y de la cantidad de trabajo que se le pedía, y era negociado en cada caso por el delegado concernido. Todo un sistema de procedimientos fue creado en sustitución para terminar con estas negociaciones en la base y reemplazarlas completamente por estructuras de negociaciones a escala de la fábrica o de la sociedad, estructuras sobre las cuales los delegados no tenían ningún control, sin hablar de los trabajadores. Organismos paritarios de patronos-sindicatos se multiplicaron alejando más a los

militantes de los talleres. En los sectores recientemente organizados, esencialmente en los servicios públicos, el sistema de los delegados fue concebido desde el primer momento dentro de esta perspectiva.

Durante este tiempo el sistema del "check-off" —por el cual la dirección retiene las cotizaciones sindicales sobre el salario de los sindicados— se había generalizado. En 1978, el 80% de las empresas de mil asalariados o más aplicaban este sistema. En el pasado el único lazo real entre los militantes sindicales y los sindicados se establecía mediante la colecta de las cotizaciones. Este lazo fue suprimido por el "check-off". Hoy sucede a menudo que la dirección sabe mejor que los militantes quiénes son los afiliados que están al día con sus cotizaciones. ¡Esto demuestra la debilidad de la organización sindical en los talleres!

A causa de estas transformaciones y a pesar del crecimiento de sus efectivos los sindicatos se encontraron al final de los años 70 dependiendo más de la buena gana del gobierno y del patronato de lo que jamás lo habían estado.

LA SITUATION DES SYNDICATS AUJOURD'HUI

Au cours des huit dernières années, les licenciements massifs ont principalement touché les travailleurs manuels. Comme ce secteur constitue le bastion traditionnel du syndicalisme britannique, ces licenciements ont été le facteur le plus lourd de conséquences pour les effectifs syndicaux.

Cela a été particulièrement vrai des vieux syndicats de métiers et de ceux basés sur une seule industrie, tel le syndicat des mineurs qui a perdu plus de 60 % de ses membres depuis 1979. Mais cela a été également vrai des syndicats ayant une base plus large tels que le T&GWU - le syndicat des transports - qui a perdu un tiers de ses membres - ou l'AEU - le syndicat de la construction mécanique - qui en a perdu près de 20 %.

Dans le cas des syndicats diversifiés comme le T&GWU, ce déclin impressionnant a d'autres causes que les seuls licenciements et fermetures d'entreprises.

Une de ces causes, devenue très importante aujourd'hui

THE STATE OF THE UNIONS TODAY

Over the past eight years, massive redundancies have mainly affected manual workers. Since this sector is the traditional stronghold of British unionism, these redundancies have been the most damaging factor in cutting down union membership.

This has been particularly true of the old craft-based or industry-based unions, such as the miners' union which has lost over 60% of its membership since 1979. But it has also been true for broader based unions such as the T&GWU, the transport union which has lost a third of its members, and the AEU, the engineering union which has lost nearly 20% of its members.

In the case of broad-based unions such as the T&GWU, there are other reasons for this impressive decline in membership than just the direct consequences of redundancies and closures.

One of those, which has become quite important

LA SITUACION DE LOS SINDICATOS HOY

En el transcurso de los ocho últimos años los despidos masivos han tocado principalmente a los trabajadores manuales. Como ese sector constituye el bastión tradicional del sindicalismo británico estos despidos han sido el factor más pesado en consecuencias para los efectivos sindicales.

Esto ha sido particularmente cierto en lo relativo a los viejos sindicatos de oficios y a aquéllos basados sobre una sola industria, como el sindicato de los mineros que ha perdido más de 60% de sus miembros desde 1979. Pero ha sido igualmente cierto en lo relativo a sindicatos teniendo una base más amplia como el T&GWU —el sindicato de los transportes— que ha perdido un tercio de sus miembros o el AEU —el sindicato de la construcción mecánica— que ha perdido cerca de 20% de sus miembros.

En el caso de los sindicatos diversificados como el T&GWU este debilitamiento impresionante tiene otras causas aparte de los despidos y del cierre de las empresas.

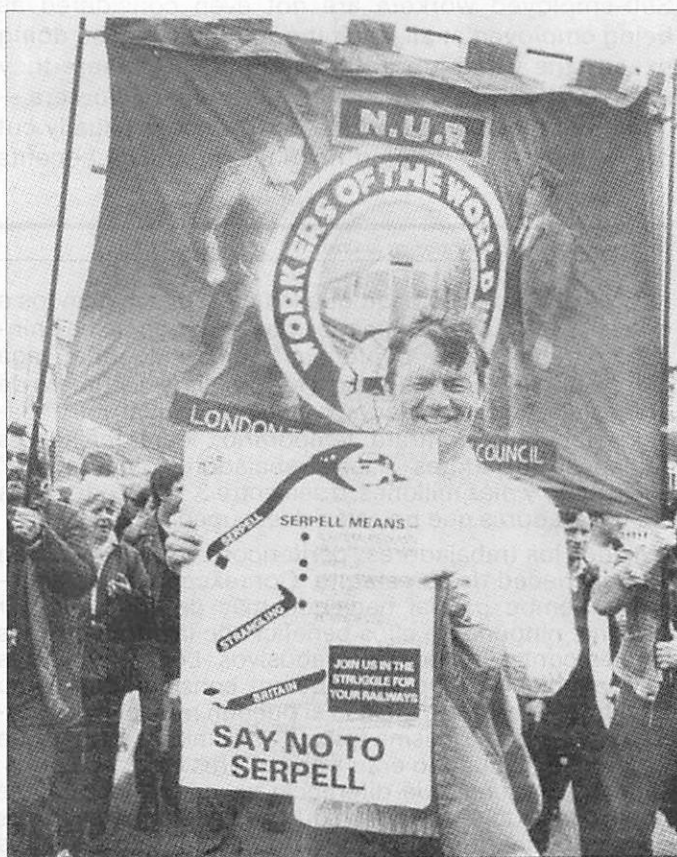
Una de esas causas, que se ha vuelto muy importante



Licenciements massifs: des femmes manifestant contre la fermeture des mines (en haut). Manifestation de cheminots contre les suppressions d'emplois, en 1983 (en bas).

Massive redundancies: Women demonstrating against pit closures (top photo). Railway workers demonstrating against job-cuts in 1983 (bottom photo).

Despidos masivos: mujeres manifestando contra el cierre de minas (arriba). Manifestación de ferroviarios contra la supresión de empleos, en 1983 (abajo).



Grande-Bretagne : Les syndicats dans la crise

d'hui, est le développement de ce que les patrons appellent les "travailleurs périphériques", une catégorie floue comprenant les travailleurs à temps partiel, les travailleurs sous contrat temporaire, les travailleurs "indépendants" et les travailleurs à domicile. Une évaluation récente - car il n'y a aucune statistique disponible à leur sujet - situe le nombre de ces travailleurs "périphériques" entre huit et dix millions, soit entre 33 et 42 % de tous les travailleurs qui ne sont pas chômeurs.

Tous ces travailleurs "périphériques" ont en commun la précarité de leur statut. A l'exception des travailleurs à temps partiel faisant plus de 16 heures par semaine, aucun d'eux ne bénéficie des protections légales contre les licenciements abusifs. Les travailleurs "indépendants" ne sont même pas considérés comme ayant un emploi, même s'ils peuvent très bien se retrouver à faire le même travail dans la même usine qui les employait lorsqu'ils étaient des travailleurs comme les autres : la différence étant en général que leur taux horaire a été réduit, qu'ils n'ont ni congés payés ni couverture sociale

et qu'ils sont astreints à une flexibilité horaire totale sans aucune bonification pour heures supplémentaires.

Il n'y a pas que chez les petits patrons de combat que l'on trouve des travailleurs "périphériques". On en trouve aujourd'hui dans des grandes sociétés et des services publics ayant de solides traditions syndicales. Ford, par exemple, emploie à la maintenance des centaines de travailleurs sous contrat. Leur salaire horaire est bien plus bas que celui des ouvriers de chez Ford, et ils peuvent travailler jusqu'à 70 heures par semaine, quand ce n'est pas plus.

Seule une minorité de ces travailleurs "périphériques" est syndiquée. En partie à cause de leur situation précaire, en partie parce qu'en général ils ne restent jamais très longtemps dans le même emploi. Et bien que certains syndicats, comme le T&GWU, aient lancé récemment des campagnes de recrutement en direction des travailleurs à temps partiel, ils ne semblent pas avoir eu grand succès.

Comme on pouvait s'y attendre, le patronat et le gou-

Great Britain: The Unions in the Crisis

today, is the development of what the bosses call "peripheral workers", a loose category which includes part-timers, temporary contract workers, self-employed workers and home-workers. Recent estimates — there are no statistics available — put the number of "peripheral" workers between 8 and 10 million, which is between 33% and 42% of all workers who are not unemployed.

All these "peripheral" workers have in common a precarious status. None of them, with the exception of part-timers working over 16 hours a week, benefit from the existing legal protections against unfair dismissal. Self-employed workers are not even considered as being employed at all, even though they may be doing exactly the same job in the same factory where they used to work when they were still ordinary workers — the difference being that the hourly rate is usually cut down, they have no paid holidays, no social benefits

and total flexibility in working hours without any bonus for overtime.

"Peripheral" workers are by no means confined to small sweatshops only. They are now to be found in large companies and public services with a strong union tradition. Ford, for instance, employs hundreds of contract workers on maintenance jobs. Their hourly rate is much lower than those of Ford workers, but they may work up to 70 hours a week, if not more.

Only a minority of these "peripheral" workers have joined a union, partly because of their precarious situation, partly because they do not usually remain very long in any single job. And although some unions, like the T&GWU, have recently focused recruitment drives on part-time workers, they do not seem to have achieved much success.

As one would expect, the bosses and the

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

hoy, es el desarrollo de lo que los patronos llaman los a domicilio. Una evaluación reciente — porque no hay ninguna "trabajadores periféricos", una categoría vaga comdisponible con respecto a ellos— sitúa el número de preestadística s trabajadores a tiempo parcial, los trabajadoestos bajo contrato temporario, los trabajadores "indepentrabajadores los trabajadores "periféricos" entre ocho y diez millones, o sea entre 33 y 42% de todos los trabajadores que no están desocupados.

Todos los trabajadores "periféricos" tienen en común la precariedad de su estatuto. Con excepción de aquéllos a tiempo parcial haciendo más de 16 horas por semana, ninguno de ellos beneficia de las protecciones legales contra los despidos abusivos. Los trabajadores "independientes" no son siquiera considerados como teniendo un empleo, incluso si pueden muy bien encontrarse haciendo el mismo trabajo en la misma fábrica que los empleaba cuando eran trabajadores como los otros: estando en general la diferencia en que su porcentaje horario ha sido reducido, en que no tienen ni vacaciones pagas ni cobertura social y en que están constreñidos

por una flexibilidad horaria total sin ninguna bonificación por las horas suplementarias.

Los "trabajadores periféricos" no se encuentran solamente en las empresas de los pequeños patronos de combate. También están en las grandes sociedades y en los servicios públicos que tienen sólidas tradiciones sindicales. Ford por ejemplo emplea para el mantenimiento a centenas de trabajadores bajo contrato. Su salario horario es mucho más bajo que el de los obreros de Ford, pero pueden trabajar hasta 70 horas por semana cuando no es más.

Sólo una minoría de esos "trabajadores periféricos" están sindicados. En parte a causa de su situación precaria, en parte porque en general no se quedan nunca mucho tiempo en el mismo empleo. Y a pesar de que ciertos sindicatos, como el T&GWU, hayan lanzado recientemente campañas de reclutamiento en dirección de los trabajadores a tiempo parcial no parecen haber tenido gran éxito.

Como podía esperarse el patronato y el gobierno han

Grande-Bretagne : Les syndicats dans la crise

vernement ont cherché à tirer parti de la menace que fait peser le chômage en usant de chantage pour faire accepter des sacrifices aux travailleurs. Et dans la mesure où les syndicats pouvaient paraître un obstacle à cette politique, ne serait-ce que de façon purement passive, ils ont eu parfois eux aussi à souffrir de ces attaques.

C'est ainsi par exemple que certaines compagnies - peu nombreuses jusqu'à présent et en général de petite taille - ont eu pour politique de déplacer leurs entreprises existantes - avec des effectifs réduits - ou d'en créer de nouvelles, dans des régions dépourvues de traditions industrielles et donc aussi de traditions syndicales. Ceci, allié à une sélection relativement efficace à l'embauche visant à écarter les militants, a rendu plus difficile aux syndicats la tâche de s'implanter dans ces nouvelles entreprises.

Du côté gouvernemental, Thatcher a fourni les moyens de mettre fin aux accords de "closed-shop". La

législation du travail de 1980 à 1982 a rendu obligatoire l'organisation de votes à bulletins secrets tous les cinq ans afin de confirmer le maintien du "closed-shop", la majorité requise étant de 85 % des votants. En même temps, des lois ont institué des indemnités en faveur des travailleurs licenciés pour avoir refusé de se syndiquer.

Mais malgré la démagogie anti-syndicale de Thatcher, très peu de sociétés publiques ou privées ont changé de position au cours des dix dernières années pour adopter une attitude résolument anti-syndicale. Même des patrons réputés "anti-syndicaux", tel le magnat de la presse Rupert Murdoch, ont cherché à modifier le rapport de forces avec la bureaucratie syndicale plutôt qu'à rompre avec elle. Quant aux mesures de Thatcher contre le "closed-shop", elles n'ont pas suscité grand enthousiasme dans le patronat. En fait, elles ont même été sévèrement critiquées par la Fédération du Patronat de la Construction Mécanique.

Si le gouvernement et le patronat étaient revenus sur tous les accords passés avec les syndicats dans les

Great Britain: The Unions in the Crisis

government have sought to take advantage of the threat of unemployment to blackmail workers into accepting concessions. And in so far as the unions could be seen as standing in the way - even in the most passive fashion - they may sometimes have suffered from these attacks.

For instance some companies - although not many so far, and mainly small ones - have had a policy of relocating their existing operations - with a reduced workforce - or of creating new ones in areas having no industrial tradition and therefore no union tradition either. This, together with a relatively effective selection of workers aimed at keeping activists away, has made it more difficult for unions to establish themselves in these new operations.

On the government side, Thatcher has introduced ways of getting rid of closed-shop agreements. The

1980 and 1982 Employment Acts made it compulsory for closed-shop agreements to be confirmed by an 85% majority vote by ballot organised every five years. At the same time provisions were introduced to provide compensation to workers being sacked for refusing to join a union.

But despite Thatcher's anti-trade-union demagoguery, very few companies either private or public, have switched to outright anti-unionism during the last decade. Even such so-called "anti-union" bosses as Rupert Murdoch, the press tycoon, have sought to alter the balance of forces with the union bureaucracy rather than to break away from it. And Thatcher's provisions against closed-shop agreements have not caused much enthusiasm among the bosses. In fact Thatcher's laws have been heavily criticised by the Engineering Employers Federation itself.

Had the government and the bosses scrapped all the agreements made with the unions in the 70s, the fall in

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

buscado sacar partido de la amenaza que hace pesar el desempleo usando el chantaje para hacer aceptar sacrificios a los trabajadores. Y en la medida en que los sindicatos podían parecer un obstáculo a esta política, aunque sólo fuera de manera pasiva, tuvieron a veces que sufrir ellos también los ataques.

Así por ejemplo, ciertas compañías -poco numerosas hasta ahora y en general pequeñas- han tenido por política desplazar sus empresas existentes -con efectivos reducidos- o crear nuevas, en regiones desprovistas de tradiciones industriales y por ende también sindicales. Esto sumado a una selección relativamente eficaz en el contrato apuntando a apartar a los militantes, ha hecho más difícil para los sindicatos la tarea de implantarse dentro de esas nuevas empresas.

Del lado gubernamental Thatcher ha proporcionado los medios de poner término a los acuerdos de closed-shop. Las leyes del trabajo de 1980 a 1982 han hecho obligatoria la organización de votos secretos cada cinco

años con el fin de confirmar el mantenimiento del "closed-shop", la mayoría exigida siendo de 85% de votantes. Al mismo tiempo leyes han instaurado indemnizaciones para los trabajadores despedidos por haber rechazado sindicarse.

Pero a pesar de la demagogia antisindical de Thatcher, muy pocas sociedades públicas o privadas han cambiado de posición en el transcurso de los diez últimos años para adoptar una actitud resueltamente anti-sindical. Incluso patronos conocidos como "antisindicales" como el magnate de la prensa Rupert Murdoch han buscado modificar la correlación de fuerzas con la burocracia sindical antes que romper con ella. En cuanto a las medidas de Thatcher contra el closed-shop no han suscitado gran entusiasmo entre los patronos. De hecho incluso han sido severamente criticadas por la Federación del Patronato de la Construcción Mecánica.

Si el gobierno y el patronato hubieran vuelto atrás sobre los acuerdos pasados con los sindicatos en los

années 70, la chute des effectifs serait aujourd'hui bien plus catastrophique. Mais dans l'ensemble les patrons n'ont guère fait d'efforts pour mettre fin aux accords de "closed-shop" ou au check-off, même dans les entreprises étatisées.

Jusqu'à présent, les entreprises semblent préférer conserver d'assez bonnes relations avec la bureaucratie syndicale. Mais elles attendent des dirigeants syndicaux qu'ils en payent le prix.

D'un côté, les dirigeants syndicaux doivent être prêts à accepter une discipline plus stricte à la base et des mesures disciplinaires à l'encontre des délégués combattifs. Cela s'est traduit par un nouvel affaiblissement de l'organisation syndicale au niveau des ateliers.

D'un autre côté, la bureaucratie syndicale doit aider le patronat à imposer aux travailleurs des mesures telles que les licenciements et l'aggravation des conditions de travail. Cela s'est fait de bien des façons, allant de la passivité pure et simple des dirigeants syndicaux devant

ces mesures jusqu'à leur soutien ouvert.

Le fait est que la bureaucratie syndicale n'a pratiquement pris aucune initiative pour lutter contre les attaques sévères qu'a subies la classe ouvrière depuis dix ans. Quand des luttes ont effectivement eu lieu - que ce soit dans l'acier, les mines de charbon, l'imprimerie ou les télécommunications - elles se sont terminées dans l'isolement et la défaite malgré une combativité manifeste chez les travailleurs en lutte. Au cours de ces luttes, la bureaucratie syndicale a surtout montré ses réticences et ses querelles internes, mais aucune réelle détermination au combat.

Ces défaites ont créé une certaine démoralisation aussi bien parmi les travailleurs du rang que parmi les militants. Dans l'ensemble de la classe ouvrière, le manque évident de détermination des dirigeants syndicaux a miné la crédibilité des syndicats en tant qu'instrument de défense contre les attaques du patronat. Particulièrement parmi les ouvriers dont les salaires horaires réels ont baissé de plus de 9 % depuis 1979 tandis que les

Great Britain: The Unions in the Crisis

membership would be far more drastic by now. But, by and large, the bosses have not made much effort to end either closed-shop agreements or check-off systems, even in state-run operations.

Up to now, companies seem to favour keeping reasonable relations with the union bureaucracy. But they expect union leaders to pay a price for it.

On one hand, union leaders are expected to accept tighter discipline at the shopfloor level and the victimisation of militant shop-stewards. This has resulted in further weakening the unions' shopfloor organisation.

On the other hand, the union bureaucracy is expected to help the bosses to enforce measures against the workers, such as redundancies or tougher working practices. This has been done in many different ways, ranging from sheer passivity to downright endorsement of these measures by the

union leaders.

The fact is that the union bureaucracy has hardly waged any fight against the drastic attacks experienced by the working class over the last decade. When such fights did take place - whether in the steel industry, in the coal mines, in the print industry or in British Telecom - they ended up in isolation and eventually in defeat, despite an obvious militancy among the workers involved. During these disputes, the union bureaucracy has shown more reluctance and preoccupation with internal squabbles than any real determination to fight.

These defeats have caused some demoralisation both among rank-and-file workers and among activists. In the working class as a whole, the obvious lack of determination shown by the union leadership has undermined the unions' credibility as a tool against the bosses' attacks. Particularly among manual workers whose real hourly wages are now more than 9% under their 1979 level, while overtime has increased

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

años 70, la caída de los efectivos sería hoy mucho más catastrófica. Pero en su conjunto los patronos no han hecho mucho esfuerzo por poner término a los acuerdos de "closed-shop" o al "check off", incluso en las empresas estatizadas.

Hasta ahora las empresas parecen preferir conservar bastantes buenas relaciones con la burocracia sindical. Pero ellas esperan que los dirigentes sindicales paguen el precio.

De un lado los dirigentes sindicales deben estar dispuestos a aceptar una disciplina más estricta en la base y medidas disciplinarias que van contra los delegados combativos. Esto se ha traducido en un nuevo debilitamiento de la organización sindical a nivel de los talleres.

Por otro lado la burocracia sindical debe ayudar a los patronos a imponer a los trabajadores medidas tales como los despidos y la agravación de las condiciones de trabajo. Esto se ha hecho de muchas formas yendo desde la pasividad pura y simple de los dirigentes sindicales ante tales medidas hasta un apoyo abierto a tales

medidas.

El hecho es que la burocracia sindical no ha prácticamente tomado ninguna iniciativa por luchar contra los serios ataques que ha sufrido la clase obrera desde hace diez años. Cuando tales luchas han tenido efectivamente lugar - sea en el acero, las minas de carbón, la imprenta o las telecomunicaciones -, han terminado aisladas y en la derrota a pesar de una combatividad manifiesta entre los trabajadores en lucha. En el transcurso de esas luchas la burocracia sindical ha mostrado sobre todo sus reticencias y sus querellas internas, pero ninguna determinación real para el combate.

Estas derrotas han creado cierta desmoralización tanto entre los trabajadores como entre los militantes. En el conjunto de la clase obrera la falta evidente de determinación de los dirigentes sindicales ha minado la credibilidad de los sindicatos como instrumento de defensa contra los ataques del patronato. Particularmente entre los obreros cuyos salarios horarios reales han bajado más de 9% desde 1979 mientras que las

Grande-Bretagne : Les syndicats dans la crise

heures supplémentaires étaient multipliées par cinq. Pourquoi alors adhérer à un syndicat si on n'y gagne rien ? Beaucoup d'ouvriers dont certains étaient d'anciens syndiqués se sont sans aucun doute posé cette question. Et pour l'instant ils y ont répondu par la négative.

**LA CRISE NE LAISSE
AUCUNE MARGE DE MANOEUVRE**

Pour l'instant, les capitalistes n'ont pas choisi de s'attaquer aux syndicats en tant que tels. Mais la marge de manœuvre qu'ils sont prêts à leur accorder est aujourd'hui bien plus limitée. Désormais les patrons et le gouvernement ne lâchent plus le 0,5 % de rallonge supplémentaire ou les primes symboliques qui auparavant facilitaient les choses aux bureaucrates et leur permettaient de se prévaloir de prétendues victoires face aux ouvriers. Les augmentations de salaires et les changements dans les méthodes de travail sont aujourd'hui

plus fréquemment imposées par dessus la tête des négociateurs syndicaux. En d'autres termes, la bureaucratie a moins de choses à offrir aux travailleurs par le biais des négociations et du syndicalisme traditionnel. Et le prix en est une perte de crédibilité auprès de l'ensemble de la classe ouvrière.

Mais les dirigeants syndicaux n'ont rien appris de la période écoulée. Ou plutôt il y a des leçons qu'ils ne veulent pas apprendre. Leur loyauté envers le système capitaliste, leur respect des intérêts de la bourgeoisie sont bien trop enracinés. Ils sont partisans de faire plus de concessions au patronat. Ils défendent de façon encore plus flagrante une collaboration de classes étroite qui, espèrent-ils, leur permettra de conserver leurs positions ou au moins de ne pas en perdre d'autres.

COMMENT "VENDRE" DES ACCORDS SYNDICAUX ?

Parmi les différents syndicats ouvriers, l'EETPU (le syndicat des électriciens) a fait preuve de moins

Great Britain: The Unions in the Crisis

five-fold. What is then the point of joining a union if you do not get anything out of it? Undoubtedly many workers — some of whom are former union members — have considered this question. And so far, their answer has been negative.

**THE CRISIS LEAVES
NO ROOM FOR MANEUVER**

So far, the capitalist class has not chosen to attack the unions as such. But the space they are prepared to allow the unions is now much more limited. The bosses and the government do not give in any more on the half a point supplementary wage increase or on the token bonuses which used to ease things out with the workers and allowed the bureaucrats to boast of victory. Wage increases and changes in working practices are now more often imposed without the

agreement of the union negotiators. In other words, the trade union bureaucrats have less to offer to workers through negotiations and traditional unionism, and the cost is a loss of credibility among the working class as a whole.

However union leaders have learned nothing from the past period. Or rather there are lessons they do not want to learn. Their loyalty to the capitalist system, their respect of the capitalists' interests, are much too entrenched. They argue for more concessions to the bosses. They stand even more blatantly for a closer collaboration which — they hope — will allow them to keep their positions, or at least not to lose any more.

"SELLING" UNION AGREEMENTS

Among the various manual unions, the EETPU (the electricians' union), has been less hypocritical than the

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

horas suplementarias eran multiplicadas por cinco. ¿Por qué entonces afiliarse a un sindicato si no se gana nada? Muchos obreros de los cuales algunos eran antiguos sindicalistas se hicieron esta pregunta. Y por el momento han respondido a ella por la negativa.

**LA CRISE NO DEJA
NINGUN MARGEN DE MANIOBRA**

Por el momento los capitalistas no han optado por atacar a los sindicatos como tales. Pero el margen de maniobra que están dispuestos a concederles es mucho más limitado hoy. A partir de este momento los patrones y el gobierno no dan más el 0,5% de aumento suplementario o las primas simbólicas que antes facilitaban las cosas a los burócratas y les permitían hacerse de pretendidas victorias ante los obreros. Los aumentos de salarios y los cambios en los métodos de trabajo son hoy más frecuentemente impuestos por encima de las

cabezas de los negociadores sindicales. En otros términos, la burocracia tiene menos cosas a ofrecer a los trabajadores mediante las negociaciones y el sindicalismo tradicional. Y el precio de ello es una pérdida de credibilidad frente al conjunto de la clase obrera.

Pero los dirigentes sindicales no han aprendido nada del período pasado. O más bien hay lecciones que no quieren aprender. Su lealtad hacia el sistema capitalista, su respeto por los intereses de la burguesía están demasiado enraizados. Son partidarios de hacer más concesiones al patronato. Defienden de forma aún más flagrante una colaboración de clases estrecha, que, lo esperan ellos, les permitirá conservar sus posiciones o al menos no perder otras.

¿COMO "VENDER" ACUERDOS SINDICALES?

Entre los diferentes sindicatos obreros, EETPU (el sindicato de los electricistas) ha hecho prueba de

Grande-Bretagne : Les syndicats dans la crise

d'hypocrisie que les autres en disant ouvertement quels étaient ses objectifs en ce domaine. Les dirigeants de l'EETPU se sont efforcés de se donner l'image d'un syndicat ferme sur les revendications - et qui se situe lui-même à droite du mouvement syndical - mais qui garantit la paix sociale au patronat. Ils se sont adressés systématiquement aux dirigeants d'entreprises, usant de montages vidéos professionnels et proposant des accords modèles destinés à montrer que l'EETPU sait être efficace quand il s'agit d'éviter les grèves et d'améliorer les profits, par exemple par l'introduction d'une totale flexibilité dans les méthodes de travail. S'inspirant de l'exemple du syndicalisme américain, l'EETPU s'est fait le champion de deux idées : l'une relativement nouvelle dans les grandes entreprises anglaises est celle du syndicat unique, seul reconnu dans l'entreprise et ayant le pouvoir de négocier au nom de tous les salariés ; l'autre idée, moins nouvelle mais peu répandue à ce jour, est celle des accords comportant une clause anti-grève. Pour être sûr de se faire entendre des "preneurs" poten-

tiels, l'EETPU envoya même une mission promotionnelle au Japon en 1984, pour faire le tour des sociétés japonaises envisageant d'investir en Grande-Bretagne.

La campagne de "recrutement" de l'EETPU a porté ses fruits. La liste des accords comportant une clause de syndicat unique et une clause anti-grève, qu'il a passés depuis 1984, est déjà impressionnante, avec entre autres Hitachi, Toshiba, Sanyo, Inmos, Control Data et le quotidien national "Today".

Pour conclure certains de ces accords, l'EETPU a eu recours à une forme de piraterie, évinçant les syndicats existants avec l'aide de la direction, comme par exemple à l'usine Hitachi au Sud du Pays de Galles où, à la suite de l'accord signé avec l'EETPU, cinq syndicats ont perdu les droits de représentation qu'ils avaient auparavant.

L'exemple le plus extrême de cette piraterie s'est sans doute produit à Wapping, la nouvelle usine du groupe de presse News International. Lorsque Rupert Murdoch,

Great Britain: The Unions in the Crisis

others in admitting openly what its aims are in that respect. The EETPU leaders have sought to build up the image of a tough union — and a self-proclaimed right-wing one — but one which provides the bosses with social peace. They have systematically approached company managers with professionally-designed videos and model agreements aiming at proving how effective the EETPU could be at preventing strikes and improving profitability by introducing, for instance, total working flexibility. Using the example of American trade unions, the EETPU has been promoting two ideas: one which is relatively new in large British companies, that of single-union deals, whereby a company gives recognition and bargaining power to only one union; and the other, which is not quite so new but very infrequent so far, that of strike-free agreements. To make sure that potential "buyers" got the message,

they even sent a promotional mission to Japan in 1984 in order to visit Japanese companies thinking of investing in Britain.

The EETPU's "recruitment" drive has been fruitful. The list of no-strike single-union deals they have signed since 1984 is already quite impressive, including among others: Hitachi, Toshiba, Sanyo, Inmos, Control Data and the national newspaper *Today*.

In some of these deals, the EETPU has operated in a rather pirate-like way, ousting other established unions with the help of management — like in Hitachi's factory in South Wales where five unions lost their bargaining power as a result of the deal.

Probably the most extreme example of this pirate-like attitude is that of Wapping, the new plant belonging to the newspaper group News International.

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

menos hipocresía que los otros diciendo abiertamente cuáles eran sus objetivos en ese terreno. Los dirigentes de EETPU se han esforzado por construir la imagen de un sindicato firme en las reivindicaciones —y que se sitúa él mismo a la derecha del movimiento sindical— pero que garantiza la paz social a los patronos. Se han dirigido sistemáticamente a los dirigentes de empresa, utilizando montajes-video profesionales y proponiendo acuerdos-modelo destinados a mostrar que EETPU sabe ser eficaz cuando se trata de evitar las huelgas y de mejorar las ganancias por ejemplo con la introducción de la flexibilidad total en los métodos de trabajo. Inspirándose en el ejemplo del sindicalismo americano, EETPU se ha hecho campeón de dos ideas: una, relativamente nueva en las grandes empresas inglesas es la del sindicato único, único reconocido en la empresa y teniendo poder de negociar en nombre de todos los asalariados; la otra idea, menos nueva pero poco extendida hasta hoy, es la de los acuerdos conteniendo una cláusula anti-huelga. Para estar seguro de hacerse oír

de los "compradores" potenciales, EETPU envió incluso una misión de promoción al Japón en 1984, para tomar contacto con todas las sociedades japonesas que se proponían invertir en Gran Bretaña.

La campaña de "reclutamiento" de EETPU ha dado sus frutos. La lista de los acuerdos que ha hecho desde 1984 conteniendo una cláusula de sindicato único y una cláusula anti-huelga es ya impresionante, entre otros con: Hitachi, Toshiba, Sanyo, Inmos, Control Data y el cotidiano nacional *Today*.

Para concluir algunos de estos acuerdos, EETPU ha recurrido a una forma de piratería, excluyendo a los sindicatos existentes con la ayuda de la dirección, como por ejemplo en la fábrica Hitachi en el Sur-País de Gales donde, luego del acuerdo firmado con EETPU, cinco sindicatos han perdido los derechos de representación que tenían antes.

El ejemplo más extremo de esta piratería se ha producido sin duda en Wapping, la nueva fábrica del grupo de prensa News International. Cuando Rupert Murdoch, el

Grande-Bretagne : Les syndicats dans la crise

le propriétaire du groupe, décida de transférer la production de ses journaux des vieilles imprimeries londoniennes à Wapping, au prix du licenciement de plus de la moitié du personnel, l'EETPU le contacta, proposant de prendre la relève des syndicats de l'imprimerie sur la base de l'un de ses accords modèles. Lorsque la grève de News International éclata, suivie par la décision de Murdoch de licencier la totalité des 5 500 grévistes, l'EETPU prit en charge le recrutement d'ouvriers prêts à briser la grève, en nombre suffisant pour faire tourner l'usine de Wapping. Sans l'EETPU, il est probable que Murdoch aurait eu bien plus de mal à venir à bout des grévistes.

LA BUREAUCRATIE SYNDICALE CHOISIT DE MENDIER L'AIDE DU PATRONAT

La politique agressive de l'EETPU a soulevé une vague d'amères critiques de la part des autres syndicats. Ces critiques portent cependant bien plus sur les

Great Britain: The Unions in the Crisis

When Rupert Murdoch, the owner of the group, decided to move his paper production from his old London printshops to Wapping, at the cost of over 50% redundancies, he was approached by the EETPU with a proposal to take over from the print unions through one of its model deals. When the News International strike broke out, followed by Murdoch's decision to sack all 5,500 strikers, the EETPU actually took responsibility for recruiting enough workers prepared to work as scabs to make the Wapping factory workable. Were it not for the EETPU, probably Murdoch would have had many more problems in defeating the strikers.

THE BUREAUCRACY CHOOSES TO BEG FOR THE BOSSES' HELP

The EETPU's aggressive policy has raised a wave of bitter criticisms from other unions. However, the EETPU's critics have argued much more against the

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

propietario del grupo, decidió transferir la producción de sus periódicos de las viejas imprentas londinenses a Wapping, al precio del despido de más de la mitad del personal, EETPU tomó contacto con él proponiéndole tomar el relevo de los sindicatos de la imprenta sobre la base de uno de esos acuerdos-modelo. Cuando la huelga de New International estalló, seguida por la decisión de Murdoch de despedir a la totalidad de los 5500 huelguistas, EETPU tomó a cargo el reclutamiento de obreros dispuestos a romper la huelga, en número suficiente como para hacer funcionar la fábrica de Wapping. Sin EETPU, es probable que le hubiera sido mucho más difícil a Murdoch vencer a los huelguistas.

LA BUROCRACIA SINDICAL OPTA POR MENDIGAR LA AYUDA DEL PATRONATO

La política agresiva de EETPU ha levantado una ola de amargas críticas de parte de los otros sindicatos. Esas críticas sin embargo se sitúan más sobre los méto-



Eric Hammond, secrétaire général du EETPU, champion des clauses anti-grève.

Eric Hammond, secretary-general of the EETPU, champion of the anti-strike clauses.

Eric Hammond, secretario general de EETPU, campeón de las cláusulas antihuelgas.



Norman Willis, secrétaire général du TUC, l'homme de la carte de crédit syndicale.

Norman Willis, secretary-general of the TUC, advocator of the union credit card.

Norman Willis, secretario general del TUC, el hombre de la carta sindical de crédito.

méthodes utilisées et surtout sur les succès obtenus que sur l'orientation fondamentale qui y préside.

En fait les quatre autres principaux syndicats se sont également engagés dans ce genre de marketing, proposant des accords anti-grève avec syndicat unique, avec des résultats similaires, bien que plus limités pour l'instant : l'AEU avec des accords chez Eatons, Nissan et Komatsu ; le GMB (syndicat général surtout implanté parmi les travailleurs municipaux et dans la construction navale) avec des accords chez Elac, NEK Cable et Panasonic ; et comble d'ironie, l'un des accusateurs les plus virulents de la politique de l'EETPU, le T&GWU, avec un accord national chez Norsk-Hydro.

Pendant ce temps les dirigeants du TUC ont adopté le mot d'ordre du "syndicalisme de marché". Les syndicats, disent-ils, devraient rénover leur image. Comme le syndicat des services publics NUPE, ils devraient recourir aux services d'agences publicitaires pour se doter de nouveaux sigles et slogans. Ils devraient accompagner la carte syndicale de toutes sortes d'avantages, allant de

prêts hypothécaires à taux préférentiel, à des tarifs réduits pour les vacances. Norman Willis, le secrétaire général du TUC, a même annoncé une carte de crédit flamboyante neuve, sur la banque syndicale Unity House, réservée aux seuls syndiqués.

Tous ces gadgets vont-ils attirer de nouveaux syndiqués ? Peut-être quelques uns. Mais sûrement pas parmi les ouvriers touchés par la crise. Et les dirigeants du TUC en ont bien conscience.

Mais les dirigeants syndicaux n'ont guère d'autre politique à proposer.

La seule politique qui pourrait ramener la classe ouvrière vers les syndicats est une politique offensive. Une politique qui s'efforcerait d'unifier les travailleurs, par-delà les divisions corporatistes, afin de préparer une riposte d'ensemble de la classe ouvrière. Justement le genre de politique que même les plus radicaux des dirigeants syndicaux - comme Scargill - ont choisi de ne pas mettre en avant pendant la grève des mineurs. Car

Great Britain: The Unions in the Crisis

method used, and above all the successes achieved, than against the fundamental orientation on which it is based.

In fact, the four other major unions have engaged in the same marketing of single-union strike-free deals, with similar if more limited results for the time being: the AEU with deals at Eatons, Nissan and Komatsu; the GMB (a general union mainly involved among local government and shipbuilding workers) with deals in Elac, NEK Cable and Panasonic; and, ironically, one of the staunchest exponents of the EETPU's policy, the T&GWU, with a national deal with Norsk-Hydro.

Meanwhile, the TUC leaders have adopted the watchword of "market unionism". The unions, they say, should refurbish their image. They should, like the public sector union NUPE, hire an advertising company to devise new logos and slogans for them. They should package their membership cards with all sorts of incentives, from preferential mortgage rates to

reduced holiday fares. Norman Willis, the TUC general secretary, has even announced a brand new credit card with Unity House, the trade-union bank, for union members only!

Are all these gimmicks going to attract new union members? Maybe a few. But certainly not among the crisis-struck manual workers. No doubt the TUC leaders are well aware of that.

But the union leaders do not have any other perspective to offer.

The only policy which might bring the working class back to union membership is an offensive one, one which would seek to unify the workers across sectional divides in order to prepare the working class for an all-out fightback. Precisely the kind of policy which even the most radical leaders among the bureaucracy — like Scargill — chose not to put forward during the miners' strike. For the union bureaucracy wants

Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

dos utilizados y sobre todo sobre los éxitos obtenidos que sobre la orientación fundamental que reina en él.

Así los otros cuatro principales sindicatos se han igualmente comprometido en esa especie de marketing, proponiendo acuerdos anti-huelga con cláusula de sindicato único, teniendo resultados similares, aunque más limitados por el momento: AEU con acuerdos en Eatons, Nissan y Komatsu; GMB (sindicato general sobre todo implantado entre los trabajadores municipales y en la construcción naval) con acuerdos en Elac, NEK Cable y Panasonic; y colmo de ironía, uno de los acusadores más virulentos de la política de EETPU, T&GWU, con un acuerdo nacional en Norsk-Hydro.

Mientras tanto los dirigentes del TUC han adoptado la consigna del "sindicalismo de mercado". Los sindicatos, dicen ellos, deberían renovar su imagen. Como el sindicato de los servicios públicos NUPE, deberían recurrir a los servicios de agencias publicitarias para dotarse de nuevas siglas y slogans. Deberían acompañar la carta sindical con toda clase de ventajas, yendo

desde los préstamos hipotecarios con tasas preferenciales hasta tarifas reducidas para las vacaciones. Norman Willis, el secretario general del TUC, ha anunciado incluso una tarjeta de crédito nueva, en el banco sindical Unity House, reservada a los sindicatos solamente. ¿Todas esas fruslerías van a atraer nuevos sindicatos? Puede ser algunos. Pero seguramente no entre los obreros que la crisis ha alcanzado. Y los dirigentes del TUC tienen conciencia de ello.

Pero los dirigentes sindicales no tienen ninguna otra política para proponer.

La única política que podría traer de nuevo a la clase obrera hacia los sindicatos es una política ofensiva. Una política que se esforzaría en unificar a los trabajadores, por encima de las divisiones corporatistas, con el fin de preparar una respuesta de conjunto de la clase obrera. Justamente el tipo de política que incluso los más radicales de los dirigentes sindicales — como Scargill — han elegido no utilizar durante la huelga de los mineros.

Grande-Bretagne : Les syndicats dans la crise

la bureaucratie syndicale ne veut pas d'une telle politique. D'abord et avant tout, ce sont des dirigeants responsables, c'est-à-dire responsables vis-à-vis du système capitaliste et de son accumulation continue de profits.

Même l'an dernier, lors du congrès du TUC, alors que les dirigeants syndicaux faisaient des plans en prévision d'un possible gouvernement travailliste, annonçant le retour d'un nouvel âge d'or pour la bureaucratie — comme celui des années 70 —, ils insistaient par avance sur la nécessité de consentir à encore plus de concessions. Cette bouée de sauvetage est maintenant hors de vue. Tout ce qui reste à la bureaucratie, en dehors de

gadgets illusoires, c'est la voie adoptée par l'EETPU, c'est-à-dire celle qui consiste à demander au patronat d'avoir la bienveillance de laisser les syndicats organiser leurs salariés.

Cette politique n'est que la suite logique de ce qu'a fait la bureaucratie dans les années 70. Avec néanmoins une différence de taille : face à la faiblesse actuelle des syndicats, le patronat peut exiger d'eux bien plus de sacrifices, c'est-à-dire exiger bien plus de sacrifices aux frais des travailleurs. Au bout du compte, la servilité de la bureaucratie ne lui ramènera pas les syndiqués qu'elle a perdus. Elle ne fera qu'aider la classe dominante à tirer encore plus de profits des travailleurs □



Great Britain: The Unions in the Crisis

nothing of the kind. They are, first and foremost, responsible leaders, that is, responsible to the capitalist system and to its continuing piling up of profits.

Even at last year's TUC conference, when the TUC leaders were drawing up plans for a possible Labour government, heralding the return of a new golden age for the bureaucracy — like the 70s —, they insisted on agreeing to even more concessions in advance. Now this lifeboat is not within sight and what the bureaucracy is left with, apart from illusory gimmicks,

is the EETPU way, in other words asking the bosses to be kind enough to allow the unions to organise their workers.

This only follows the line of the policy of the bureaucracy in the 70s. There is a major difference however: because of the unions' much weaker position the bosses can require more concessions from them, in other words more concessions from the working class. At the end of the day, the bureaucracy's servility will not bring back their lost membership. It will only help the ruling class squeeze more profits out of the working class □



Gran Bretaña: los sindicatos en la crisis

Porque la burocracia sindical no quiere tal política. Primero y ante todo son dirigentes responsables, es decir responsables en relación al sistema capitalista y a su continua acumulación de ganancias.

Incluso el año pasado, cuando el congreso del TUC, mientras que los dirigentes sindicales hacían planes previendo un posible gobierno laborista, anunciando el retorno de una nueva edad de oro para la burocracia — como el de los años 70 — insistieron de antemano en la necesidad de hacer más concesiones. Este salvavidas está ahora fuera de la vista. Todo lo que le queda a la burocracia, fuera de las fruslerías ilusorias, es la vía

adoptada por EETPU; es decir que consiste en pedir al patronato que sean benevolentes y dejen a los sindicatos organizar a sus asalariados.

Esta política no es sino la continuación lógica de lo que hizo la burocracia en los años 70. Con una diferencia importante no obstante: ante la debilidad actual de los sindicatos el patronato puede exigirles muchos más sacrificios, es decir exigir muchos más sacrificios por parte de los trabajadores. Al fin de cuentas la servilidad de la burocracia no le devolverá los sindicatos que ha perdido. Sino que ayudará a la clase dominante a obtener aún más ganancias de los trabajadores □



L'annonce par *Les Nouvelles de Moscou* d'une grève de chauffeurs d'autobus ayant paralysé en septembre dernier la ville de Tchekhov, près de Moscou, constitue un événement. Cette information montre comme une évidence qu'il se produit des grèves en URSS et, un mois plus tard, le même journal publiait un nouvel article sur une autre grève, celle des ouvriers d'une usine d'assemblage d'autobus, à Likino, dans la banlieue de la capitale.

En effet, derrière l'apparente absence de luttes de la classe ouvrière soviétique — apparence entretenue par un régime où les informations ne doivent ni circuler, ni filtrer à l'étranger —, il se produit des conflits sociaux. Si on décide maintenant de reconnaître publiquement ces grèves, c'est peut-être pour banaliser la chose ; pour montrer que le régime peut vivre avec des grèves, si grèves il y a. Juste après celle de Tchekhov, dans un discours présenté comme s'adressant aux travailleurs mais destiné plus sûrement aux bureaucrates, Gorbatchev a d'ailleurs annoncé qu'il fallait s'attendre à "deux

URSS :

La classe ouvrière face à Gorbatchev

ENGLISH

The announcement by *The Moscow News* of a bus drivers' strike which paralyzed the town of Chekhov near Moscow last September was a newsworthy event indeed. That information has made it clear that there are strikes in the USSR. Barely a month later, the same paper published another article on yet another strike, this time in a bus assembly plant at Likino, a Moscow suburb.

It is a fact that behind the seeming absence of struggles by the Soviet working class — an impression that is kept going by a regime where no information can circulate or filter through — social conflicts do take place. These strikes were perhaps publicly acknowledged to rob them of their impact; to show that the regime can put up with strikes — if there are any. Slightly after the Chekhov strike, in an address officially intended for the workers but more probably aimed at the bureaucrats, Gorbachev announced that they should expect "two difficult years".

USSR:

The Working Class Facing Gorbachev

ESPAÑOL

El anuncio de *Noticias de Moscú*, de una huelga de choferes de autobús que paralizó en setiembre pasado la ciudad de Chejov, cerca de Moscú, constituye un acontecimiento. Esta información muestra como una evidencia que en la URSS se producen huelgas y, un mes más tarde, el mismo periódico publicaba un nuevo artículo sobre otra huelga, la de los obreros de una fábrica de montaje de autobuses, en Likino, periferia de la capital.

En efecto, detrás de la aparente ausencia de luchas de la clase obrera soviética — apariencia mantenida por un régimen en el cual las informaciones no deben ni circular, ni filtrar al extranjero —, se producen conflictos sociales. Si, ahora, se decide reconocer públicamente estas huelgas, es quizás para quitarles importancia; para mostrar que el régimen puede vivir con huelgas si las hay. Justo después de la de Chejov, en un discurso presentado como dirigiéndose a los trabajadores pero destinado más seguramente a los burócratas, Gorbachov ha anunciado que había que esperar "dos

URSS:

La clase obrera ante Gorbachov

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

années difficiles". Façon sans doute de prévenir les dirigeants des "difficultés" que les travailleurs risquent de leur poser dans l'application de la "perestroïka".

**L'EXPERIENCE DE LA BUREAUCRATIE...
ET CELLE DES TRAVAILLEURS**

Gorbatchev a bien sûr en mémoire la résistance, sourde et même parfois ouverte, opposée dans le passé par les travailleurs aux différentes tentatives de "réforme" de ses prédécesseurs quand elles se traduisaient par une intensification des pressions sur la classe ouvrière. La réforme khrouchtchéviennne des prix (aboutissant au doublement du prix des denrées de base) et des salaires (ceux-ci étant au rendement et baissant du fait d'un relèvement généralisé des normes) n'avait-elle pas, en 1962, provoqué des grèves dans au moins une quinzaine de grandes villes ? A Novotcherkask, où des milliers de travailleurs affrontèrent la milice, les troupes

du KGB (la police politique) noyèrent dans le sang une émeute qui s'était étendue à toute la population. Mais la crainte éprouvée alors par la bureaucratie fut telle qu'elle fit marche arrière, annulant le relèvement des prix et des normes, et l'on constata, après la chute de Khrouchtchev, que Brejnev et Kossyguine ne relancèrent certaines "réformes" économiques qu'avec la plus grande circonspection et que de 1964 à 1969 ils bloquèrent les prix sans s'opposer au relèvement de fait des salaires. Il semble même que lorsque la nouvelle équipe recommença à faire pression sur les salaires (en relevant les normes de production), cela ait accru les tensions dans les entreprises, provoquant des grèves dont certaines sont connues : à l'usine hydro-électrique de Vychgorod, près de Kiev ; dans celle d'armement de Gorki ; à l'usine de caoutchouc de Sverdlovsk en 1969 ; à Vladimir en 1970 ; en 1971 à l'usine Kirov (la plus grande usine d'équipements du pays) de Kopeïske et dans plusieurs autres villes au début des années soixante-dix.

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

It was no doubt his way of warning the bureaucrats of the "difficulties" the workers might create in reaction to the *perestroïka*.

**THE BUREAUCRACY'S EXPERIENCE ...
AND THAT OF THE WORKERS**

Obviously, Gorbachev has not forgotten the silent, and sometimes even open resistance of the workers to his predecessors' various attempts at "reform", whenever their reforms meant an increased pressure on the working class. In 1962, for instance, Krushchev's reform of the price and wage structures (doubling the cost of staple foods and lowering the wages which are based on productivity through an increase of production standards) resulted in strikes in over a dozen big cities. In Novocherkask, where thousands of workers confronted the militia, the troops

sent in by the KGB (the political police) drowned in blood a riot that had spread to the whole population. The bureaucracy was so frightened, however, that it backed down, cancelling the increase in prices and job standards and, after Khrushchev's fall, it was remarked that Brezhnev and Kosyguin were very cautious in launching some economic "reforms" and blocked all prices between 1964 and 1969, allowing real salaries to go up. Apparently, when the new team of leaders tried to squeeze the salaries again by raising production standards, tension increased in the plants, causing strikes some of which are public knowledge: the strike at the Vyshgorod power plant, near Kiev; the strike at a Gorky arms factory; the one at a Sverdlovsk rubber plant in 1969; another one in Vladimir in 1970; the 1971 strike at the Kirov factory in Kopeïske (the biggest equipment factory in the country); and other strikes in several other cities in the early seventies.

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

años difíciles". Forma sin duda de prevenir a los dirigentes de las "dificultades" que los trabajadores amenazan con plantearles en la aplicación de la "perestroïka".

**LA EXPERIENCIA DE LA BUROCRACIA...
Y LA DE LOS TRABAJADORES**

Gorbachov se acuerda por supuesto de la resistencia, oculta y a veces abierta, opuesta en el pasado por los trabajadores, a los diferentes intentos de "reforma" de sus predecesores cuando éstas se traducían en una intensificación de las presiones sobre la clase obrera. ¿La reforma Krouchtchevista de los precios (los precios de los alimentos de base duplicaron) y de los salarios (éstos, siendo establecidos al rendimiento, bajaron a causa de un aumento generalizado de las normas) no había, en 1962, provocado huelgas al menos en quince de las grandes ciudades ? En Novocherkask, donde miles de trabajadores afrontaron la milicia, las tropas

del KGB (policía política) ahogaron en sangre un levantamiento que se había extendido a toda la población. Pero el miedo experimentado entonces por la burocracia fue tal que ella dio marcha atrás, anulando el alza de los precios y de las normas, y se constató, después de la caída de Khrouchtchev, que Brejnev y Kosiguin sólo relanzaron ciertas "reformas" económicas con la mayor circunspección y que de 1964 a 1969 congelaron los precios sin oponerse al alza de hecho de los salarios. Parece incluso que cuando el nuevo equipo comenzó a hacer presión sobre los salarios (aumentando las normas de producción) hubiera acrecentado las tensiones dentro de las empresas, provocando huelgas de las cuales algunas son conocidas; en la fábrica hidroeléctrica de Vychgorod, cerca de Kiev; en la del armamento de Gorki; en la fábrica de caucho de Sverdlovsk en 1969; en Vladimir en 1970; en 1971 en la fábrica de Kirov (la fábrica más grande de equipamiento del país) de Kopeïske y en varias otras ciudades a principios de los años setenta.



Atelier de l'usine Belaz (automobile), à Minsk.

Workshop of the Belaz factory (automobile) in Minsk.

Taller de la fábrica Belaz (automóviles), en Minsk.

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

Cela se solda, en particulier dans les localités reculées, par l'arrestation de grévistes, la déportation ou la "disparition" de travailleurs identifiés comme "meneurs" par le KGB. Là où le mouvement avait pris un caractère explosif, la milice ou l'armée réprimèrent féroce-ment, comme lors de la grève de milliers d'ouvriers du centre industriel ukrainien de Dniepropetrovsk, en septembre 1972. Mais dans d'autres cas, les autorités préférèrent jeter du lest tant qu'il en était encore temps pour elles, afin d'éviter de prendre le risque que le mouvement s'étende. En février 1973, quand une grève éclata dans la plus grande usine de Vitebsk, en Russie occidentale, c'est, dit-on, le KGB lui-même qui força la direction à relever les salaires. De même à Togliatti, un grand centre à l'est de Moscou, quand, en août 1979, les conducteurs d'autobus se mirent en grève pour leurs salaires. Le fait que la grève risquait de s'étendre aux milliers d'ouvriers d'une usine automobile voisine et qu'elle se déroulait au vu et au su de toute la population incita les autorités à céder promptement.

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

The result was the arrest of many strikers — especially in far-away places —, the deportation or even "disappearance" of workers identified as "leaders" by the KGB. In those places where the movement had been explosive, the militia or the army savagely suppressed the revolt, as in the case of the September 1972 strike in the Ukrainian industrial center of Dnepropetrovsk where several thousand workers were involved. In other cases, the authorities chose to make concessions before it was too late, in an effort to avoid the risk of the extension of the movement. In February 1973, when a strike broke out in the biggest plant of Vitebsk (in western Russia), the KGB itself is said to have forced local management to increase the wages. The same thing happened in August 1973 in Togliatti, a big industrial center east of Moscow, when the bus drivers went on strike for their wages. The fact that this particular strike was threatening to spread to a nearby auto plant and that the whole population knew about it made the authorities quickly give in.

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

Esto se terminó, en particular en las localidades aisladas, con la detención de los huelguistas, la deportación o la "desaparición" de los trabajadores identificados como "conductores" por el KGB. Allí donde el movimiento había tomado un carácter explosivo, la milicia o el ejército reprimieron ferozmente, como cuando la huelga de miles de obreros del centro industrial ucraniano de Dniepropetrovsk, en setiembre de 1972. Pero en otros casos, las autoridades prefirieron aflojar un poco mientras lo podían a fin de evitar el riesgo de que el movimiento se extendiera. En febrero de 1973, cuando estalló una huelga en la más grande de las fábricas de Vitebsk, en Rusia occidental, fue el propio KGB que forzó a la dirección a aumentar los salarios. Lo mismo en Togliatti, un gran centro al Este de Moscú, cuando, en agosto de 1979, los conductores de autobuses estuvieron en huelga por sus salarios. El hecho de que la huelga amenazara con extenderse a los miles de obreros de una fábrica de automóviles vecina y de que se desarrollara a la vista de toda la población, incitó a las autoridades a ceder enseguida.

LE POIDS DE LA TERREUR STALINIEENNE

Depuis bien longtemps, c'est un fait, la classe ouvrière soviétique n'a pas mené de luttes de grande envergure. Pour toute une période qui débuta avec la fin des années vingt, les raisons de cette situation sont évidentes : le prolétariat russe était épuisé par la révolution et la guerre civile, son avant-garde avait été décimée, puis, les espoirs de voir d'autres révolutions prolétaires triompher s'étant éloignés, s'en suivirent une profonde démoralisation et une réaction politique et sociale dont l'un des aspects fut l'arrivée au pouvoir de la bureaucratie. Pour imposer sa domination et asseoir ses privilèges, celle-ci livra une véritable guerre civile à toute la population : les arrestations quotidiennes, les déportations, les camps, les exécutions firent des millions de victimes. Dans les usines, toute organisation indépendante du prolétariat fut détruite et la classe

THE WEIGHT OF STALINIST TERROR

It is a fact that the Soviet working class has not waged any large-scale struggles in a long time. The reasons are obvious for the entire period starting in the late twenties: the Russian proletariat was exhausted after the revolution and the civil war, its vanguard had been decimated; and then as hopes grew dimmer of seeing other successful proletarian revolutions a deep demoralization and a social and political reaction followed, leading up to, among other things, the coming to power of the bureaucracy. In order to impose their rule and establish their privileges, the bureaucrats staged a genuine civil war against the rest of the population: there were daily arrests, deportations to the camps, and executions encompassing millions of victims. In the plants, any kind of independent organization of the proletariat was destroyed and the

EL PESO DEL TERROR ESTALINISTA

Desde hace mucho tiempo, es un hecho, la clase obrera soviética no ha llevado adelante luchas de gran envergadura. Por todo un período que comenzó con el final de los años veinte, las razones de esta situación son evidentes: el proletariado ruso estaba agotado por la revolución y la guerra civil, su vanguardia había sido diezmada; después, las esperanzas de ver otras revoluciones proletarias triunfar habiéndose alejado, siguieron una profunda desmoralización y una reacción política y social de la cual uno de los aspectos fue la llegada al poder de la burocracia. Para imponer su dominación y asentar sus privilegios ésta libró una verdadera guerra civil contra toda la población: las detenciones cotidianas, las deportaciones, los campos, las ejecuciones hicieron millones de víctimas. En las fábricas, toda la organización independiente del proletariado fue destruida y la clase obrera fue sometida

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

ouvrière fut soumise à un contrôle de tous les instants, embrigadée, contrainte au travail forcé pour construire le "socialisme dans un seul pays".

La Seconde Guerre mondiale remplaça cet embrigadement par un autre, sous la bannière cette fois de la défense de la patrie. D'une certaine façon, l'intervention militaire de l'Allemagne renforça le régime : les exterminations systématiques perpétrées par les nazis en substituant à la terreur stalinienne une terreur plus grande encore ne laissèrent d'autre choix à la population que de soutenir le régime malgré vingt années de dictature.

Après la guerre et surtout la mort de Staline, quelques mouvements se produisirent : il y eut des révoltes dans les camps, notamment à Vorkhouta en 1953 et, en 1956, des meetings d'usine où des dignitaires du Kremlin tentant de se refaire une virginité en dénonçant le "culte de la personnalité", se firent conspuer par des ouvriers et traiter de "nouveaux riches". Mais il ne se produisit aucun mouvement d'une ampleur comparable, par

exemple, à celle des révoltes populaires et ouvrières qui éclatèrent alors en Europe centrale.

**UNE STABILITE
QUI N'EST PAS FAITE QUE D'IMMOBILISME**

Depuis cette époque, aucune fraction de la classe ouvrière mondiale n'a mené de luttes de grande envergure et le prolétariat soviétique ne constitue pas une exception. Cela tient sans doute au fait que la prospérité que connut alors l'économie mondiale a assuré à nombre de pays industrialisés, dont l'URSS, une relative paix sociale. En URSS, la dictature se maintint sous une forme "assouplie" — la terreur quotidienne de la période stalinienne ayant disparu — mais avec assez de force pour que les faits, les courants politiques et sociaux, ne pouvant pas apparaître au grand jour, semblent en être absents.

Durant une période qui coïncide avec les vingt années

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

working class was continuously spied on and controlled, and was submitted to forced labor to build "socialism in one country".

World War II saw the working class being drafted for a different kind of job, this time under the banner of the defense of fatherland. To a certain extent, Germany's military intervention reinforced the regime: the Nazi's systematic exterminations replaced Stalinist terror with an even greater one and left the population with no other choice than to support the regime in spite of two decades of dictatorship.

After the war and specifically after Stalin's death, there were some protest movements. For instance, there were revolts inside the camps (in Vorkuta in 1953); or factory meetings (in 1956) where officials from the Kremlin turned up in the hope of restoring their image by exposing Stalin's "personality cult" but were shouted down by workers who called them the "new rich". However, there was no movement that could be

compared to the popular, working-class revolts that broke out at the same time in Eastern Europe.

**A STABILITY BASED
NOT ONLY ON OPPOSITION TO CHANGE**

Since that time, no fraction of the world working class has led any large-scale struggles and, in this respect, the Soviet proletariat is not an exception. This is no doubt due to the post-war prosperity of the world economy, which has guaranteed a relative social peace in a number of industrialized countries including the USSR. The Soviet dictatorship stayed in power in a somewhat "softened" way (the daily terror of the Stalinist era disappeared), but managed to keep enough control to prevent political and social currents from appearing openly, thus giving the impression that there were none at all.

Throughout a period that corresponded with

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

a un control de todos los instantes, enrolada, constreñida al trabajo forzado para construir el "socialismo en un solo país".

La Segunda Guerra mundial reemplazó este enrolamiento por otro, bajo la bandera, esta vez, de la defensa de la patria. De cierta forma, la intervención militar de Alemania reforzó el régimen: los exterminios sistemáticos perpetrados por los nazis sustituyeron el terror estalinista por un terror mayor aún, no dejando otra opción a la población que la de apoyar al régimen a pesar de veinte años de dictadura.

Después de la guerra, sobre todo después de la muerte de Stalin, se produjeron algunos movimientos: hubo levantamientos en los campos, notoriamente en Vorkhouta en 1953, o, en 1956, reuniones de fábrica allí donde dignatarios del Kremlin se hicieron abuchear por los obreros y tratar de "nuevos ricos", para intentar rehacerse una virginidad denunciando el "culto de la personalidad". Pero no se produjo ningún movimiento de amplitud comparable por ejemplo, al de los

levantamientos populares y obreros que estallaron entonces en Europa Central.

**UNA ESTABILIDAD QUE SOLO
ESTA HECHA DE INMOVILISMO**

Después de esta época, ninguna fracción de la clase obrera mundial ha llevado adelante luchas de gran envergadura y el proletariado soviético no constituye una excepción. Esto está sujeto al hecho de que la prosperidad que conoció entonces la economía mundial ha asegurado a muchos países industrializados entre los cuales la URSS, una relativa paz social. En la URSS, la dictadura se mantuvo bajo una forma "suavizada" —habiendo desaparecido el terror cotidiano del período estalinista—, pero con la fuerza suficiente para que al no poder aparecer a la luz del día, los hechos, las corrientes políticas y sociales parezcan estar ausentes.

Durante un período que coincide con los veinte años

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

de brejnevisme, la bureaucratie, comme toute la société soviétique, connut une relative stabilité. Elle n'eut à faire face à aucune grande crise sociale ni même à des mouvements nationaux ou autres, tels ceux qui secouèrent et parfois renversèrent bien des dictatures du Tiers-Monde. Ne se trouvant contestée ouvertement par aucune fraction de la société, la bureaucratie put même apparaître comme s'appuyant sur un consensus relativement large. Même la dissidence des années soixante-dix resta un phénomène étroit n'englobant qu'une poignée d'hommes et de femmes, courageux mais isolés, y compris par rapport à l'intelligentsia dont la plupart faisaient partie.

Cette absence de contestation visible du régime tenait aussi au fait que pendant longtemps — certes en partant d'extrêmement bas et pour atteindre un point restant encore bien peu élevé —, le niveau de vie des travailleurs avait lentement progressé, et que cela fut ressenti comme une amélioration de leur sort par ces millions de

prolétaires provenant de campagnes arriérées et misérables qui formèrent alors la nouvelle classe ouvrière soviétique.

Cette lente amélioration du niveau de vie a été due au moins autant à des causes externes — la croissance internationale de l'économie — qu'à des raisons propres à l'URSS. Pour remplir les objectifs de production fixés par les "planificateurs" du Kremlin, les directions des entreprises se trouvant de façon chronique à court de main d'œuvre, la classe ouvrière s'est trouvée dans une relative situation de force — grâce au plein emploi et à la concurrence de fait entre les entreprises — pour imposer une amélioration de son niveau de vie. Cela s'est fait certes individuellement, mais à grande échelle, et pendant plusieurs décennies, où, estime-t-on, chaque année entre un quart et un tiers des travailleurs quittaient leur entreprise parce qu'ailleurs, pour les attirer, on leur proposait de meilleurs salaires.

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

Brezhnev's twenty-year reign, the bureaucracy enjoyed a relative stability (like the rest of Soviet society). It was at no time confronted with an important social crisis. It never even had to deal with national or other types of movements, like those which rocked and, in many cases, toppled dictatorships in the Third World. Because no fraction of society openly contested them, the bureaucrats appeared to benefit from a relatively wide consensus. As for the dissident movement of the seventies, it remained limited to a handful of men and women, undoubtedly courageous but isolated even from the intelligentsia to which most of them belonged.

This absence of any visible anti-regime activity was also due to the fact that the workers' living standards had slowly been improving for a long period of time (admittedly, they started off from a very low level and never were very high). This was viewed as a real step

forward by the millions of proletarians who made up the new Soviet working class and who came from backward, poverty-stricken villages.

The slow improvement of the standard of living was due as much to exterior causes (the economic growth on the international level) as to specifically Russian causes. As Soviet managers had problems fulfilling the objectives set by the Kremlin "planners" because they were chronically short of labor, the working class was in fact in a relatively good position (thanks to full employment and to a *de facto* competition between firms) to impose an increase of its standard of living. The workers acted individually, but on a large scale, and for decades it was estimated that between a quarter and a third of all workers left their job each year because they had been offered better-paying jobs elsewhere.

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

de brejnevismo, la burocracia, así como toda la sociedad soviética, conoció una relativa estabilidad: no tuvo que hacer frente a ninguna gran crisis social —ni incluso a movimientos nacionales u otros, tales como los que sacudieron y muchas veces derrocaron muchas dictaduras en el Tercer Mundo. Como no se encontraba convertida abiertamente por ninguna fracción de la sociedad, la burocracia pudo incluso aparecer como apoyándose sobre un consenso relativamente amplio. Incluso la disidencia de los años setenta permaneció como un fenómeno estrecho no englobando sino a un puñado de hombres y de mujeres, valientes pero aislados, incluso en relación a la intelligentsia de la cual formaban parte en su mayoría.

Esta ausencia de controversia visible del régimen estaba sujeta también al hecho de que durante mucho tiempo —partiendo, es cierto, de muy bajo para alcanzar un punto no muy elevado—, el nivel de vida de los trabajadores ha progresado lentamente, y que esto fue resentido como una mejora de su suerte por

millones de proletarios que provenían del campo atrasado y miserable y que formaron entonces la nueva clase obrera soviética.

Esta lenta mejora del nivel de vida se debió, por lo menos, tanto a causas externas —el crecimiento internacional de la economía— como a razones propias a la URSS. Para cumplir con los objetivos de producción fijados por los "planificadores" del Kremlin, las direcciones de las empresas encontrándose de forma crónica escasas de mano de obra, la clase obrera se ha visto en una relativa posición de fuerza —gracias al pleno empleo y a la competencia de hecho entre las empresas— para imponer una mejora de su nivel de vida. Esto se ha hecho, cierto, individualmente, pero a gran escala, y durante varios decenios durante los cuales, se estima, cada año entre un cuarto y un tercio de los trabajadores dejaban su empresa porque en otros lugares, para atraerlos, se les proponían mejores salarios.

UNE "PERESTROIKA" DONT GORBACHEV ENTEND FAIRE PORTER LE POIDS AUX TRAVAILLEURS

Sous l'effet de pressions externes, le contexte des relations entre la bureaucratie et la classe ouvrière s'est de nouveau modifié.

La crise mondiale de l'économie capitaliste dont la bureaucratie prétend s'être isolée ne l'épargne pas. Dans cette situation, la bureaucratie réagit comme la bourgeoisie des pays sous-développés : elle répercute les pressions qu'elle subit sur ceux qui se trouvent socialement en-dessous d'elle afin de récupérer sur leur dos ce qu'elle perd par ailleurs. Dans le cadre d'une "société minée par des phénomènes de crise", pour reprendre une expression de Gorbatchev, où il s'agit de redistribuer les parts d'un revenu national qui diminue, les sommets de la bureaucratie ont donc décidé de réduire la part de la classe ouvrière. Un choix qui ne

date pas de Gorbatchev : les diatribes d'Andropov contre les "tire-au-flanc, les fainéants" (c'était aux ouvriers de l'usine Ordjonikidzé qu'il s'adressait ainsi, en janvier 1983 !), avaient déjà donné le ton. Et on ne compte plus désormais les discours dans lesquels l'actuel numéro 1 du Kremlin affirme qu'"il faut travailler davantage".

Mais la bureaucratie ne se contente pas d'exhortations : depuis quatre ans, les attaques tombent en cascade sur les travailleurs. Partout on "dégraisse" les effectifs et l'on force les travailleurs "déplacés" à accepter n'importe quel emploi ; la loi sur les faillites d'entreprises ne prévoit de donner que trois mois d'indemnité aux licenciés pour raisons économiques ; sous prétexte de "lutte contre les méthodes bureaucratiques", la bureaucratie s'en prend aux travailleurs considérés comme en surnombre. A tel point que le responsable de ce rouage du régime qu'est le Conseil Central des Syndicats a dû récemment reconnaître que les travailleurs étaient "confrontés au chômage" ! Dans les usines, on

GORBACHEV WANTS THE WORKERS TO BEAR THE BRUNT OF THE "PERESTROIKA"

Under the pressure of external conditions, the context of the relationship between the bureaucracy and the working class has been appreciably altered once again.

The bureaucracy is not untouched by the world crisis of the capitalist system from which it pretends to be isolated. In this situation, the bureaucracy reacts like the bourgeoisie of the under-developed countries: it passes the pressures on to those below in order to recover its losses at their expense. In a society that is "undermined by crisis phenomena", to use Gorbachev's own words, in a society where the problem is to redistribute a dwindling national revenue, the top layers of the bureaucracy have decided to diminish the working class's share. This choice was not originally made by

Gorbachev. Andropov's diatribes against "the shirkers and the idlers" (that is how he addressed the workers of the Ordzhonikidze plant in January 1983!) had already set the tone. And nowadays there are innumerable speeches in which the present leader of the Kremlin says that "it is necessary to work harder".

The bureaucrats, however, do not limit themselves to exhortations. In the past four years, there has been a series of attacks against the workers. There have been job cuts everywhere and the "transferred" workers have been forced to take any kind of job. The law on bankrupt firms only provides for a three-month coverage of those who are fired for economic reasons. Under the pretext of "fighting against bureaucratic methods", the bureaucrats take it out on the workers who they say are in excess number — to the point that the leader of one of the pillars of the system, the Central Council of Trade-Unions, was recently forced to recognize that workers were "confronted with unemployment" ! In the plants,

UNA "PERESTROIKA" CUYO PESO GORBACHOV QUIERE HACERLO CARGAR A LOS TRABAJADORES

Hoy, bajo el efecto de presiones externas, el contexto de las relaciones entre la burocracia y la clase obrera se ha modificado sensiblemente.

La burocracia sufre también de la crisis mundial de la economía capitalista de la cual pretendía haberse aislado. En esta situación, la burocracia reacciona como la burguesía de los países desarrollados: repercute las presiones que sufre sobre aquéllos que se encuentran socialmente debajo de ella con el fin de recuperar a sus expensas lo que pierde por otro lado. En el marco de una "sociedad minada por los fenómenos de crisis", para retomar una expresión de Gorbachov, donde se trata de redistribuir las partes de un ingreso nacional que disminuye, la cumbre de la burocracia ha decidido entonces reducir la parte de la clase obrera. Una opción

que no data de Gorbachov: las diatribas de Andropov contra los "haraganes" (jera a los obreros de la fábrica Ordjonikidzé que así se dirigía en enero de 1983!), habían dado ya el tono. Y no se cuentan más a partir de ese momento, los discursos en los cuales el actual número 1 del Kremlin afirma que "hay que trabajar más".

Pero la burocracia no se contenta con exhortaciones: desde hace cuatro años, los ataques caen en cascada sobre los trabajadores. Por todas partes se "desgrasa" a los efectivos y se fuerza a los trabajadores a aceptar cualquier empleo; la ley sobre las bancarrotas de empresa no prevén dar sino tres meses de indemnización a los despedidos por razones económicas; bajo pretexto de "lucha contra los métodos burocráticos", la burocracia se las toma con los trabajadores considerados en excedente. A tal punto que el responsable de este engranaje del régimen que es el Consejo Central de los Sindicatos ha tenido que reconocer recientemente que los trabajadores estaban "confrontados al desempleo" ! En las fábricas, se busca



Les sommets de la bureaucratie ont décidé de réduire la part de la classe ouvrière.

The top echelons of the bureaucracy have decided to reduce the working class' share.

La alta esfera de la burocracia ha decidido reducir la parte de la clase obrera.



Ouvrières d'une usine en Estonie.

Workers from a factory in Estonia.

Obreras de una fábrica en Estonia.

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

cherche à "resserrer la discipline du travail" — un slogan lancé par Andropov — pour faire face à ce que la bureaucratie appelle "l'accélération du progrès technique", obligation a été faite aux directions d'instaurer partout le travail en équipes ; sous la prétention ridicule d'élever la qualité de la production au niveau des standards mondiaux, on fait la chasse aux rebuts et on fait sauter les primes pour manque de qualité. Comme, depuis la mise en place de la nouvelle grille de salaires, la part du salaire garanti (la part du salaire qui ne dépend pas des primes) n'est plus que d'environ 25 %, dans bien des cas la paye des travailleurs se trouve fortement réduite. Un peu partout, les normes de productivité ont été relevées et, pour éviter que, comme par le passé, les travailleurs coulent individuellement les cadences, on généralise le système des brigades. Ce système tend à inciter chaque travailleur à faire pression sur ses camarades puisque la paye de chacun dépend de la productivité de la brigade.

Comme quoi, si la fameuse "perestroïka" prétend

représenter une relative libéralisation politique — qui reste à vérifier —, elle va aussi de pair avec un resserrement de la discipline dans les entreprises, des licenciements et une baisse du revenu ouvrier. Parallèlement la libération des prix va s'accompagner d'une hausse de ceux des produits de première nécessité, c'est-à-dire un abaissement du niveau de vie de tous les consommateurs appartenant aux classes populaires.

Les résultats obtenus ne correspondent pourtant pas toujours à ceux espérés par la bureaucratie : Gorbatchev a lui-même souligné "le manque d'enthousiasme" des travailleurs pour ses "réformes". La presse parle de brigades où la production a stagné voire régressé, la solidarité ouvrière ayant été la plus forte. Dans des usines, l'augmentation des cadences et la suppression des primes a provoqué des grèves, comme à Tchekhov et à Likino, où les autorités semblent avoir préféré prélever sur les fonds de compensation pour rétablir les payes plutôt que risquer l'extension des grèves.

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

attempts are made at "reinforcing discipline at work" (one of Andropov's slogans). In order to face up to what the bureaucracy calls "the acceleration of technical developments", managers have been ordered to institute shift work everywhere. In the name of the ridiculous claim of raising the quality of products to meet international requirements, bad workmanship is ostracized and bonuses are suppressed in cases of low quality. Now, since the new wage structure means that only around 25% of a salary is guaranteed (the part which is independent of the bonuses), many workers are losing a lot of money. Here and there, production standards have been increased and to prevent the workers from individually lowering their work speed as they used to do in the past, the brigade system has been generalized. This system prompts each worker to put pressure on his co-workers because the wages of each one depend on the performance of the whole brigade.

So, while the famed "perestroïka" is claimed to mean

relative political liberalization — which is yet to be checked —, it has also brought about an increase of discipline in the workplace, sackings, and lowered incomes for workers. At the same time, the liberation of prices will result in an increase of the prices of staple foods, which means a lowering of the standards of living of all the consumers of the popular classes.

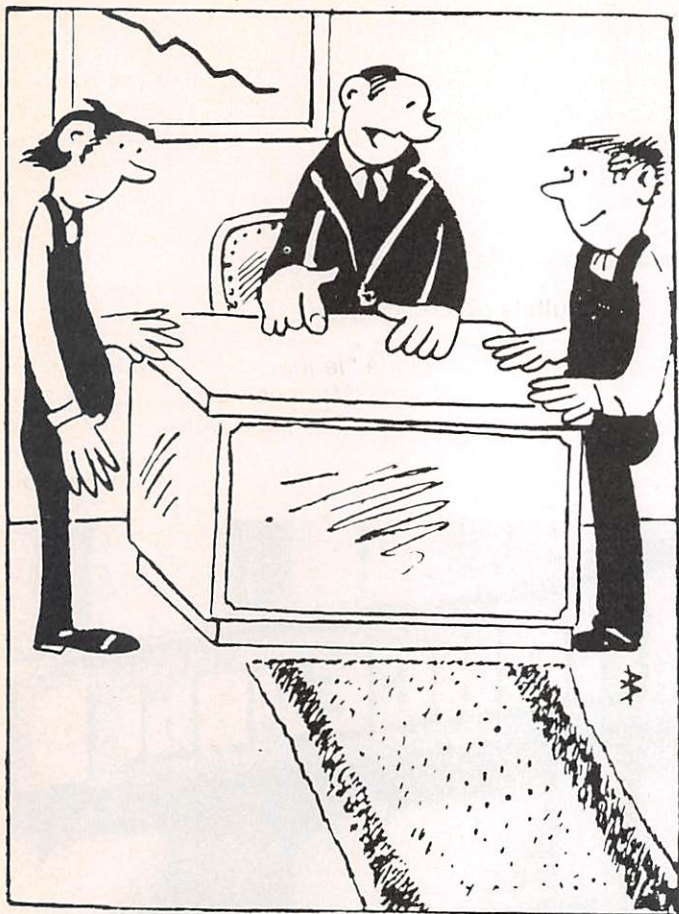
In spite of all this, it seems that the results obtained so far are not up to the bureaucrats' expectations. Gorbachev himself has emphasized the workers' "lack of enthusiasm" for his "reforms". The press has mentioned the cases of brigades where production has stagnated or even regressed (the workers' solidarity sometimes comes out on top). In some plants, increased speed-up and the suppression of performance bonuses have caused strikes, as in Chekhov and Likino. In those cases, it seems that the authorities chose to use their compensation funds to bring the wages back to their prior level, rather than take the risk of an extension of the strikes.

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

"apretar la disciplina de trabajo" —una consigna lanzada por Andropov, para hacer frente a lo que la burocracia llama "la aceleración del progreso técnico"—, se ha obligado a las direcciones a instaurar en todas partes el trabajo en equipos; bajo la pretensión ridícula de elevar la calidad de la producción al nivel de los standards mundiales, se practica la caza a los desperdicios y se hacen desaparecer las primas por falta de calidad. Como, después de la instauración de la nueva escala de salarios, la parte del salario garantizada (la parte del salario que no depende de las primas) no sobrepasa el 25%, en muchos casos la paga de los trabajadores se encuentra fuertemente reducida. Un poco por todos lados, las normas de productividad han sido levantadas y, para evitar que, como en el pasado, los trabajadores no alcancen individualmente las cadencias, se generaliza el sistema de las brigadas. Este sistema tiende a incitar cada trabajador a hacer presión sobre sus camaradas porque la paga de cada uno depende de la productividad de la brigada.

Si la famosa "perestroïka" pretende representar con una relativa liberalización política que queda por averiguar, va también apareada con una compresión de la disciplina en las empresas, con despidos, y con una baja del ingreso obrero. Paralelamente la liberación de los precios va a acompañarse de un alza de los de los productos de primera necesidad es decir de una baja del nivel de vida de todos los consumidores que pertenecen a las capas populares.

Los resultados obtenidos no corresponden sin embargo a aquéllos que espera la burocracia; Gorbachov propiamente ha subrayado "la falta de entusiasmo" de los trabajadores por sus "reformas". La prensa habla de brigadas donde la producción se ha estancado, incluso ha regresado, la solidaridad obrera habiendo ganado. En las fábricas, el aumento de las cadencias y la supresión de las primas ha provocado huelgas, como en Chejov y en Likino, y las autoridades parecen haber preferido sacar de los fondos de compensación para restablecer las pagas antes que arriesgar que las huelgas se extendieran.



Quand *Trud*, le journal des syndicats officiels, montre qu'il n'y a guère d'illusion à avoir sur la "démocratisation" façon Gorbatchev, il légende ce dessin : "Avancez un peu mon bureau vers la porte, il faut être plus proche des gens"...

When *Trud*, the union officials' newspaper, shows that there are little illusions to be had on "democratization" Gorbachev style, it captions this cartoon: "Move my desk a little closer to the door, we must be closer to the people"...

Cuando *Trud*, el periódico de los sindicatos oficiales, muestra que no hay muchas ilusiones que tener sobre la "democratización" tipo Gorbachov, pone a este dibujo la leyenda: "Acerquen un poco mi escritorio de la puerta, hay que estar más cerca de la gente"...

La crèche, les habitations ouvrières, le club prévus comme devant être construits avec l'usine, selon le projet officiel, vont dans la corbeille du directeur.

Krokodil (journal satirique soviétique) octobre 1986.

The day care center, workers living quarters, the club which were planned to be built with the factory, according to the official project, go into the waste basket of the director.

Krokodil (a Soviet satirical journal) October 1986.

La guardería, las viviendas obreras, el club previstos como debiendo ser construidos con la fábrica, según el proyecto oficial, van dentro del cesto del director.

Krokodil (periódico satírico soviético) Octubre de 1986.



QUELLE MARGE DE MANOEUVRE POUR LA BUREAUCRATIE ?

Tout en prenant des mesures contre les travailleurs, la bureaucratie reste en effet très prudente. On en a eu un exemple, cet été, où l'annonce par la presse d'une prochaine suppression des subventions sur les denrées de base (triplement du prix du pain, doublement pour la viande) et de la libération du prix de nombreux services a suscité suffisamment d'inquiétude dans la population pour qu'un responsable du Kremlin juge nécessaire de devoir venir affirmer à la télévision que *"la réforme des prix était à l'étude, mais qu'aucune décision n'avait été prise"*.

L'Etat des bureaucrates ne procède certes pas de façon fondamentalement différente de celui des bourgeois quand il a à faire face à des difficultés économiques : c'est aux travailleurs et aux classes populaires qu'il s'en prend.

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

HOW MUCH LEEWAY DOES THE BUREAUCRACY HAVE TO MANEUVER?

While taking anti-worker measures, the bureaucracy remains very prudent. There was an example last summer when the press announced the impending suppression of state subsidies on staple foods (the price of bread was expected to triple, meat to double) and the "liberation" of the prices of many services. There was so much concern among the population that a Kremlin spokesman deemed it necessary to say publicly, on television, that *"the price reform was being studied but no decision had been taken yet."*

Whenever it is confronted with economic difficulties, this state, controlled by the bureaucracy, does not react in a fundamentally different way from the bourgeois states: it attacks the workers and the popular classes.

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

¿QUE MARGEN DE MANIOBRA PARA LA BUROCRACIA?

A la vez tomando medidas contra los trabajadores, la burocracia permanece muy prudente. Ha habido un ejemplo, este verano, cuando el anuncio de la prensa de una próxima supresión de las subvenciones sobre los alimentos de base (triplicación del precio del pan y duplicación del precio de la carne) y de la liberación del precio de numerosos servicios, ha suscitado suficientes inquietudes en la población como para que un responsable del Kremlin juzgue necesario tener que venir a afirmar a la televisión que la *"reforma de los precios estaba en estudio, pero que ninguna decisión había sido tomada"*.

El Estado de los burócratas no procede de forma fundamentalmente diferente a la de los burgueses cuando tiene que hacer frente a dificultades económicas: ataca a los trabajadores y a las clases populares.



Queue devant un magasin de conserves à Moscou. La menace de hausse des prix a suscité l'inquiétude dans la population.

A line in front of a canned goods store in Moscow. The threat of increased prices has given rise to anxiety in the population.

Fila delante de un almacén de latas en Moscú. La amenaza de un alza de precios ha suscitado la inquietud entre la población.

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

Mais dans ses attaques, l'Etat de la bureaucratie est dans une situation sensiblement différente de celle de la bourgeoisie.

A l'Ouest, ce sont des millions de capitalistes et de bourgeois grands et petits, privés, qui font pression chacun pour soi sur les travailleurs parce qu'ils savent que leurs profits dépendent de leur capacité individuelle à augmenter l'exploitation de "leurs" travailleurs.

En URSS, où n'existent plus de tels propriétaires privés, les choses se présentent de façon sensiblement différente : un directeur d'usine — dont le salaire et la position dépendent moins de la productivité qu'il obtient des travailleurs que de sa capacité à ne pas faire de vagues vis-à-vis de ses supérieurs — ne réagit pas comme un patron occidental.

L'Etat de l'URSS doit donc faire pression sur les étages intermédiaires de la bureaucratie, sur les directions d'entreprises pour que cette pression se répercute sur la classe ouvrière. Mais, parce que l'ensemble de l'économie se trouve étatisée, le gouvernement des

bureaucrates peut aussi plus facilement moduler ses attaques contre la classe ouvrière en fonction des besoins et, bien sûr, des réactions éventuelles des travailleurs.

**UN DES PROLETARIATS
LES PLUS NOMBREUX
ET LES PLUS CONCENTRES DU MONDE**

La classe ouvrière soviétique est certes soumise à l'une des plus durables dictatures au monde. Mais son nombre, sa concentration exceptionnels font que, pour les mêmes raisons qui faisaient voir à Marx dans le prolétariat — indépendamment du régime politique auquel était soumise telle ou telle de ses fractions nationales — la force capable de changer toute la société, la classe ouvrière soviétique représente une force sociale considérable.

En URSS se trouve l'une des classes ouvrières les plus nombreuses, les plus puissantes au monde. Une classe

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

However while launching these attacks, the state of the bureaucracy finds itself in a rather different situation than does the state of the bourgeoisie.

In the West, there are millions of capitalists and small and big bourgeois, and each of them puts pressure on the workers, because he knows that his profit depends on his individual capacity to increase the exploitation of "his" workers.

In the USSR where such private bosses no longer exist, the situation presents itself in a slightly different way. A Soviet plant manager does not react like a Western boss: his salary does not depend so much on the productivity he can get from the workers than on his ability to protect the next level of the hierarchy from any disturbances. In the USSR, therefore the central state machine has to put pressure on the intermediate levels of the bureaucracy and on the plant managers in order to have this pressure passed on to the working class. Now, because the economy as a whole is state-owned, it

is much easier for the bureaucrats' government to adapt its attacks against the working class to necessity and, of course, to the workers' reactions.

**ONE OF THE MOST NUMEROUS
AND MOST CONCENTRATED PROLETARIATS
IN THE WORLD**

Of course, the Soviet working class lives under one of the most long-lived dictatorships in the world. However, the Soviet working class represents a considerable social force because of its huge size and exceptional concentration, which are the same reasons why Marx saw in the proletariat the force that was able to change the whole society regardless of the type of regime this or that national fraction of the working class found itself submitted to.

The USSR has one of the most numerous, most powerful working classes in the world. And the relative

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

Pero en sus ataques el Estado de la burocracia está en una situación notablemente diferente del Estado de la burguesía.

Al Oeste, son millones de capitalistas y de burgueses pequeños y grandes que, cada uno hacen presión sobre los trabajadores porque saben que sus ganancias dependen de su capacidad individual de aumentar la explotación de "sus" trabajadores.

En la URSS donde no existen más tales propietarios privados, las cosas se presentan de forma notablemente diferente: un director de fábrica —cuyo salario y posición dependen menos de la productividad que obtiene de los trabajadores que de su capacidad de no hacer olas hacia sus superiores— no reacciona como un patrón occidental.

El Estado de la URSS tiene pues que hacer presión sobre los niveles intermedios de la burocracia, sobre las direcciones de las empresas para que esta presión se repercuta sobre la clase obrera. Pero, como el conjunto de la economía se encuentra estatizado, el gobierno de

los burócratas puede también más fácilmente modular sus ataques contra la clase obrera en función de sus necesidades y, claro está, de las reacciones eventuales de los trabajadores.

**UNO DE LOS PROLETARIADOS
MAS NUMEROSOS
Y MAS CONCENTRADOS DEL MUNDO**

La clase obrera soviética está, cierto, sometida a una de las más duraderas dictaduras del mundo. Pero su número, su concentración excepcionales hacen que por las mismas razones que hacían ver a Marx en el proletariado —independientemente del régimen político al cual estaba sometida tal o cual de sus fracciones nacionales— la fuerza capaz de cambiar toda la sociedad, la clase obrera soviética representa una fuerza social considerable.

En la URSS, se encuentra una de las clases obreras más numerosas, más poderosas del mundo. Una clase

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

dont le poids relatif dans la vie du pays n'a cessé de croître : si elle comptait 3 millions de membres dans les années vingt, elle représente aujourd'hui, avec 80 millions de travailleurs, dont 65 millions sont affectés à la production, près du tiers de toute la population, même si dans cette classe ouvrière, les bureaucrates sont un peu ignorés par les statistiques officielles. De plus, dans le cadre même du régime, de profondes modifications se sont produites au sein de la classe ouvrière : les générations d'ouvriers que la terreur stalinienne avait marquées dans leur chair et leur conscience ont passé. Les nouvelles générations, elles, n'ont pas connu la terreur et il se pourrait que bien des jeunes ouvriers qui ont été envoyés se battre en Afghanistan, loin d'en sortir brisés en conçoivent des raisons supplémentaires de haïr ce régime et de ne pas le craindre.

L'arriération, l'analphabétisme d'une classe ouvrière russe tout juste sortie du village et dont la mentalité était encore en partie paysanne, avaient fourni une des bases

objectives du processus d'appropriation du pouvoir par la bureaucratie. Aujourd'hui — à la fois parce qu'une grande partie des jeunes ouvriers a terminé le lycée, voire l'université, mais aussi parce que des dizaines de milliers de techniciens, d'ingénieurs, faute d'emploi, ont dû aller travailler à l'atelier —, la classe ouvrière soviétique compte sans doute parmi les plus cultivées du monde.

Alors, bien sûr, cette classe ouvrière souffre toujours du manque de démocratie. Elle n'a pas la liberté de pouvoir discuter, confronter ses idées et encore moins de s'organiser, même syndicalement, pour défendre ses intérêts. Et si le régime cherche ainsi — et réussit pour l'instant — à l'atomiser en la privant des libertés démocratiques élémentaires, c'est qu'il sait qu'il aurait tout à craindre d'une classe ouvrière qui ne serait pas seulement concentrée physiquement, mais serait dotée d'une conscience collective — une classe dont les millions de membres se sentiraient reliés les uns aux autres par des militants, des organisations prolétariennes qui sauraient

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

weight of the workers in the life of the country has never stopped increasing. There were 3 million workers in the twenties; there are 80 million today, 65 million of whom are active in production, representing almost a third of the population, even though the bureaucrats of this working class are sort of ignored by the official statistics. Furthermore, yet still within the framework of the regime itself, there have been a number of deep changes inside the working class. Those generations of workers who had suffered from Stalinist terror, which stamped their flesh and their consciousness, have left the scene. The younger generations have not known terror and it might well be the case that the young workers who have been sent to fight in Afghanistan, instead of coming back broken, will return with even more reasons for hating the regime and less reasons for being afraid of it.

The backwardness, the illiteracy of a Russian working class that had only recently left the village and whose mentality was still largely a peasant mentality formed

one of the objective bases of the bureaucracy's successful bid for power. But the Soviet working class has changed since then. For one thing, many young workers have high-school or even university degrees; and also, tens of thousands of technicians and engineers have been forced to take jobs as manual workers because of unemployment. The Soviet working class, today, is no doubt also one of the most cultured in the world.

Of course, it still suffers from the continuing lack of democracy. Workers cannot discuss, debate their ideas and even less organize themselves — even in unions — to defend their interests. The regime tries to fragment the working class by depriving it of all elementary democratic freedoms (and so far it has succeeded), precisely because it knows what a threat the workers would represent if they were not merely physically concentrated in the workplaces but also collectively conscious of their interests. They could become a class whose millions of members would feel linked together through militants and proletarian organizations whose

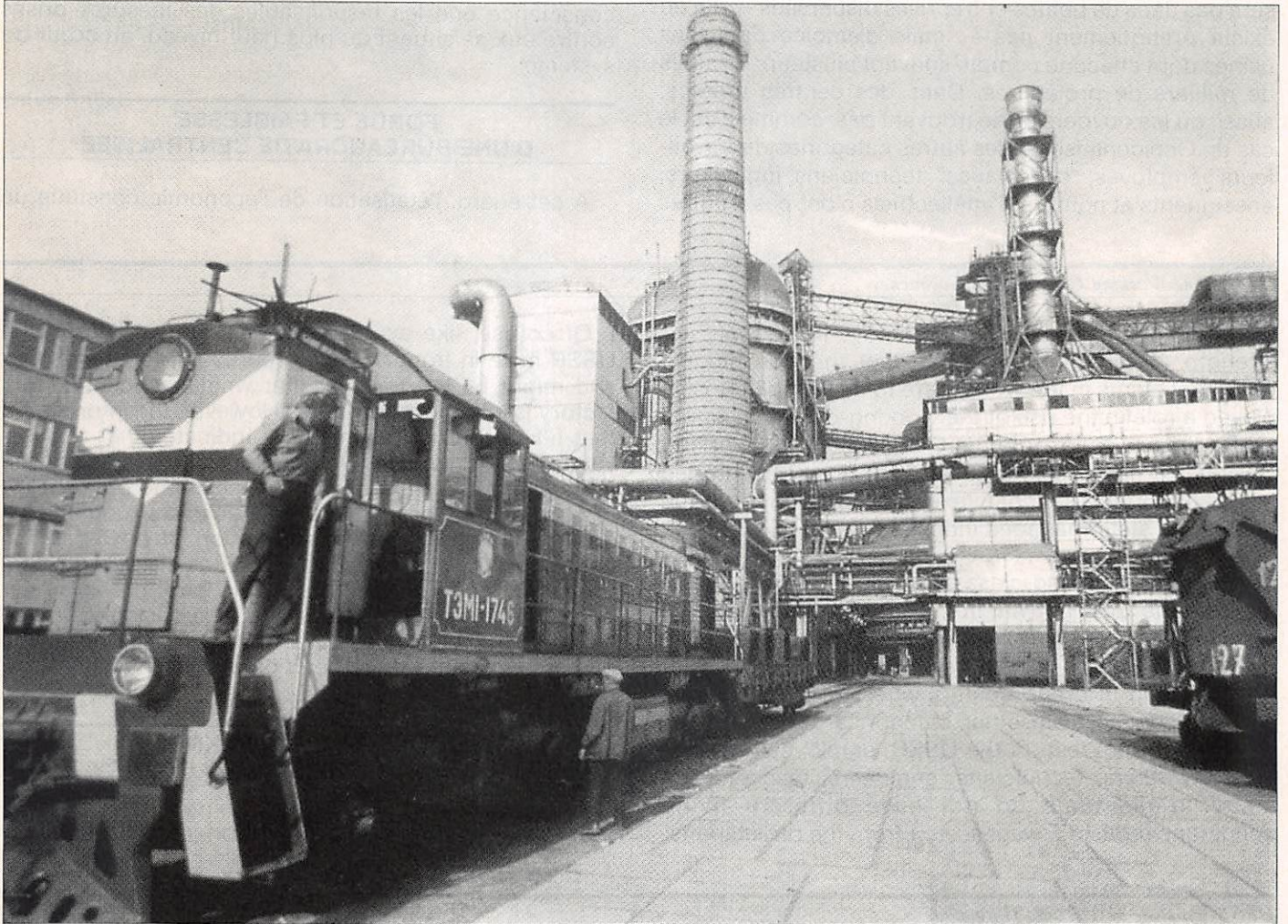
URSS: La clase obrera ante Gorbachov

cuyo peso relativo en la vida del país no ha cesado de crecer: si contaba tres millones de miembros en los años veinte, hoy representa, con 80 millones de trabajadores, de los cuales 65 millones están destinados a la producción, casi un tercio de toda la población, incluso si en esta clase obrera los burócratas se hallan un poco ignorados por las estadísticas oficiales. Además, en el propio marco del régimen, se han producido profundas modificaciones en el seno de la clase obrera; las generaciones de obreros que el terror estalinista había marcado en su carne y su conciencia han pasado. Las nuevas generaciones, no han conocido el terror y podría ocurrir que los jóvenes obreros que han sido enviados a pelear en Afganistán, lejos de salir quebrados, conciben razones suplementarias de odiar este régimen y de no temerle.

El atraso, el analfabetismo de una clase obrera rusa recién salida de la aldea y cuya mentalidad era aún en parte campesina, habían proporcionado una de las

bases objetivas del proceso de la apropiación del poder por la burocracia. Hoy — a la vez porque una gran parte de los jóvenes obreros ha terminado el liceo, incluso la universidad, pero también porque decenas de miles de técnicos de ingenieros, a falta de empleo han tenido que ir a trabajar al taller —, la clase obrera soviética cuenta sin duda entre las más cultivadas del mundo.

Claro que esta clase obrera sufre siempre de la falta de democracia. No tiene libertad de poder discutir, confrontar sus ideas y aun menos de organizarse, incluso sindicalmente, para defender sus intereses. Y si el régimen busca así — y lo logra por el momento — atomizarla privándola de las libertades democráticas elementales, es porque sabe que se puede temer todo de una clase obrera que no estuviera solamente concentrada físicamente, sino que fuera dotada de una conciencia colectiva: una clase cuyos millones de miembros se sentirían ligados unos a otros por militantes, organizaciones proletarias que sabrían



Une classe ouvrière dont le poids dans la vie du pays n'a cessé de croître. Usine métallurgique "Lénine" à Krivoï Rog.

A working class whose weight in the life of the country continues to increase. The metallurgy factory "Lenin" in Krivoy Rog.

Una clase obrera cuyo peso en la vida del país no dejó de aumentar. Fábrica metalúrgica "Lenin" en Krivoi Rog.

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

éveiller ces millions de prolétaires à la conscience de leur force. Dans une telle perspective, tout comme à l'époque de la révolution, le fait que les plus grandes usines du monde d'alors se soient trouvées en Russie avait joué un rôle dans l'essor du mouvement ouvrier, aujourd'hui, la classe ouvrière soviétique dispose d'un atout considérable du fait de sa concentration dans les gigantesques entreprises industrielles que l'industrie étatisée a fait naître dans tout le pays.

Quand le mouvement ouvrier renaîtra en URSS, ce ne sera pas dans de petites entreprises dispersées — il n'en existe pratiquement pas —, mais d'emblée dans des usines dont chacune compte souvent plusieurs dizaines de milliers de prolétaires. Dans des centres urbains, aussi, où les ouvriers ne se trouvent pas, comme c'est le cas en Occident, isolés des autres catégories de travailleurs : employés, "cols blancs", techniciens, ingénieurs, enseignants et nombre d'intellectuels n'ont pas d'autres

conditions de vie, d'habitation, de salaire que celles faites aux prolétaires.

Certes, comme partout, les travailleurs ont en face d'eux un directeur local, et peuvent penser que ce qui se passe dans une usine est le fait d'une direction particulière. Mais les informations parvenues en Occident montrent que les travailleurs, quand ils ont des revendications à formuler, voire un combat à mener, se tournent souvent directement vers les autorités régionales, voire moscovites. C'est que, là encore du fait de la concentration du pouvoir par la bureaucratie, les travailleurs ont sans doute plus que leurs frères d'autres pays conscience que les responsables des mesures prises contre eux se situent au plus haut niveau, au cœur du système.

**FORCE ET FAIBLESSE
D'UNE BUREAUCRATIE CENTRALISEE**

A cet égard, l'étatisation de l'économie constitue un

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

task would be to awaken the workers to the fact of their strength. With this in mind the fact that the biggest industrial plants in the world were to be found in Russia played a role in the rise of the working-class movement at the time of the revolution. Today also, the working class has a huge advantage because it is concentrated in gigantic industrial complexes set up throughout the country by state-managed industry.

When the working-class movement comes to life again in the USSR, it will not do so in small, scattered plants — there are practically none. It will develop from the outset in plants that often have tens of thousands of workers; and in urban centers where manual workers are not isolated from other categories of workers, as they are in the West. In the USSR, employees, "white-collar" workers, technicians, engineers, teachers and many intellectuals do not have different living conditions (housing, wages, etc.) from the proletarians.

Of course, like everywhere else, the workers in the USSR have in front of them a particular local manager and might be led to think that what happens in their factory is just a local problem. However, the information that filters through to the West indicates that workers very often go directly to the regional authorities or even to Moscow, whenever they have a claim to put forward or even should they want to engage in a struggle. Here again, because of the concentration of power in the hands of the bureaucrats, the Soviet workers are probably more aware than their brothers in other countries that those who are responsible for the measures taken against them are to be found at the highest level, at the very heart of the system.

**STRENGTH AND WEAKNESS
OF A CENTRALIZED BUREAUCRACY**

In this respect, the statification of the economy

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

despertar esos millones de proletarios a la conciencia de su fuerza. En esa perspectiva, como en aquella época de la revolución, el hecho de que las fábricas más grandes del mundo se hayan encontrado en Rusia había desempeñado un papel en la expansión del movimiento obrero: hoy, la clase obrera soviética dispone de una ventaja considerable que surge de su concentración en las gigantescas empresas industriales que la industria estatizada ha hecho nacer en todo el país.

Cuando el movimiento obrero renazca en la URSS, no será en las pequeñas empresas dispersas —no las hay casi—, sino de golpe en fábricas que cuenten cada una a menudo varias decenas de miles de proletarios. En los centros urbanos, también, donde los obreros no se encuentran, como es el caso en Occidente, aislados de las otras categorías de trabajadores; empleados, "cuellos blancos", técnicos, ingenieros, docentes y numerosos intelectuales no tienen otras condiciones de

vida, de vivienda, de salario que las de los proletarios.

Por supuesto, como en todos lados, los trabajadores tienen en frente de ellos un director local, y pueden pensar que lo que pasa en una fábrica es consecuencia de una dirección particular. Pero las informaciones que llegan al occidente muestran que los trabajadores, cuando tienen reivindicaciones que formular o incluso luchas que llevar, se dirigen a menudo directamente a las autoridades regionales incluso moscovitas. Sucede que, aquí también, por el hecho de la concentración del poder por la burocracia, los trabajadores tienen sin duda más conciencia que sus hermanos de otros países de que los responsables de las medidas tomadas contra ellos se sitúan al más alto nivel, en el corazón del sistema.

**FUERZA Y DEBILIDAD
DE UNA BUROCRACIA CENTRALIZADA**

En relación a esto, la estatización de la economía

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

puissant facteur objectif d'unification de la classe ouvrière contre "l'Etat-patron" : en URSS moins qu'ailleurs n'a de sens l'opposition entre des revendications qui seraient strictement économiques et d'autres politiques, car toute revendication économique un tant soit peu générale pose en fait un problème politique à la bureaucratie.

Ce qui fait la force de la bureaucratie — sa centralisation — constitue aussi un de ses points faibles. C'est par le sommet, au niveau de l'Etat, qu'elle puise dans le surproduit social. Mais du même coup, ce noyau central attire et concentre contre lui toutes les haines bien plus facilement qu'en Occident. Jusqu'à un certain point, tel est le lot de toute dictature, sauf qu'en plus, en URSS, dictature politique et dictature économique sont indissociables. Cette centralisation au niveau de l'Etat qui constitue un puissant levier de l'édification économique, focalise ainsi contre la tête du régime toutes les aspirations de la société à se débarrasser de l'oppression.

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

represents a powerful objective factor for the unification of the working class against "the state as an employer". In the USSR, even less than elsewhere, there is no point in opposing strictly economic demands to so-called political demands: any economic demand as soon as somewhat general poses in fact a political problem for the bureaucrats.

The strength of the bureaucracy — its centralization — is also one of its main weaknesses. The bureaucrats take their share of the surplus product from the top, from within the state machine. At the same time, this central nucleus becomes the target of all hatred much more easily than in the West. To a certain extent, this is true of all dictatorships, the difference being that in the USSR the political and the economic dictatorship cannot be separated. The centralization of the state machine is not simply a powerful tool for developing the economy: it also concentrates, against the top levels of the regime, all the people's aspirations to get rid of oppression.

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

constituye un poderoso factor objetivo de unificación de la clase obrera contra "el Estado patrón": en la URSS menos que en ninguna otra parte tiene sentido la oposición entre reivindicaciones que serían estrictamente económicas y otras políticas, porque toda reivindicación económica más o menos general plantea un problema político a la burocracia.

Lo que hace la fuerza de la burocracia — su centralización — constituye también uno de sus puntos débiles. Es desde la cima, al nivel del Estado, que ella saca algo del excedente social. Pero al mismo tiempo ese núcleo central atrae y concentra contra él todos los odios mucho más fácilmente que en Occidente. Hasta un cierto punto, así es el lote de toda dictadura, sólo que en la URSS, dictadura política y dictadura económica son indisolubles. Esta centralización a nivel del Estado que constituye un poderoso incentivo para la edificación económica, focaliza así contra la cabeza del régimen todas las aspiraciones de la sociedad de deshacerse de la opresión.

**VERS UN RENOUVEAU
DU MOUVEMENT OUVRIER EN URSS ?**

La classe ouvrière soviétique saura-t-elle apparaître comme la force représentant ces aspirations ? Certes, le fait qu'en URSS il n'existe pas formellement de petite-bourgeoisie (elle est très faible numériquement) et encore moins de bourgeoisie, constitue un avantage pour le prolétariat : il n'a pas affaire, comme en Occident, à la masse de millions de petits-bourgeois attachés au régime de la propriété privée qui contribuent à modeler l'opinion, y compris celle de nombreux travailleurs, autour de valeurs qui sont celles de la bourgeoisie, et qui, en temps de crise, seraient prêts à défendre becs et ongles la propriété contre la classe qui semblerait la menacer.

Mais, une révolution éclatant en URSS n'en serait pas pour autant automatiquement prolétarienne. Car ce ne

**TOWARD A REBIRTH OF THE
WORKING-CLASS MOVEMENT IN THE USSR?**

Will the Soviet working class be able to appear as the force capable of representing the people's aspirations? Well, the fact that there is no bourgeoisie in the USSR, or even no apparent petty bourgeoisie (it is very weak numerically) is an advantage for the proletariat. It will not have to confront masses of petty-bourgeois people (as they exist in the West), who are attached body and soul to the private ownership system and who contribute to forming public opinion, including workers' opinions, around bourgeois values, and who, in times of crisis, would be ready to defend the system with rage against any class who would appear to threaten it.

However, a revolution breaking out in the USSR would not automatically be a proletarian revolution. The

**¿HACIA UN RESURGIR
DEL MOVIMIENTO OBRERO EN LA URSS?**

¿La clase obrera soviética sabrá aparecer como la fuerza que representa estas aspiraciones? El hecho de que en la URSS no exista formalmente la pequeña burguesía (es muy débil numéricamente) y menos aún la burguesía, constituye una ventaja para el proletariado: no tiene que vérselas, como en Occidente, con la masa de millones de pequeñoburgueses ligados al régimen de la propiedad privada que contribuyen a modelar la opinión, comprendida la de numerosos trabajadores, en torno a valores que son los de la burguesía, y que, en tiempos de crisis, estarían dispuestos a defender con uñas y dientes la propiedad contra la clase que parezca amenazarla.

Pero, si una revolución estallara en la URSS no sería por ello automáticamente proletaria. Porque no son

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

sont pas tant les aspects objectifs du problème — la concentration de la classe ouvrière, son nombre, l'inexistence de la petite-bourgeoisie — que ses facteurs subjectifs et humains qui seront déterminants dans la tâche d'organisation politique du prolétariat. Pour qu'il y ait une révolution prolétarienne, il faut d'abord qu'il y ait des militants, des organisations intervenant consciemment dans ce sens. Sinon, même si la classe ouvrière se bat et fait surgir de son sein des dirigeants combatifs — et l'exemple récent de la Pologne est là pour le rappeler —, il se pourrait fort bien que son combat soit dévoyé par des Sakharov ou d'autres qui défendent des intérêts sociaux et politiques hostiles au prolétariat et qui auront malgré cela capté sa confiance.

La bourgeoisie n'existe pas en URSS. Soit. Mais les forces sociales et politiques se revendiquant de la bourgeoisie — tout comme celles qui se revendiquent du prolétariat, d'ailleurs — ne puisent pas leur puissance dans leur seule implantation nationale. La bourgeoisie

domine la planète et c'est à l'échelle du monde qu'elle exerce sa force d'attraction. Elle n'est pas représentée physiquement en URSS, mais elle y a des représentants politiques locaux. Dans certaines circonstances, ceux-ci pourraient acquérir un tout autre poids qu'actuellement, des pans entiers de la bureaucratie pourraient aussi — ne serait-ce qu'en misant sur le nationalisme — jouer un tel rôle. La marge de manœuvre de telles directions serait étroite car le patriotisme "soviétique", le patriotisme envers l'Etat ouvrier, envers l'URSS tout entière, est vivace dans la classe ouvrière et s'oppose aux forces centrifuges. Si l'intervention en Afghanistan peut durer, c'est parce qu'elle est justifiée par les autorités auprès de la classe ouvrière au nom de l'internationalisme : il s'agirait d'aider la classe ouvrière afghane contre des forces nationalistes, cléricales, réactionnaires.

Mais le fait que ces directions existent potentiellement et qu'elles puissent se développer imposera aux révolutionnaires prolétariens en URSS de ne pas paraître

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

decisive factors in the political organization of the proletariat will be the subjective and human factors, and not so much the objective aspects of the problem (concentration of the working class, its numerical importance, the non-existence of the petty bourgeoisie). For a proletarian revolution to take place, there will have to be militants and organizations consciously intervening in that direction. Otherwise, even if the working class fights back and finds combative leaders within its ranks, its whole fight runs the risk of being diverted by some Sakharovs or other similar leaders who stand for social and political interests that are alien to the proletariat and who would nonetheless have captured its confidence — as is shown by the recent example of Poland.

The bourgeoisie does not exist in Russia. That's a given. But the influence of social and political forces who stand on the side of the bourgeoisie reaches well beyond the national borders within which they are active — just like those who stand on the side of the

proletariat, for that matter. The bourgeoisie rules the earth and its force of attraction exerts itself the world over. It is not physically present in the USSR, but it has its local political representatives. In given circumstances, they could increase their influence immensely; whole sectors of the bureaucracy itself could even play such a role — for instance, by betting on nationalism. Such leaderships would have very little room to maneuver, because Soviet patriotism, patriotism for the workers' state, for the USSR as a whole is alive in the working class and stands in the way of centrifugal forces. If the intervention in Afghanistan is able to last, it is because the authorities give the working class a justification for it in the name of internationalism: supposedly to help the Afghan working class against reactionary, clerical, nationalist forces.

But the fact that these leaderships exist potentially, the fact that such leaderships might emerge one day compels proletarian revolutionaries in the USSR to be at

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

solamente los aspectos objetivos del problema —la concentración de la clase obrera, su número, la inexistencia de la pequeña burguesía— sino también sus factores subjetivos y humanos, los que serán determinantes en la tarea de organización política del proletariado. Para que haya una revolución proletaria es necesario primero que haya militantes, organizaciones que intervengan conscientemente en ese sentido. Si no, incluso si la clase obrera pelea y hace surgir de su seno dirigentes combativos —y el ejemplo reciente de Polonia está allí para recordarlo—, podría ser que su combate fuera desviado por unos Sajarofs u otros —que defienden intereses sociales y políticos hostiles al proletariado— que habrán sabido a pesar de ello captar su confianza.

La burguesía no existe en la URSS. Sea. Pero las fuerzas sociales y políticas reivindicándose de la burguesía —de la misma forma que las que se reivindican del proletariado, desde luego— no sacan su fuerza sólo de su implantación nacional. La burguesía

domina el planeta y es a escala del mundo que ejerce su fuerza de atracción. Ella no está representada físicamente en la URSS, pero tiene representantes políticos locales. En ciertas circunstancias, éstos podrían adquirir otro peso que el actual; capas enteras de la burocracia podrían también —aunque más no fuera apostando al nacionalismo— desempeñar tal papel. El margen de maniobra de tales direcciones sería estrecho. Porque el patriotismo "soviético", el patriotismo para con el Estado obrero, para con la URSS entera, está vivo en la clase obrera y se opone a las fuerzas centrifugas. Si la intervención en Afganistán puede durar es porque las autoridades la justifican ante la clase obrera en nombre del internacionalismo: se trataría de ayudar a la clase obrera afgana contra fuerzas nacionalistas, cléricales, reaccionarias.

Pero el hecho de que estas direcciones existan potencialmente y que puedan desarrollarse impondrá a los revolucionarios proletarios en la URSS el no

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

moins résolu qu'elles à proposer une politique de la classe ouvrière et, à travers celle-ci, à toute la société soviétique.

Cela doit leur imposer de préparer la classe ouvrière — ou du moins certains de ses éléments — aux combats de demain et à la façon de les mener.

Car, vu la façon dont le régime mène l'offensive contre la classe ouvrière, on peut s'attendre à ce que celle-ci engage la lutte. En tout cas, une politique révolutionnaire devrait se fonder sur cette perspective, une perspective qui ne borne pas cette lutte aux frontières de l'URSS, mais la conçoit comme partie prenante de la lutte mondiale du prolétariat contre la bourgeoisie. La révolution russe qui s'était inscrite dans cette perspective, en 1917, s'est par la suite transformée en cul-de-sac pour le monde, mais aussi pour l'URSS. Staline avait beau présenter le "socialisme dans un seul pays" comme "la" solution pour des prolétaires ayant réussi à abattre l'Etat de leurs exploiters, un demi-siècle

d'histoire du mouvement ouvrier montre qu'il ne peut pas y avoir de raccourci national sur le chemin de l'émancipation du prolétariat : la classe ouvrière a, par delà les frontières, un destin mondial et unique.

Si, demain, la classe ouvrière de l'URSS s'éveille, elle devra se poser d'emblée les problèmes à l'échelle mondiale. L'un des premiers gestes de la classe ouvrière de l'URSS devrait être dans sa lutte de se tourner vers les travailleurs du glacis soviétique et, bien sûr, vers le peuple afghan, de même que vers le prolétariat chinois.

Croirait-elle pouvoir conquérir sa liberté dans le cadre de l'URSS en se débarrassant seulement de la bureaucratie ? Mais en l'espace de quelques années, et sur un fond de pauvreté et d'affrontement imminent avec les Etats-Unis, surgirait un nouveau Staline pour les mêmes raisons qui virent le premier se hisser au pouvoir.

Ou bien la classe ouvrière renouera d'emblée avec ce qui fut la politique des bolchéviks quand ils s'appuyèrent sur leur prise du pouvoir comme sur un levier pour

USSR: The Working Class Facing Gorbachev

least as determined as their competitors to put forward a policy for the working class and, through the working class, for the whole Soviet society.

It compels them to prepare the working class — or at least part of it — for the future combats and for the way they should be fought.

Given the way in which the regime is attacking the working class, we can expect workers to fight back. In which case, a revolutionary policy would consist in offering the perspective of a fight that is not limited to the USSR, but that sees the Russian workers' fight as part and parcel of the worldwide fight of the proletariat against the bourgeoisie. The 1917 Russian revolution had such a perspective. It later became a deadend for Russia as well as for the rest of the world. Stalin offered "socialism in one country" as *the* solution to all the proletarians who succeeded in overthrowing their exploiters and their state. Fifty years of history of the

working-class movement have shown that there can be no national short-cuts on the road to workers' emancipation. The working class has a single worldwide future, regardless of any frontiers.

If the working class in the USSR awakens tomorrow, it will be confronted from the outset with worldwide problems. In its struggle, one of the very first move of the working class of the USSR should be to turn to the workers in the Buffer states, and of course the Afghan people as well as the Chinese proletariat.

If Soviet workers believed that they could conquer freedom for themselves within the borders of the USSR, simply by throwing the bureaucracy overboard, they would soon see a new Stalin emerge, in a situation of poverty and imminent conflict with the United States, and for the same reasons why the first Stalin came to power.

Now, if Soviet workers follow the Bolsheviks' example from the outset and use their new power as a lever to impulse the world revolution, then the working class

URSS: La clase obrera ante Gorbachov

aparecer menos resueltos que ellas en proponer una política a la clase obrera y a través de ella, a toda la sociedad soviética.

Esto debe imponerles preparar a la clase obrera —o al menos a algunos de sus elementos— para los combates de mañana y a la forma de llevarlos adelante.

Porque, visto la forma en que el régimen lleva adelante la ofensiva contra la clase obrera, se puede esperar que ella entable la lucha. En todo caso una política revolucionaria debería fundarse sobre esta perspectiva, una perspectiva que no encierra esta lucha dentro de las fronteras de la URSS, sino que la conciba como una parte comprometida en la lucha mundial del proletariado contra la burguesía. La revolución rusa que se había inscrito en esta perspectiva, en 1917, se ha transformado luego en callejón sin salida para el mundo, pero también para la URSS. Stalin podía bien presentar el "socialismo en un solo país" como "la" solución para los proletarios que habían logrado destruir el Estado de sus explotadores; medio siglo de

historia del movimiento obrero muestra que no puede haber un atajo nacional en el camino de la emancipación del proletariado: la clase obrera tiene, por encima de las fronteras, un destino mundial y único.

Si, mañana, la clase obrera de la URSS se despierta, tendrá que plantear de entrada los problemas a escala mundial.

Una de las primeras actitudes de la clase obrera de la URSS debería ser la de tornarse hacia los trabajadores del glacis soviético, y por supuesto, hacia el pueblo afgano así como también hacia el proletariado chino.

¿Creará poder conquistar su libertad en el marco de la URSS deshaciéndose solamente de la burocracia? Pero en el espacio de algunos años, y sobre un fondo de pobreza y de enfrentamiento inminente con los Estados Unidos, surgiría un nuevo Stalín por las mismas razones que vieron el primero izarse hasta el poder.

O bien la clase obrera reanudará de entrada con lo que fue la política de los bolcheviques cuando se apoyaron sobre su toma de poder como sobre un

URSS : la classe ouvrière face à Gorbatchev

impulser la révolution mondiale, et alors tous les espoirs sont permis à la classe ouvrière et à l'Humanité. En URSS, il n'y a pas plus de place pour le réformisme que pour un quelconque "socialisme national".

Bien sûr, le contexte d'un régime qui se pare des oripeaux du marxisme et qui nie la lutte de classe tout en s'en revendiquant (ou plutôt qui ne la reconnaît qu'hors de ses frontières) ne rend pas les choses plus faciles à comprendre pour les travailleurs du rang. Mais, par ses attaques, ce peut être la bureaucratie qui enseignera — cette fois malgré elle et autrement que sous la forme

d'un dogme desséché — aux ouvriers soviétiques à renouer avec le marxisme révolutionnaire sur le chemin de la lutte de classe.

Cela se produira-t-il ? En tout cas, la place considérable qu'occupe en URSS la classe ouvrière, son poids, sa concentration et le fait que, pour l'instant, aucune autre couche sociale ne prétende remplacer la bureaucratie à la direction de la société, font que la classe ouvrière soviétique reste une des principales forces révolutionnaires au monde. Car de plus elle est communiste ! □



USSR: The Working Class Facing Gorbachev

and mankind in general have all the reasons in the world to be hopeful. And inside the USSR, there will not be any more room for reformism than there will be for any kind of "national socialism".

Of course, within the context of a regime which calls itself Marxist but denies the existence of class struggle (except in other countries) things are not easier to understand for rank-and-file workers. But maybe the bureaucracy in spite of itself will teach some useful lessons to the working class, showing by its very attacks

that Marxism is not a dried-up dogma and that revolutionary ideas come in handy on the road of class struggle.

Is this what will happen? In any case, the important role played by the working class in the USSR, its weight, its concentration and the fact that for the time being no other social layer aims at taking the place of the bureaucracy and at ruling society — all this means that the soviet working class remains one the major revolutionary forces in the world. For, in addition, it is communist! □



URSS: La clase obrera ante Gorbachov

incentivo para impulsar la revolución mundial, y entonces todas las esperanzas están permitidas para la clase obrera y la humanidad. En la URSS, no hay más lugar para el reformismo que para un "socialismo nacional" cualquiera.

Claro está, el contexto de un régimen que se orna con los oropeles del marxismo y que niega la lucha de clase reivindicándose de ella (o más bien que no la reconoce sino fuera de sus fronteras) no hace las cosas más fáciles a comprender por los trabajadores del rango. Pero, con esos ataques, puede ser que sea la burocracia quien enseñe —esta vez a pesar suyo y ya no bajo la

forma de un dogma desecado— a los obreros soviéticos a reanudar con el marxismo revolucionario en el camino de la lucha de clase.

¿Esto se producirá? En todo caso, el sitio considerable que ocupa en la URSS la clase obrera, su peso, su concentración y el hecho de que, por el momento, ninguna otra capa social pretenda remplazar a la burocracia en la dirección de la sociedad hacen que la clase obrera soviética queda una de los principales fuerzas revolucionarias en el mundo. ¡Porque además es comunista! □



CHICAGO
Scholars' Books
Asian Studies
1379 E 53rd St.
Chicago, Illinois

UIC Bookstore
Chicago Circle Center
2nd Floor
750 S. Halsted
Chicago, Illinois

DETROIT AREA
Community News Center
1301 S. University
Ann Arbor, Michigan

Revolution Books Outlet
5744 Woodward Avenue
Detroit, Michigan

■ FRANCE /FRANCIA

PARIS
FNAC Forum
1, rue Pierre Lescot
75001 Paris

Librairie La Brèche
9, rue de Tunis
75011 Paris

Librairie L'Harmattan
16, rue des Ecoles
75005 Paris

Librairie Parallèle
47, rue du Fbg St Honoré
75001 Paris

ANGOULÊME
Maison de la Presse
39 bis, rue Marengo

BESANÇON
Hall de la Presse
8, rue Battant

BORDEAUX
Le Roi Lire
263, rue Sainte-Catherine

GRENOBLE
Librairie-Papeterie-Journaux
Galerie de l'Arlequin

LIMOGES
Librairie "Les yeux
dans les poches"
6, rue de la Boucherie

METZ
Librairie "Géronimo"
rue du Pont-des-Morts

VILLEURBANNE
Maison de la Presse
Fantasio S.A
33, avenue Henri Barbusse

■ GRANDE-BRETAGNE GREAT BRITAIN GRAN BRETAÑA

LONDON
Bookmarks
265 Seven Sisters Road (N4)

Housmans Bookshop
5 Caledonian Road (N1)

CAMBRIDGE
Grapevine Bookshop
Gwydir Street

BIRMINGHAM
Key Books
136 Digbeth

READING
Acorn Bookshop
17 Chatham Street

ABERDEEN
Boomtown Books
167 King Street

■ GRECE /GREECE / GRECIA

ATHENES
Librairie Kauffmann
Stadiou 28

■ IRLANDE DU NORD NORTHERN IRELAND IRLANDA DEL NORTE

BELFAST
Just Books
7 Winetavern Street
Belfast 1

■ REPUBLIQUE D'IRLANDE IRELAND REPÚBLICA DE IRLANDA

DUBLIN
Well Red Books
Dublin Resource Center
6, Crow Street
Dublin 2

■ ITALIE /ITALY / ITALIA

ROMA
Libreria "Rinascita"
Via Botteghe Oscure, 2
00186 Roma

"Anomalia"
Via dei Campani, 73
00185 Roma

Libreria Mondo Operaio
Via Tomacelli, 144

BOLOGNA
Libreria Feltrinelli
Piazza Ravegnana, 1

MILANO
Libreria CUESP
Via Conservatorio, 7
20122 Milano

NAPOLI
Libreria Sapere
Via S. Chiara, 10
80134 Napoli

TORINO
Libreria "Book's store"
Via Sant'Ottavio, 8
10124 Torino

■ PEROU / PERU / PERÚ

LIMA
Librería "Nuestra América"
Jirón Camaná 916
1a Sala

■ PORTUGAL

LISBOA
Livraria Castil
Centro comercial
Fonte Nova L.63
Est. de Benfica, 503
1500 Lisboa

AVEIRO
Livraria Bertrand de Aveiro
Av. Dr. Lourenço Peixinho, 87-C
3800 Aveiro

■ SUISSE / SWITZERLAND SUIZA

GENEVE
Le Kiosque du Boulevard,
librairie alternative
25, bd du Pont de l'Arve
1205 Genève

ABONNEMENTS A LUTTE DE CLASSE

Pour un an

- France, DOM-TOM : 80 F
- DOM-TOM voie aérienne : 95 F
- Europe : 95 F
- Autres pays :
 - Par voie ordinaire : 95 F
 - Par voie aérienne :
 - Afrique francophone, Moyen-Orient : 130 F
 - Autres pays d'Afrique : ... 170 F
 - Amérique du Nord, Centrale et du sud : 170 F
 - Japon, Asie du Sud-Est, Océanie : 210 F

Pour envois sous pli fermé : nos tarifs sur demande.

Versements aux adresses ci-dessous, dans la monnaie du pays.

Pour la France : tous versements à l'ordre de "Lutte Ouvrière" par chèque, mandat ou virement à :

LUTTE OUVRIÈRE,
CCP La Source 31 175 86 W

SUBSCRIPTION RATE TO CLASS STRUGGLE

One year

- France and DOM-TOM : 80 FF
- Airmail DOM-TOM : 95 FF
- Europe : 95 FF
- Other countries :
 - Surface mail all countries : 95 FF
 - Airmail :
 - French speaking Africa, Middle East : 130 FF
 - Other countries of Africa : 170 FF
 - North, South and Central America : 170 FF
 - Japan, Southeast Asia, South Sea Islands, Australia, New Zealand : 210 FF

Enclosed mail : Write for rates.

- Rates for the United States :
\$ 26 for one year - \$ 13 for 1/2 year (air)
\$ 14 for one year - \$ 7 for 1/2 year (surface mail)

- Rates for Great Britain : £7.00 for one year

Send subscription and payment in the currency of the country, to the addresses below.

SUSCRIPCIONES A LUCHA DE CLASE

Un año

- Francia, DOM-TOM : 80 F
- DOM-TOM, via aérea : 95 F
- Europa : 95 F
- Otros países :
 - Via normal : 95 F
 - Via aérea :
 - África de habla francesa, Medio Oriente : 130 F
 - Otros países de África : ... 170 F
 - América del Norte, América Central, América del Sur : 170 F
 - Japón, Asia del Sureste, Oceanía : 210 F

Para envíos con pliego cerrado : nuestras tarifas al pedido. Los pagos deben hacerse a las direcciones mencionadas aquí, en la moneda del país.

Para Francia, todos los pagos deben hacerse a nombre de "Lutte Ouvrière" por cheque transferencia o giro a :

LUTTE OUVRIÈRE,
CCP La Source 31 175 86 W

CORRESPONDANCE CORRESPONDENCE CORREO

France

Lutte Ouvrière BP 233 - 75865 Paris Cedex 18

Antilles

Combat Ouvrier BP 214 - 97110 Pointe-à-Pitre Guadeloupe

Great Britain

BM ICLC - London WC1N 3XX

Subscriptions and mail to Class Struggle from the US can also be forwarded through

The Spark Box 1047 — Detroit Mi 48231 - USA

Prix	Price	Precio
Argentina :	3 Australes	
Belgique :	60 FB	
Brasil :	\$ 1.50	
Denmark :	11 DKK	
Deutschland :	4 DM	
Eire :	IR £ 0.80	
España :	180 pesetas	
France :	10 FF	
Great Britain :	70 p	
Grèce :	220 drachmes	
Haïti :	5 gourdes	
Italia :	2 000 L	
Méjico :	\$ 1.50	
Perú :	\$ 1.50	
Portugal :	200 escudos	
Suisse :	3 FS	
Uruguay :	\$ 1.50	
USA :	\$ 1.50	

LUTTE DE CLASSE

Mensuel édité par la Société Editions E.A.
BP 233 - 75865 Paris Cedex 18
SARL au capital de 20 000 F - Durée 50 ans.

Gérant : Michel RODINSON
Associés : René MARMAROS,
Isaac SZMULEWICZ, José CHATROUSSAT
Directeur de la publication et responsable de la
rédaction Michel RODINSON

Impression : 25, rue du Moulinet, 75013 Paris
Commission paritaire des Publications n° 53361
Tirage : 5 000 exemplaires